

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ÉCHO

DE

LA FRANCE

L'ÉCHO
DE
LA FRANCE

REVUE ÉTRANGÈRE

DE

SCIENCE ET DE LITTÉRATURE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

LOUIS RICARD

AVOCAT.

Réaliser le bien et contempler le beau.

VOL. IX.

(Du 1er Juillet 1869 au 1er Janvier 1870.)

[MONTREAL]

IMPRIMÉ PAR LA COMPAGNIE D'ÉDITEURS ET IMPRIMEURS DE MONTRÉAL.

1869

L'ECHO DE LA FRANCE, Recueil de littérature, sciences, philosophie, beaux-arts, histoire, religion, politique, etc., etc., d'Europe, ainsi que d'Amérique et entr'autres du Canada, paraît tous les mois, et contient de 100 à 150 pages chaque livraison, formant à la fin de l'année 2 volumes d'environ 1600 pages, renfermant près de 2400 pages de matière française.—Abonnement \$4 par an ou par la poste et rigoureusement d'avance \$3 par an. Les frais de poste sont à la charge de l'abonné. Servi à domicile \$4. Le No. se vend 30 cents.—S'adresser franco à LOUIS RICARD, Dir., No. 423 Rue Craig vis-à-vis le Champ de Mars, Montréal, Canada.

L'abonnement des personnes qui ne payeraient pas d'avance et à qui nous pourrions continuer l'envoi de notre Revue après l'expiration de leur année sera invariablement de \$4 par an. Les abonnements ne sont pas pour moins d'une année.

Se mettre au niveau des connaissances nouvelles, et des hautes questions qui, tous les jours, surgissent en France et en Europe, répandre parmi le peuple le goût d'une belle et saine littérature, donner aux hommes instruits l'occasion de se remémorer, tout en se délassant, au milieu de leurs études journalières, fournir à tous des lectures à la fois morales, amusantes et instructives puisées à bonnes sources, tel est le but que se propose l'*Echo de la France*. Les personnes approuvant cette ligne de conduite de la Revue sont priées de solliciter le concours de leurs amis à son développement.

NOTA.—Toute réclamation pour livraison égarée ou qui n'aura pas été reçue doit être faite, pour être valide, dans le mois où cette livraison aura paru.—Toute communication adressée à ce Bureau doit être préalablement affranchie, sinon on ne la retirera pas de la Poste.—On peut se procurer, à notre Bureau, toute la collection de l'*Echo de la France*. Chaque année se vend séparément. Prix \$4.00, (en volumes brochés.)

L'ECHO DE LA FRANCE.

LE FANTOME DES RUINES.

La famille Benoît était réunie un soir d'été, dans la vaste salle du château de***. Il était environ dix heures du soir. Le temps était lourd et orageux ; pas un souffle d'air n'agitait les feuilles des arbres du parc, dont les grandes branches se prolongeant vers le château, rendaient l'ombre plus épaisse dans la salle à manger.

M. Benoît, ancien intendant des propriétaires du château de***, l'avait acheté à vil prix, lorsqu'il avait été vendu comme bien d'émigré, par suite de l'exil auquel les événements avaient condamné le comte D. et sa fille Blanche. Benoît avait dans le pays la réputation d'un honnête homme ; aussi s'étonna-t-on fort lorsqu'on le vit devenir acquéreur du château de ses anciens maîtres. Cependant, comme sa mauvaise renommée d'avarice égalait pour le moins sa mauvaise réputation de probité, on expliqua sa conduite par le désir d'augmenter sa fortune. Et comme de plus il passait à juste titre pour être d'un caractère peu endurant, et qu'il avait pour habitude de ne rendre compte de ses affaires à personne, les gens du village, d'humeur assez paisible, ne se hasardèrent à lui adresser aucune question.

Sa femme même et ses deux enfants étaient tenus par lui tellement à distance que, quelle que fût d'ailleurs leur manière de voir, ils n'osèrent témoigner leur surprise, encore moins leur désapprobation quand Benoît leur annonça qu'ils étaient désormais les seuls maîtres au château.

Mme Benoît était une femme d'une grande douceur. Soumise à son mari et craignant par-dessus tout de le mécontenter, elle avait si bien inspiré à ses enfants ses propres sentiments, que tous deux, malgré la

remarquable énergie qu'ils tenaient de leur père, tremblaient en présence du chef de la famille.

Clémence, l'aînée, avait dix-huit ans. Élevée avec la fille du comte, elle ne pouvait se consoler du départ de sa bienfaitrice devenue son amie, à qui elle devait l'éducation distinguée qu'elle avait reçue. La pauvre fille avait pleuré de tout son cœur, en apprenant que Benoît avait acheté le château qui devait être l'héritage de Blanche. Mais elle avait soigneusement caché sa douleur devant son père et n'en avait fait confidence qu'à son frère Louis, charmant enfant de treize ans, qui portait à sa sœur la plus tendre affection, mais dont le caractère bouillant et emporté ne cédait qu'à la crainte que lui inspirait son père. Pourtant Benoît aimait ses enfants. Toutes ses pensées n'avaient qu'un seul but : leur laisser de la fortune. Pour lui, la fortune, c'était le bonheur ! Il voulait les faire riches pour qu'ils fussent heureux, et s'inquiétait peu de leur témoigner son affection par des caresses ou de tendres paroles.

Le soir dont nous parlons, les quatre convives réunis autour de la table du souper paraissaient soucieux. Depuis quelque temps Benoît semblait s'apercevoir de la gêne que ses enfants éprouvaient en sa présence. Cette découverte le faisait souffrir. Ses enfants se cachaient de leur père ! Ils n'avaient pas confiance en lui ! Ils ne le considéraient pas comme leur meilleur ami ! Mais alors ils ne devaient pas être heureux ! Et cette idée le torturait, et ils les observaient tous deux avec inquiétude, sans songer que par là il augmentait encore leur gêne et leur contrainte.

— A quoi penses-tu, Clémence ? dit-il tout à coup.

La jeune fille tressaillit, et répondit en rougissant :

— A rien, mon père.

— Ah ! c'est peu ! fit le père mécontent. Et toi Louis ? je suppose que tu me feras la même réponse.

— Non, mon père, dit l'enfant, je pensais qu'avant peu nous aurons un violent orage, et que les pauvres voyageurs qui sont en route maintenant feront bien de se hâter de chercher un abri.

— Crois-tu donc que l'orage soit si près ? demanda vivement Clémence.

— Oh oui ! s'écria, se mêlant soudain à la conversation, une vieille femme nommée Marianne, qui servait à table. Nous aurons une terrible nuit ! Que le bon Dieu protège les voyageurs, surtout ceux qui doivent passer dans le voisinage de l'abbaye ; c'est par ces temps-là que le danger est le plus grand.

— Bah ! dit Benoît ; je croirais, au contraire que par un temps pareil, il ne saurait y avoir aucun danger. Quels sont les malfaiteurs

qui voudraient aller se cacher dans ces ruines où il est impossible de trouver un abri, et où la terre, détrempée par la pluie, est si glissante qu'on peut à peine tenir pied.

— Il est bien certain, dit Louis, encouragé par un regard de son père, qui semblait s'adresser particulièrement à lui, qu'il ne peut y avoir aucun danger ! Je ferais volontier tout le tour des ruines sans avoir la moindre crainte !

— Ne tenez pas de pareils propos ! s'écria la vieille Marianne avec effroi ; cela porte malheur ! Ce ne sont pas les hommes qui sont à craindre, ce sont des êtres bien plus dangereux !

Un léger sourire effleura les lèvres de Clémence.

— Et quels sont ces êtres, Marianne ? demanda Louis.

— Qui ils sont ? Ne le savez-vous pas ? Faut-il prononcer leur nom pour attirer sur nous quelque mal ? Toutes les nuits un fantôme, et quelquefois plusieurs, erre dans les ruines de l'abbaye comme des âmes en peine. Sans doute, ils veulent des prières ; tenez, Jeanne, la femme du tisserand, qui les a vus, a manqué de mourir de peur.

— Comment ! Jeanne les a vus ! s'écria Benoît ; ah ! par exemple, voilà qui est curieux ! Et comment étaient-ils ?

— Il y en avait un blanc et un noir ; ils étaient grands comme des géants et marchaient ou plutôt glissaient sur l'herbe sans faire aucun mouvement. Dans un moment où la lumière de la lune a éclairé la grande arcade, vous savez celle qui était autrefois la porte de la chapelle ; le fantôme noir a paru sur la porte à l'endroit où l'on voyait il y a quelques années, un recoin qu'on disait avoir été la cellule d'un moine devenu plus tard un saint. Puis le fantôme a disparu tout à coup sans que Jeanne ait pu savoir où il était passé, et elle a aperçu au loin le fantôme blanc qui semblait danser et courir dans la campagne.

— Voilà un fantôme bien gai ! remarqua Benoît en riant.

— Si je ne craignais d'être surpris par l'orage, dit Louis, j'aurais été lui faire visite.

— Y penses-tu ? s'écria sa sœur en pâlisant ; t'aventurer à cette heure, au milieu des ruines qui peuvent servir de refuge à des malfaiteurs ! Mais heureusement il va faire de l'orage, ajouta-t-elle avec un sourire forcé ; je ne crois pas que l'envie de voir des fantômes soit assez forte pour te décider à affronter le mauvais temps.

— Oh ! si ce n'était que le mauvais temps, dit encore Benoît, tu pourrais y aller, Louis, car je remarque que les nuages, au lieu de se réunir, tendent à s'éloigner les uns des autres. L'air est lourd, il est vrai, mais il est très-possible que l'orage n'éclate pas de sitôt. Une autre raison m'empêche de te permettre cette promenade : c'est que, s

les fantômes n'existent que dans l'imagination de Marianne ou de quelques folle de son espèce, il peut fort bien y avoir dans les ruines des êtres en chair et en os, qui ont établi là leur retraite et qui te feraient un mauvais parti. Le fait mérite d'être éclairci ; mais, si quelqu'un va aux ruines, ce sera moi, et pas plus tard que demain.

—Mais qu'as-tu, Clémence ? s'écria-t-il en s'interrompant brusquement ; te voilà blanche comme un linge ! Tu souffres, mon enfant !

—Non, mon père, balbutia la jeune fille. Un instant de malaise qui est déjà passé ; n'y faites pas attention, c'est le temps qui en est cause.

—J'espère que, si tu étais malade ou si tu avais quelque peine, tu me le dirais franchement, reprit le père, tu sais que je t'aime bien. N'est-ce pas, Clémence, que tu ne doutes pas de l'affection de ton père ?

Surprise et doucement émue par ce ton auquel elle n'était pas habituée, Clémence regardait timidement son père, comme si elle eût une grande envie de parler et qu'elle eût néanmoins hésité à le faire.

—Allons ! viens m'embrasser ! dit Benoît, qui décidément était ce soir-là dans une heureuse veine d'amour paternel. Et toi aussi, mauvais garçon ! ajouta-t-il en s'adressant à Louis, qui regardait cette scène d'un air surpris. Croyez-vous donc si peu à mon affection qu'il me faille vous en assurer ? J'ai en tête de grandes préoccupations, je ne puis m'amuser à parler avec vous des enfantillages qui vous intéressent ; mais rappelez-vous bien que je pense sans cesse à vous ; alors même que je vous parais le plus indifférent, je m'occupe d'assurer votre avenir et votre bonheur !

La bonne Mme Benoît paraissait au comble de la joie en voyant pour la première fois peut-être son mari témoigner autant de tendresse à ses enfants. Elle remarquait que, depuis quelque temps, son caractère s'était modifié de la manière la plus heureuse, et elle attribuait ce changement aux longues méditations auxquelles il se livrait chaque jour, enfermé dans une salle abandonnée, située tout au haut de la tour du château et qu'il avait choisie pour sa retraite favorite. C'était, en effet, depuis qu'il avait pris cette nouvelle habitude que son humeur avait changé et qu'il avait paru s'apercevoir qu'un sentiment de crainte se mêlait chez ses enfants au respect qu'il leur inspirait.

—Qu'as-tu ? dit l'excellente femme à Clémence qui pleurait, appuyée sur l'épaule de son père. Pourquoi pleurer, quand tu devrais au contraire être heureuse de notre affection ?

—Si tu souffres, mon enfant, reprit Benoît, dis-le franchement. Je te répète que mon plus grand désir est de vous voir heureux et contents. Ainsi, embrassez-moi, quittez ces airs lugubres, ces mines

attristées qui me font peine à voir, et dis-moi, Clémence, ce qui te fait pleurer.

Encore une fois Clémence parut hésiter à parler. Mais après un instant de réflexion elle assura que ce n'était rien ; un malaise passager causé par l'orage... l'émotion que lui avait fait éprouver la tendresse de son père.

—Mais je me trouve maintenant tout à fait bien, dit-elle en souhaitant le bonsoir à ses parents.

—Bonsoir, Louis, dit Benoît. Surtout ne rêve pas au fantôme des ruines.

On se sépara pour goûter quelque repos après la fatigue d'une brûlante journée d'été.

Mais Louis n'avait pas envie de dormir. Il ouvrit la fenêtre de sa chambre et se mit à suivre des yeux les nuages noirs qui formaient des desseins bizarres au-dessus des grands arbres du parc.

Tout en regardant, il écoutait. Il entendit fermer l'une après l'autre toutes les portes intérieures. Bientôt le profond silence qui régna lui apprit que tout le monde était endormi.

Alors l'enfant, prenant ses souliers à la main pour faire moins de bruit, se glissa doucement hors de sa chambre, et descendit avec précaution le large escalier de pierre qui conduisait dans les salles du rez-de-chaussée.

Dans un petit office situé derrière la salle à manger, il ouvrit brusquement, pour abrégier le grincement des ferrures rouillées, une porte base donnant dans le parc, et, s'asseyant par terre, remit ses souliers, puis il se dirigea en courant de toutes ses forces vers une des extrémités du parc, d'où il pût, grâce à la chaleur qui avait desséché le fossé, gagner facilement la route.

Le temps était lourd ; tout faisait croire que, suivant la prédiction de Benoît, l'orage redouté n'aurait pas lieu de sitôt. Par moments la lune, se dégageant des nuages qui la couvraient, éclairait la route, au grand déplaisir de Louis, qui, craignant d'être découvert, s'enfonçait alors dans un chemin creux, et se résignait en maugréant à des détours qui le retardaient. Sa jeune imagination avait été mise en éveil par les récits de Marianne. Il ne croyait pas aux fantômes ; mais il voulait voir lui-même ces terribles ruines de l'abbaye, dont la réputation était si bien établie dans le pays, que peu de villageois osaient en approcher après le coucher du soleil.

Il était arrivé au but de son voyage nocturne. L'endroit où il se trouvait était, il faut l'avouer, de l'aspect le plus sévère, mais il y régnait un calme qui aurait ravi un poète ou un rêveur.

Louis n'était ni poète, ni rêveur. Il était curieux, voilà tout ; et ce

calme lui causa presque un désappointement. Se frayant avec peine un passage au milieu des hautes herbes qui croissaient péle-mêle là où se trouvait jadis le réfectoire des bons moines, il s'arrangea un siège sur une grosse pierre, placée devant un débris de pilier ; et, s'asseyant le plus commodément possible, il attendit. Mais il avait beau regarder de tous ses yeux, écouter de toutes ses oreilles, il ne voyait rien, et n'entendait que le cri monotone du grillon, qui semblait lui reprocher d'être venu troubler sa solitude.

En dépit de sa volonté, le sommeil s'emparait de lui, alourdissait ses paupières, et l'empêchait de distinguer les objets qui l'entouraient. Il avait beau se frotter les yeux, les paupières se fermaient malgré lui, et il céda à l'envie de dormir. Une ou deux fois pourtant il lui sembla entendre à peu de distance un murmure de voix. Mais quand, réveillé en sursaut par l'espoir d'assister à quelque spectacle extraordinaire il écoutait avec un redoublement d'attention, le bruit ne se renouvelait pas. Il se reprochait alors d'avoir été le jouet d'un songe, et se promettait de ne plus dormir, mais bientôt la fatigue l'emportait, et sa tête retombait lourdement sur sa poitrine.

Les douze coups de minuit sonnèrent à l'horloge du village. Minuit, l'heure des apparitions nocturnes ! Louis, plongé dans un demi-sommeil, n'entendit que vaguement les douze coups. O surprise ! ils furent suivis du son de la cloche appelant les moines au réfectoire. Bientôt l'enfant les vit arriver lentement, l'un après l'autre, et prendre place en silence autour de la table, dont lui-même se trouvait occuper l'un des bouts. Les ruines avaient disparu, l'abbaye était telle qu'au temps de sa prospérité. Des moines apportèrent sur la table un souper frugal. Le plus profond silence régnait dans cette étrange assemblée. Les convives portaient les mets à leur bouche par des mouvements réguliers qui ressemblaient plus à ceux d'automates qu'à ceux d'êtres vivants. Leurs capuchons cachaient leurs visages. La salle était d'ailleurs fort mal éclairée par deux lampes fumeuses.

Nul ne faisait attention à Louis ; on ne paraissait pas s'apercevoir de sa présence. Soudain quelques mots prononcés d'une voix douce frappèrent son oreille.

— Mangez un peu, disait la voix ; cela vous donnera des forces. Ne vous laissez pas décourager ; j'espère que tout ira bien.

— C'est singulier ! pensa Louis, on dirait la voix de Clémence.

Il fut sur le point d'appeler sa sœur ; mais un pouvoir invincible l'empêcha de proférer une seule parole. Il regarda tout autour de la table, pour savoir quel était celui des moines qui avait parlé. Mais tous gardaient l'immobilité la plus complète. Le repas était achevé, et pas un d'eux de semblait songer à quitter la table. Un seul coup retentit encore ; c'était le premier quart après minuit.

— Il est tard ! fit la voix que Louis avait déjà entendue. Je vais vous dire adieu. Cachez-vous demain dans le bois, car ici vous pourriez être découvert.

Au moment où Louis, toujours sous le poids d'une somnolence entre la songerie et le rêve, allait se détourner pour voir s'il n'y avait pas quelqu'un derrière la haute chaise de chêne qu'il occupait, les moines se levèrent tous comme d'un commun accord. Mais, au lieu de sortir lentement par la porte du réfectoire, ainsi qu'ils étaient entrés, ils semblèrent s'abîmer sous terre, en même temps que la table. Aux places qu'ils occupaient s'élevèrent des plantes de toutes sortes, qui, grandissant avec une rapidité prodigieuse, menaçaient d'enterrer Louis sous leurs branches entrelacées.

— Au secours ! murmura-t-il en se frottant les yeux.

Puis il se leva complètement éveillé pour échapper aux plantes envahissantes.

Tout était calme autour de lui. Les arcades gothiques, restées debout, se détachaient sur une partie du ciel, rendue moins sombre par la lumière de la lune qui brillait alors de tout son éclat. Les herbes et les plantes, qu'il avait vues à son arrivée, encombraient toujours les ruines de l'abbaye, mais sans atteindre les proportions gigantesques qui avaient causé tant d'effroi au pauvre garçon.

— J'ai rêvé, se dit-il ; voilà tout. Mais j'ai froid, il est temps de rentrer. Je crois que, pour cette nuit, je ne verrai pas le fantôme.

En pensant ainsi, il se préparait à reprendre le chemin du château, lorsque la voix douce qui l'avait frappé dans son rêve se fit entendre de nouveau :

— Adieu ! disait-on, bon courage ; je vais prier pour vous.

— Je ne dors pourtant pas ! murmura Louis, qui s'élança du côté d'où la voix était partie, derrière un vieux mur, reste de l'encinte d'une cour intérieure de l'abbaye. Il arriva trop tard ! L'être qui avait parlé n'était plus là ! Louis aperçu seulement une forme blanche qui s'éloignait avec rapidité, et semblait en effet, comme l'avait dit Marianne, glisser sur l'herbe, tant était grande la légèreté de sa démarche.

— Oh ! je saurai ce que c'est ! s'écria l'enfant, oubliant toutes les précautions qu'il avait prises jusque-là.

Il se mit à courir de toute la vitesse de ses jambes, sans s'inquiéter des pierres qui lui faisaient obstacle, et qui plus d'une fois lui occasionnèrent des chutes qu'il aurait trouvées douloureuses, s'il n'eût été excité par le désir de voir de près le fantôme ou soi-disant tel qui lui était apparu. En traversant en biais les terrains dépendant de l'ancienne abbaye, il espérait arriver le premier à l'endroit où le chemin

suivi par le fantôme croisait la route, et parvenir ainsi à le regarder en face.

Son cœur battait bien fort au moment où il se tapit dans l'ombre projetée par un buisson, juste au point de jonction des deux routes ! Cependant il n'avait pas peur, il était bien décidé à mener l'aventure jusqu'au bout. Mais on conviendra que sa situation était assez étrange pour motiver, de la part d'un enfant de treize ans, une certaine émotion.

Il était temps qu'il arrivât. Quelques secondes s'étaient à peine écoulées, lorsqu'il entendit un pas léger et précipité qui approchait de sa cachette. Bientôt la forme blanche qu'il avait aperçue de loin apparut de nouveau. N'ayant presque plus conscience de ses actions, Louis, s'élançant sur la route, se trouva en face du fantôme, qui poussa un cri perçant, et, reculant de quelques pas, alla s'appuyer, presque sans connaissance, contre l'arbre le plus rapproché.

En s'apercevant qu'il était un sujet d'effroi là où il avait cru, au contraire, avoir à faire preuve de courage, Louis s'approcha vivement du revenant. Ce fut à son tour de pousser un cri, non d'effroi, mais de surprise ; car le fantôme était une jeune fille, et cette jeune fille était sa sœur !

— Clémence ! Clémence ! ma sœur chérie ! répétait l'enfant désolé ; n'aie pas peur ! C'est moi ! mais que fais-tu là ? qui pouvait s'imaginer te rencontrer dans les ruines, à cette heure ?

En reconnaissant la voix de son frère, Clémence se remit bientôt de la terreur qu'elle avait éprouvée.

— Tu sauras tout, lui dit-elle ; et j'espère que, malgré ta jeunesse, tu comprendras la gravité du secret que je vais te confier.

Mais le cri poussé par la fille avait été entendu au loin, et, au moment où le frère et la sœur allaient se remettre en route, un vieillard à l'aspect vénérable accourut vers eux en disant :

— Ne craignez rien, mon enfant, je suis là !

Les nuages s'étaient tout à fait dissipés, la nuit était claire, et l'on pouvait distinguer les traits réguliers, l'expression douce et noble de la physionomie de l'inconnu.

Mais cet inconnu n'en était évidemment pas un pour Louis ; car, saisi de surprise, l'enfant se découvrit respectueusement, en murmurant ces mots :

— Monsieur le comte !

Le vieillard aussi parut surpris en voyant Louis ; mais, après l'avoir considéré un instant :

— C'est toi ! lui dit-il, mon cher enfant ! je te reconnais maintenant, quoique tu aies beaucoup grandi depuis le jour où je t'ai vu pour la

dernière fois. Mais je m'étonne que tu aies pu me reconnaître, car plusieurs années d'exil et de souffrances ont dû produire en moi bien des changements.

— Tu sais mon secret maintenant, Louis, dit Clémence, qui semblait craindre que trop de paroles ne fussent prononcées de part et d'autre ; Mlle Blanche est restée à l'étranger. M. le comte, ne pouvant plus résister au désir de revoir son pays, est parvenu en s'exposant à mille dangers, à passer la frontière. Mais il n'est pas rayé de la liste des émigrés, et il a tout à redouter si l'on venait à découvrir sa retraite. Cette contrée où il est connu est plus dangereuse pour lui que toute autre, mais c'est aussi celle qu'il désirait le plus revoir. Je l'ai rencontré, il y a huit jours, alors que, mourant de faim et de fatigue, il se disposait à frapper à la porte du château. C'était vers le soir heureusement, et personne ne l'avait aperçu. Je l'ai conduit aux ruines où nous avons pu arranger, dans une ancienne cellule, une retraite à peu près sûre, et depuis huit jours je suis venue chaque soir, dès que j'étais libre, apporter ici quelque nourriture.

— Oui ! dit le comte, vous m'avez sauvé, chère enfant ! sans vous, j'allais imprudemment me faire reconnaître des nouveaux habitants de la demeure de mes pères ; de ces gens qui ont profité de mon malheur pour s'enrichir en achetant à vil prix des biens qui m'appartenaient.

Louis allait parler lorsqu'un signe de sa sœur lui imposa silence.

— Je vous ai déjà dit, monsieur le comte, répondit-elle, que vous jugez mal les gens qui habitent maintenant le château. Je sais qu'il est parmi eux des cœurs qui vous sont tout dévoués, et si jusqu'à présent je n'ai pas voulu, malgré vos instances, vous dire leur nom, c'est que j'espère toujours que bientôt vous aurez la preuve qu'ils ne méritent pas la mauvaise opinion que vous avez d'eux.

— Soit, dit le comte, faites comme vous voudrez, mon enfant, je vous dois trop pour vouloir vous affliger en détruisant une illusion causée par la générosité de votre cœur. Mais pourquoi refuser de prévenir Benoît, votre excellent père, de ma présence ici ? Il a toujours été estimé dans le pays, peut-être pourrait-il par ses relations arriver à obtenir pour moi le droit de rentrer en France. Jugez donc quel bonheur pour nous tous, si je pouvais ramener Blanche à l'endroit où elle est née, où elle a été élevée, où reposent les restes de sa pauvre mère !

Louis et Clémence se regardèrent tristement. Le premier comprenait bien maintenant pourquoi sa sœur avait caché au comte le nom de l'acquéreur du château ; mais il tremblait à l'idée de voir la présence du fugitif connue de son père.

— Permettez-moi, dit la jeune fille, de ne pas révéler encore votre

présence à mon père ; je ne puis vous dire mes raisons, mais croyez-moi, monsieur le comte, elles sont très-sérieuses, très-graves. . .

— Vraiment ? dit une voix qui fit tressaillir les trois interlocuteurs.

Mais leur émoi ne fut pas de longue durée, car aussitôt Benoît parut. Il paraissait en proie à une vive émotion.

— Mon bon, mon cher Benoît, s'écria le comte, quel bonheur de te revoir !

Et il tendait les deux mains à son ancien intendant, qui, les larmes aux yeux, les prenait avec effusion et respect.

Les deux enfants semblaient terrifiés.

— Pardonnez moi, monsieur le comte dit Benoît, d'avoir écouté votre conversation sans me montrer ; mais j'avais ce soir soupçonné l'intention de mon fils de venir faire une excursion de ce côté, et, craignant qu'il ne courût quelque danger, je l'avais suivi. J'étais loin de m'attendre à rencontrer M^{lle} Clémence, courant les champs au milieu de la nuit, loin de m'attendre surtout au bonheur de vous revoir.

— Mais, reprit le comte, lorsque la première émotion fut un peu calmée, dis-moi les gens qui ont pris ma place ? ta fille a refusé de m'apprendre leur nom.

— Je vous le dirai chemin faisant, répondit Benoît ; car, si vous le voulez bien, je vous conduirai dans une retraite plus digne de vous. L'heure est merveilleusement choisie, nous avons tout espoir de ne rencontrer personne.

Le comte, affaibli et fatigué par les épreuves qu'il avait subies, prit le bras de Benoît, et celui-ci, à la grande stupéfaction de ses enfants, commença en ces termes :

— Vous saurez, monsieur le comte, que le château est habité maintenant par une excellente famille, de braves gens pleins de cœur, les enfants surtout ! Malheureusement le père ne ressemble en aucune façon au reste de la famille ; c'est un homme dur, avare ; ses enfants tremblent devant lui, tout le monde le craint. Quand il a acheté le château, pour un prix beaucoup au-dessous de sa valeur, il n'a fait part de ses projets à personne ; mais, connaissant son caractère, ses enfants n'avaient pas besoin de confidences pour comprendre qu'il n'avait pu être guidé par un vil motif d'intérêt personnel. Jugez de ce qu'ils ont dû souffrir en se voyant forcés d'habiter cette noble demeure, ces vastes salons où les ombres de vos ancêtres semblaient venir leur demander compte de leur présence ? Il est vrai que, si ce spéculateur n'avait eu en vue que votre intérêt et avait formé le projet de vous rendre un jour le bien qui vous appartient, il aurait encore dû, par prudence et pour ne pas éveiller de soupçons, agir ainsi. Mais, je vous le dis, sa famille le connaît si bien, qu'elle ne pouvait se méprendre à ce point

sur ses intentions. Pour le moment, laissons cet homme de côté, et permettez-moi, monsieur le comte, de vous demander si vous avez eu quelques nouvelles de notre bon et vénérable curé, obligé de fuir presque à la même époque que vous ?

— Non, dit le comte, c'était un digne homme que j'aimais et que je respectais ; il a sans doute, comme tant d'autres, péri malheureusement. C'est encore un ami que j'ai perdu ; combien de pareilles douleurs n'ai-je pas déjà éprouvées !

On était arrivé au château où Benoît introduisit avec précaution, pour n'éveiller personne, son hôte qu'il conduisit dans la grande salle. Le comte ne revenait pas de sa surprise. Mais, sans répondre à ses interrogations, Benoît le pria d'attendre quelques instants et disparut. Il rentra en effet, presque aussitôt, suivi d'un prêtre, à peu près de l'âge du comte.

En s'apercevant, les deux vieillards se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, incapables de prononcer une parole. Leur joie, leur émotion, étaient telles, que les larmes seules pouvaient l'exprimer.

— M'expliqueras-tu ce mystère ? dit enfin le comte à Benoît ; je marche de surprise en surprise, de bonheur en bonheur !

— Ce mystère est bien simple, dit Benoît, notre bon curé a fait comme vous : il a passé la frontière sans s'inquiéter des dangers auxquels il s'exposait. Mais, comme il voulait bien avoir quelque confiance en moi, il est venu tout d'abord me demander mon aide. C'est ainsi que depuis un mois il vit, caché dans une chambre retirée qui va devenir la vôtre momentanément, si vous y consentez, car mes démarches ont été couronnées de succès, et j'ai eu le bonheur de lui annoncer aujourd'hui même que le soin de sa sûreté ne m'oblige plus à le retenir prisonnier. J'espère n'être pas moins heureux quand il s'agira de mon bon et généreux maître, de celui à qui je dois tout. Et quant à notre présence à tous dans ce château, elle s'explique d'un mot, monsieur le comte, puisque le coupable acquéreur n'est autre que votre intendant, qui peut enfin réaliser son rêve le plus cher, en vous rendant ce bien qui est à vous, et en vous suppliant de le garder à votre service.

Des larmes coulaient de tous les yeux pendant cette scène, et les moins heureux n'étaient pas les deux enfants de Benoît et leur mère, survenue tout doucement, et cachée inaperçue, selon son habitude, dans un coin de la chambre.

— Pardonnez-moi, dit le comte, en tendant la main à Benoît, de n'avoir pas compris tout d'abord ce que tu étais ; je n'ai pas su apprécier ton cœur, ta délicatesse ; acceptes-en mes excuses, en présence de notre digne curé.

— Je ne mérite pas tant d'éloges, balbutia Benoît confus, je n'ai fait que mon devoir.

— Laissez-nous du moins, dit le prêtre, le bonheur de vous exprimer notre gratitude. Monsieur le comte, sachez que depuis un mois cet homme généreux, non content de m'apporter lui-même tout ce qui m'était nécessaire, s'est astreint à venir passer chaque jour plusieurs heures auprès de moi, pour me tenir compagnie, me distraire, me consoler.

— Oui, dit Benoît en souriant, j'y allais pour vous, mais c'était à moi que ces visites étaient utiles ; vous m'avez rendu meilleur : vous m'avez fait comprendre que la fortune seule ne ferait pas le bonheur de mes enfants, et je vous devrai des joies de famille que je n'aurais jamais connues sans vos bons conseils. Vous voyez donc que c'est moi qui suis votre obligé.

Une discussion allait s'établir, mais il interrompit respectueusement le comte en lui disant :

— M. le curé n'a plus besoin de se cacher. Permettez-moi de vous donner sa chambre, et de jouer encore pendant quelque temps mon rôle de maître de maison. Dès demain, je commencerai les démarches nécessaires afin d'obtenir pour vous et pour mademoiselle Blanche la permission de revenir en France.

Quand Benoît descendit, après avoir installé le comte dans la tour où le prêtre était resté caché pendant un mois, ses enfants lui demandèrent pardon de l'avoir si mal jugé. Ils baisaient ses mains qu'ils arrosaient de larmes, et ne savaient comment exprimer leur repentir.

— Je ne vous en veux pas, dit Benoît ; mais à l'avenir ne doutez plus de votre père.

Et lorsqu'ils se furent retirés :

— Je leur en veux d'autant moins, ajouta-t-il, que ce n'est pas tout à fait leur faute.

— A mon tour, lui dit sa femme ; j'ai à te demander pardon. C'est moi qui leur ai inspiré cette crainte excessive qui les a tenus éloignés de toi. Mais dorénavant je saurai mieux te juger !

— Eh bien alors, dit gaiement Benoît, que tout soit oublié, j'ai dans l'idée que bientôt nous serons tous heureux.

En effet, grâce aux démarches de Benoît, à son activité, à ses relations, le comte put reparaitre ouvertement en France avec sa fille. Il prit possession de son château ; mais, quoique Benoît voulût à toute force rester son intendant, il le considéra toujours comme un ami, comme un frère. Blanche et Clémence, plus unies encore que par le passé, ne pouvaient rester une heure éloignées l'une de l'autre. Louis, qui, par les soins du comte, reçut une brillante éducation, devint un

officier de mérite. Enfin, comme l'avait dit Benoît, tout le monde fut heureux.

Seulement, lorsque Clémence paraissait hésiter à confier à son père quelque chagrin ou quelque préoccupation, celui-ci lui disait d'un ton demi-plaisant, demi-sérieux .

— Est-ce que tu as encore envie de jouer au fantôme dans les ruines de l'abbaye ?

Alors la jeune fille rougissait et renonçait bien vite à une réserve blessante pour l'affection si tendre, le dévouement si complet de ses parents.

La Semaine des Familles.

LES MARTYRS

DE LA LIBERTÉ DE L'ÉGLISE ET DU DROIT PUBLIC, EN 1867.

(Voir page 373 du Vol. VIII.)

XIV. — MARIE-HENRI DE FOUCAULT DES BIGOTTIÈRES.

Dans la notice sur Antoine Huygen, ce jeune Limbourgeois dont toute la jeunesse avait été si édifiante, nous avons dit que, pour plusieurs autres de ces martyrs de la liberté et du droit public, la mort a réparé et fait pardonner bien des fautes et des erreurs, et que Dieu réserve souvent de grandes circonstances pour de grandes expiations. Cette remarque trouve son application dans Marie-Henri de Foucault des Bigottières, zouave pontifical, mort à Rome le 25 octobre 1867. On le verra dans la notice que nous reproduisons d'après le *Journal de Château-Gontier*. Laissons la parole à M. l'abbé Julien Bomsel, professeur du collège, qui a écrit cet éloge funèbre du défunt.

“ Marie-Henri de Foucault des Bigottières était né sur la paroisse de Saint-Jean, le 10 avril 1827, d'une des premières familles de la ville et du pays. Son père, qui avait fait les campagnes d'Espagne, a laissé parmi ceux qui l'ont connu la réputation d'un militaire intrépide et d'un fervent chrétien.

“ Henri fit ses études au collège de Château-Gontier. M. Descars, alors directeur de cette maison, témoin de l'ardeur et de la sensibilité de son caractère, lui dit *qu'il serait tout bon ou tout mauvais*. L'avenir ne devait justifier que trop, dans un sens, cette sage prévision ; car si

Henri de Foucault a été *tout bon*, il avait été auparavant en quelque sorte *tout mauvais*.

“ Inutile de chercher à jeter un voile sur des entraînements de jeunesse qui ont été si pleinement rachetés. Nouvel Augustin, Henri de Foucault a bien des fois depuis confessé tout haut ses premiers désordres, pour s'en humilier et atténuer le mérite d'une vie d'édification, qu'il appelait, lui, une vie de réparation. Ce jeune prodigue, qui, depuis de trop longues années, compromettait, au milieu de la jeunesse parisienne, sa fortune et sa santé, fut enfin arrêté dans cette voie fatale. Dieu frappa, tout près de lui, un de ces coups où il se plaît souvent à faire éclater sa miséricordieuse providence. Henri avait un frère aîné, Théodore, officier de beaucoup d'avenir, qui lui avait donné l'exemple d'une vie trop légère, mais qui, dans une maladie dont il mourut, lui donna l'exemple du repentir le plus vif et le plus touchant.

“ C'était là que Dieu attendait le prodigue : Henri ouvrit les yeux, vit sa misère, se souvint des principes d'honneur et de piété qu'il avait puisés dans sa famille, eut le courage de revenir sur ses pas, et fit sa réconciliation avec Dieu. Ce fut pendant la station du carême que prêchait à l'église Saint-Jean le R. P. Broquet, en 1861.

“ A partir de ce moment, il n'eut plus qu'un but, celui de faire oublier à Dieu et aux hommes ses erreurs passées. Il se fit tout de suite un devoir de vivre dans la retraite, ne donnant que le temps strictement nécessaire aux relations de famille et de société. L'église et les demeures des pauvres furent bientôt l'objet de ses prédilections presque exclusives. Tous les matins, hiver comme été, il attendait qu'on ouvrit la porte de l'église, pour y entrer et y rester jusqu'à huit ou neuf heures ; ses visites n'y étaient pas moins longues dans l'après-midi. Les nuits de l'adoration perpétuelle faisaient son bonheur ; il les passait tout entières à l'église, dans un recueillement qui faisait l'admiration de tous ceux qui le voyaient. “ Je ne comprends pas, disait-il naguère à l'un de ses amis, qu'on puisse s'ennuyer devant le Saint-Sacrement. ”

“ Quand il rencontrait un prêtre portant le bon Dieu aux malades, il ne manquait jamais de s'agenouiller respectueusement et de le suivre jusqu'au chevet du moribond. Il aurait voulu voir s'établir ici, comme dans plusieurs autres villes, une association de pieux fidèles qui s'entendent pour faire cortège à Notre-Seigneur, toutes les fois qu'on porte le saint Viatique. La vivacité de sa foi à l'Eucharistie était peu commune. Les prêtres de Saint-Remi, qui lui donnaient très souvent la sainte communion, attestent qu'il la recevait très rarement sans que des larmes lui échappassent des yeux.

“ La société de Saint-Vincent-de-Paul, rétablie à Château-Gontier depuis bientôt deux ans, le compta, dès sa réorganisation, parmi ses mem-

bres les plus assidus et les plus zélés. C'étaient pour lui de douces heures que celles qu'il passait dans ces réunions fraternelles et expansives, au milieu d'amis dévoués et charitables comme lui. On le voyait partout prendre l'intérêt des pauvres avec toute l'ardeur d'une grande âme, qui ne voudrait pas que l'on calculât quand il s'agit de charité. Pour se dédommager du peu de ressources que lui offrait une société qui débute et qui étend ses générosités à des pauvres nombreux, il consacrait aux familles confiées à sa sollicitude le superflu, ou plutôt le nécessaire d'une fortune qu'il avait amoindrie, se contentant souvent pour lui-même, le vendredi surtout, de pain et d'eau, afin d'être en mesure de soulager plus de malheureux.

“ Les familles qu'il patronnait savaient ce qu'elles perdaient. Bien que, avant son départ, il ait pourvu aux besoins de plusieurs d'entre elles, en leur payant d'avance, pour toute l'année, du pain, des vêtements, des mois d'école ou d'apprentissage, elles sont inconsolables. “ *Vous ne sauriez croire*, disait, les larmes aux yeux, une pauvre mère, *quel malheur est pour nous la mort de M. Henri.* ”

” Une nouvelle œuvre de charité allait lui fournir l'occasion de se dépenser pour le bien. Il était nommé directeur de l'*Œuvre de la jeunesse ou Patronage*, que les membres de la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul viennent de fonder à Château-Gontier, pour préserver les jeunes gens, et particulièrement les jeunes apprentis, des occasions dangereuses, si fréquentes dans nos villes, en leur procurant, le dimanche, de joyeux et honnêtes divertissements. Henri de Foucault se serait livré à cette œuvre si intéressante avec toute l'activité et le dévouement qu'elle réclame. Toutefois, paraît-il, le titre de directeur gênait sa modestie. Lui, qui ne révélait qu'à Dieu ses pieuses et charitables actions, se faisait difficilement à l'idée qu'il allait être obligé de paraître, de diriger, enfin d'attirer sur lui l'attention et les éloges qui s'attachent naturellement au succès, ou du moins aux généreux efforts.

“ Il était préoccupé de ces pensées, quand, au mois de septembre, s'annonça l'orage qui allait éclater sur les États du Souverain-Pontife. Il y avait de quoi révolter une âme éprise de l'amour de Dieu et de son Eglise, et toute dévouée à la cause de la justice et du bon droit, dans ces machinations où l'on foulait aux pieds toute droiture et toute pudeur, et où la destruction de l'autorité divine du vicaire de Jésus-Christ était à peine dissimulée. Dans ses longs et secrets entretiens avec Dieu, Henri de Foucault se sent alors appelé par une voix intérieure ; son esprit s'exalte ; il prend une décision, et va consulter celui qu'il avait choisi pour guide de sa conscience. “ *Les ennemis du Saint-Siège se rassemblent*, dit-il, *il faut que les amis du Pape se groupent près de lui ; pour moi, rien ici ne me retient ; j'ai un long passé à réparer je vais offrir mon*

bras à Pie IX, ma vie à Dieu. ” A cette objection, qu'il avait dépassé l'âge réglementaire pour être admis dans l'armée pontificale, il répondit qu'il avait bon pied bon œil ; qu'il se ferait recommander par des amis influents ; que beaucoup de zouaves étaient morts victimes de leur zèle en soignant les cholériques à Albano, et qu'ainsi il espérait être plus facilement admis à combler les vides. “ Garibaldi, ” ajouta-t-il, a promis d'être à Rome le 28 septembre, je veux y être avant lui. ”

“ C'était le 20 septembre qu'il parlait ainsi : il n'avait pas de temps à perdre. Sans plus tarder, il mit ordre à ses affaires, et, comme nous l'avons dit, à celles de ses pauvres, vit un ou deux amis intimes, et partit, s'abstenant de dire adieu à ses autres amis et même aux membres de sa famille, pour échapper aux félicitations des uns, aux représentations des autres. Il se rendit à Solesmes, où, depuis sa conversion, on avait appris à le connaître et à le vénérer ; il allait se recommander aux prières de la communauté et aux bons offices du R. P. Abbé, fort connu à Rome. On célébrait, ce jour là, la fête de Notre-Dame de la Merci : il se rendit à la chapelle de Notre-Dame du Chêne pour y communier et se mettre, à son départ, sous la protection de la sainte Vierge. Ce qu'il lui demanda alors (il l'avait dit auparavant à ses confidents), ce n'était pas la gloire des armes, mais la grâce de se rendre utile à l'Église et surtout de mourir pour expier ses fautes ; souhaits qu'il renouvela à Notre-Dame de Fourvières en passant à Lyon, et à Notre-Dame de la Garde, à Marseille.

“ Il arriva à Rome la veille d'un jour cher à sa piété, la veille de la fête de saint François. Depuis quelque temps, en effet, le désir d'une vie plus austère l'avait fait entrer dans la famille du patriarche d'Assise ; il avait pris l'habit et le cordon des Frères du Tiers-Ordre. Il se confessa, en arrivant, au P. Lalande, notre compatriote, communia le jour de la fête de saint François, et, ainsi préparé, attendit, dans une cellule des Franciscains, le succès de son entreprise.

“ On fit beaucoup de difficultés pour le recevoir dans l'armée parmi les zouaves, leur règlement portant qu'on ne peut être incorporé après quarante ans. Enfin, grâce aux protections qui appuyaient sa demande, grâce surtout aux instances du lieutenant-colonel de Charrette, il obtint d'être admis à endosser l'uniforme.

“ Par une heureuse coïncidence, Henri de Foucault eut pour caporal le zouave Gigau, de la commune de Saint-Quentin (Mayenne), fils d'un ancien fermier de son père. Il se recommanda aux bons soins de ce jeune homme, pour apprendre au plus vite l'exercice ; et tout porte à croire que le nouveau soldat fit honneur aux leçons du caporal.

“ Un fait prouva bientôt qu'il avait au moins déjà tout le sang-froid qui convient dans le péril. Les feuilles publiques ont rapporté ce trait de présence d'esprit, sans en nommer l'auteur ; mais M. Joseph de Vau-

bernier, zouave, ami de M. Henri, en écrivant à son père, à Laval, lui dit : * “ Henri des Bigottières vient de se signaler par un important service. Une bande de garibaldiens avaient trouvé digne d’eux de forcer l’entrée de l’hôpital du Saint-E-sprit, où sont nos soldats blessés ; ils avaient monté l’escalier et se préparaient à enfoncer la porte de la salle, sans doute pour y trouver des victimes. Mais Henri, qui était de service près des malades, ayant entendu des détonations au bas de l’escalier et le bruit d’hommes montant en tumulte, se méfia que ce pouvait être une attaque. Aussitôt il barricada la porte, et aux premiers coups qu’on y frappe, simulant avec des chaînes un bruit d’armes, il commande la charge comme s’il s’adressait à tout un peloton. Grâce à cette heureuse inspiration, il jeta l’alarme parmi les agresseurs, qui s’enfuirent et lui donnèrent ainsi une facile victoire. ”

“ Ce fut la seule, hélas ! du moins à notre connaissance, que Dieu voulut accorder à son dévouement. Il s’était rendu utile : c’était le premier de ses vœux ; il allait obtenir la mort à laquelle il aspirait.

“ Voici ce qu’a écrit le P. Lalande. Le vendredi 25 octobre, Henri sortait de la caserne San-Callixto, chargé de vivres qu’il portait au poste le plus voisin. Tout à coup, plusieurs assassins, apostés par les révolutionnaires, lui tirent un coup de pistolet, et, se ruant sur lui, l’achèvent de deux coups de poignard. Au bruit de la détonation, les soldats accourent, les meurtriers sont saisis ; mais le zouave, qu’ils relèvent sans vie, avait été victime d’un infâme guet-apens.

“ Henri de Foucault des Bigottières, par humilité, avait caché ses titres ; hors ses connaissances du pays, ses camarades ne le connaissaient que sous le nom de Foucault. Il se trouva ainsi confondu avec plusieurs autres soldats qui périrent le même jour, et fut enterré dans une fosse commune, au cimetière des franciscains. Ceci explique comment son corps n’a pu être retrouvé pour être rendu à sa famille, qui désirait l’avoir près d’elle. Qu’elle se console ! il est à sa place, puisqu’il repose là où sont les catacombes, dans la terre des martyrs. Pie IX a répandu sur lui ses larmes paternelles ; de sa main sacrée il a béni ses restes mortels, et ses prières lui ont déjà sans doute ouvert le séjour de la vie éternelle.

“ La nouvelle de la mort de M. Henri de Foucault n’arriva qu’assez tard à Château-Gontier, et y répandit la stupéfaction et la tristesse. On l’avait vu si peu de temps auparavant ! On aurait voulu ne pas croire à un tel malheur. Bientôt il ne fut plus possible d’en douter, et l’on se disposa à lui rendre, avec les pieux témoignages de l’affection, les honneurs dus à son rang, à sa piété, à sa charité, et surtout au noble dévouement qui l’avait conduit à Rome et lui avait coûté la vie.

* Je cite de mémoire, sur le rapport qu’on m’a fait de cette lettre.

“ L'église de Saint-Remi fut, pour la circonstance, transformée en chapelle ardente. A l'intérieur, régnaient tout autour des tentures de deuil ; de nombreux flambeaux remplaçaient la lumière du jour, que l'on avait interceptée. A l'entrée du chœur, s'élevait un riche catafalque, orné d'un écusson aux armes pontificales. La nef et les chapelles se remplirent d'une foule compacte. Là, pour honorer la mémoire du défunt, se trouvaient réunis tous les rangs de la société. A côté de ses parents et de ses amis, venus en nombre considérable, se pressaient les membres de toutes les administrations de la ville, les écoles, les hospices, les pauvres et beaucoup de personnes qui tenaient à manifester leurs sympathies pour le glorieux défenseur de la plus sainte des causes. Le clergé ne pouvait manquer à cette haute manifestation : près de quatre-vingts prêtres occupaient le chœur et le haut de la nef. Mgr. Grandin, évêque missionnaire des régions septentrionales de l'Amérique, se trouvait de passage à Châteaue-Gontier. M. le curé de Saint-Remi, la veille au soir, le pria de célébrer le service. Ce fut une heureuse rencontre. Il était touchant de voir cet apôtre, qui s'efforce, depuis douze ans, dans un des postes les plus pénibles, de répandre au milieu des peuplades sauvages les lumières civilisatrices de la foi, rendre les derniers honneurs à ce soldat valeureux, accouru, à l'heure du péril, pour défendre l'Eglise, au prix de sa vie, contre les instincts brutaux d'ennemis déclarés de tout ordre social et religieux. Ce rapprochement n'échappa à personne, et chacun, au fond de son cœur, remerciait Dieu de susciter au sein de son Eglise de si purs et de si nobles dévouements. Sans aucun doute, il y avait de la tristesse dans les âmes, au milieu de cette pompe funèbre ; mais que la foi y mêlait de consolations ! Pourquoi aurions-nous pleuré celui que Dieu rappelait à lui, après l'avoir purifié par la pénitence et sanctifié par le martyre ?

“ C'est une destinée digne d'envie. Henri de Foucault l'avait souhaitée ; beaucoup d'autres, après lui, vont encore, chaque jour, la chercher à Rome. L'élan est donné dans le monde catholique ; tous veulent servir les intérêts religieux et sociaux qui sont en jeu, les uns par leur sang, les autres par leur argent, tous par la prière. Et quand un des héroïques défenseurs de la cause sainte vient à tomber dans la lutte, son nom est cité avec orgueil, et un cri unanime s'élève de toutes parts : Honneur à la famille qui l'a produit ! Honneur à la ville qui l'a vu naître et qui s'en fait un titre de gloire ! ”

XV. — JEAN LETON.

Jean Leton, atteint mortellement à Mentana, est mort à Rome des suites de sa blessure.

Membre d'une famille chrétienne du diocèse d'Angers, gagnant à peine son pain de chaque jour, il entend parler des périls qui menacent le

Vicaire de Jésus-Christ, et prend la résolution de voler à son secours. Sa mère, femme admirable de piété, aimait avec tendresse son Jean ; elle espérait qu'il serait le soutien de ses vieux jours ; mais avant tout, elle élevait son enfant pour le ciel : " Mes parents étaient pauvres, disait-elle, mais ils nous ont laissé le plus précieux des héritages : la foi en Dieu. C'est là tout ce que je demande pour mes enfants. Si Jean veut aller secourir le Saint-Père, je le veux bien ; j'espère que le bon Dieu veillera sur lui et l'aidera à suivre la bonne route."

Jean partit en 1862, laissant à la Providence le soin de son avenir.

— Dieu arrangera tout, disait-il ; il aura pitié de moi ; si je retourne, je ne m'inquiète de rien.

Pleine de craintes sur le salut de son fils, la mère s'informait auprès de de l'aumônier s'il remplissait ses devoirs, s'il assistait aux offices, s'il restait bon chrétien. Chaque dimanche, elle se rendait à l'église au moment où, d'après ses calculs, son zouave assistait à la messe militaire : " Cela me console, s'écriait-elle en pleurant, de penser que je suis aux pieds du bon Dieu à la même heure que mon Jean, et qu'il entend nos prières dans le même moment."

Qu'elle dut être consolée quand elle lut dans une lettre de son fils : " Ne soyez pas inquiète sur mon salut : je trouverais bien honteux pour moi si j'étais venu où je suis pour l'oublier."

Après avoir assisté aux fêtes du centenaire de saint Pierre, Leton revint au pays ; mais il était bien décidé à rejoindre son régiment quand viendrait l'heure du péril. Sa mère ne l'attendait pas. " Je suis heureuse de l'embrasser, disait-elle ; mais je me dis en secret tout bas, pour ne pas lui faire de la peine : Que j'ai du chagrin qu'il ait abandonné notre Saint-Père."

Il est vrai qu'il promet de repartir si on attaque le Pape..., Non, non, bien sûr, je ne l'arrêterai pas "

Elle tint parole ; et son fils, averti, au commencement d'octobre, de l'invasion garibaldienne, court chez Antoine, son frère d'armes. Tous les deux arrivaient à Rome le 22 du même mois. Bientôt ils tombaient l'un et l'autre à Mentana. Leton, grièvement blessé à la hanche, essaya jusqu'à trois fois de se relever : mais trois fois il retomba, " tout chagrin, disait-il, de n'avoir pu décharger sa carabine."

Apercevant l'abbé Daniel, il lui cria : " Donnez-moi l'absolution, M. l'abbé ; dépêchez-vous.. Et maintenant, sauvez-vous vite. Voyez ces brigands qui vous visent."

Transporté chez les Frères de Saint-Jean-de-Dieu, il fut le modèle de ses compagnons de souffrance par sa piété et sa résignation. " Je suis glorieux de ma blessure, disait-il à ceux qui le visitaient. J'en mourrai peut-être ; mais au moins j'aurai la consolation d'avoir défendu la plus belle des causes, l'Eglise et le Souverain-Pontife."

M. l'abbé Daniel, annonçant à la pauvre mère la mort de son Jean, lui disait : " Votre fils est non-seulement un martyr, mais encore un apôtre." Hier, un soldat est venu me trouver. " Je viens, m'a-t-il dit, pour obéir à Leton ; sur son lit de mort, il m'a fait promettre de me " confesser tous les huit jours. Je serai fidèle à ma promesse."

Accablée par un si rude coup, mais sublime de sa foi, sa mère redit souvent à ceux qui l'entourent : " Nous n'avions de recours qu'en lui pour notre vieillesse ; mais je ne voudrais pas le voir revenir près de nous J'étais toujours inquiète du salut de mon Jean. Dieu lui a fait la grace de mourir pour sa cause. Que sa sainte volonté soit faite.

XVI. — JOSEPH RIALAN.

Le mercredi, 20 novembre 1867, on célébrait un service funèbre dans la chapelle de l'Institution Saint-Sauveur, à Redon. Au milieu de la nef s'élevait un catafalque majestueux, orné des armes pontificales et décoré de branches de laurier et de couronnes d'immortelles. Deux épées en sautoir indiquaient qu'on allait prier pour un soldat. Une grande quantité de cierges étaient allumés tout autour. Sur le devant du catafalque étaient inscrit ces mots " MENTANA, — JOSEPH RIALAN et un peu plus bas, à l'entour des armoiries du Saint-Père : La couronne éternelle aux généreux défenseur de la sainte église. Sur un des côtés, on lisait les noms mémorables — Nerola — Monte-Libretti — Monte-Rotondo — Tivoli — et sur l'autre côté : Castelfidardo — Gaston du Ples-is de Grénédan — Paul de Parcevaux.

On voulait payer une dette sacrée à la glorieuse mémoire de cette phalange héroïque qui a sauvé Rome, en ces derniers jours, de l'invasion des hordes garibaldiennes, et y associer le souvenir non moins glorieux de ceux qui tombèrent victimes du massacre de Castelfidardo, il y a quelques années.

A cette première époque, l'Institution Saint-Sauveur comptait 21 de ses anciens élèves dans l'armée pontificale. Deux y donnèrent leur sang. En ces derniers jours, elle en comptait 15, tant parmi les zouaves que dans la Légion d'Antibes. L'un d'eux, Joseph Rialan, sergent des zouaves, est tombé à Mentana, le 3 novembre, et c'est à son intention plus spéciale que le service a été célébré.

L'office a commencé au milieu d'une réunion toute sympathique et pieusement recueillie. Tout le personnel de l'Institution était présent. Plusieurs ecclésiastiques de la paroisse avaient également pris place au chœur. Dans la tribune, les honorables membres de l'ancienne conférence de Saint-Vincent-de-Paul de la ville avec plus de 150 pauvres, hommes, femmes et enfants, étaient venus, eux aussi, rendre un dernier

hommage à celui qui fut, pendant plusieurs années, leur dévoué confrère, leur charitable protecteur et ami. On voyait encore tout près du catafalque, d'un côté, le père du jeune martyr de Mentana ; de l'autre, son frère. L'officiant était un ami intime de la famille : Joseph Rialan avait été son élève, dès son bas âge. A l'Évangile, cet excellent prêtre, lui aussi ancien élève de l'Institution Saint-Sauveur, est monté en chaire, et, avec la plus vive émotion, a retracé rapidement la vie de son cher élève, toujours si simplement chrétienne ; et célébré son dévouement pour la cause du Saint-Siège, poussé jusqu'à l'héroïsme du martyr.

Esquissons après lui, s'il est possible, les traits saillants qui montrent le soldat du Christ et le jeune homme vraiment chrétien.

Joseph-Edmond-Marie Rialan naquit à Ploërmel, département du Morbihan, le 21 août 1845, d'une famille très honorable et en même temps très chrétienne.

Formé par les leçons et les exemples domestiques, Joseph se montra, de bonne heure, pieux, obéissant, studieux. Il n'eut guère cette turbulence qui est l'apanage ordinaire de l'enfance. Il n'était pas triste, cependant ; mais, s'il jouait quand il le fallait, il se remettait au travail avec une sorte de bonheur. C'est dans ces heureuses conditions qu'il entra, bien jeune encore, à l'Institution Saint-Stanislas-Kostka, établie dans la maison principale des Frères de l'Instruction chrétienne à Ploërmel, par le vénérable abbé Jean-Marie de la Mennais.

Là, Joseph trouva deux prêtres *, amis de sa famille, qui le prirent en grande affection, à cause de ses heureuses dispositions, et cultivèrent avec un soin religieux cette âme d'élite.

On forma à Saint-Stanislas, qui n'eut d'abord que les premières classes d'humanités, une petite conférence de Saint-Vincent-de-Paul composée de tout jeunes enfants. A l'âge de dix ans environs, Joseph y fut admis et en devint bientôt le président. C'était une chose délicieuse de voir ce bienheureux enfant comprendre déjà parfaitement le beau rôle charitable qui lui était confié, et on se rappelle toujours à Ploërmel avec quel zèle et quelle grâce il visitait, consolait et soulageait les pauvres dont il était chargé.

Avec l'âge, ces heureuses dispositions de piété, de charité, de travail, se fortifièrent ; et quand, arrivé au terme des classes qu'on faisait alors à Ploërmel, il fut envoyé, pour les compléter, à l'Institution Saint-Sauveur, à Redon, son père put présenter son fils, muni des attestations les plus belles et des témoignages les plus élogieux.

Admis à Saint-Sauveur le 11 octobre 1859, il entra en seconde, et,

* M. l'abbé Guillou, maintenant vicaire général de Mgr. Testard du Cosquer, premier archevêque de Port-au-Prince, à Haïti ; et M. l'abbé Hilion, maintenant supérieur du Petit-Séminaire de Sainte-Anne-d'Auray.

tout d'abord, il se montra, comme à Saint-Stanislas, un élève modèle à tout point de vue.

Laborieux, exact observateur de sa règle, animé du meilleur esprit envers ses nouveaux maîtres dont il se fit bientôt aimer, il donna, néanmoins, tout d'abord quelques inquiétudes, parce qu'on ne devina pas ses intentions. Dans les récréations, on le voyait assez ordinairement fréquenter les élèves les moins réguliers.

“ Comment concilier tout le bien que vous m'avez dit de Joseph Rialan, écrivait un des directeurs de Saint-Sauveur à un de ses amis de Saint-Stanislas, qui le lui avait chaleureusement recommandé, avec ses accointances ordinaires ? Ici, on le voit rechercher de préférence, ee semble, la compagnie de ceux qu'on nomme parfois, dans les collèges, les dissipés, les indépendants ? — Ne craignez rien, lui fut-il répondu : la vertu de Joseph Rialan est solide, et c'est par zèle qu'il agit ainsi. ”

Effectivement, bientôt il fut constaté que Joseph, qui était bien accueilli par tous, se servait admirablement de son ascendant pour donner, parfois *assez rudement même*, la leçon à ceux qui s'écartaient tant soit peu de la ligne du devoir.

En arrivant à Saint-Sauveur, il était entré dans la conférence de Saint-Vincent-de-Paul, qui a toujours fait tant de bien aux jeunes élèves de cette maison.

Il en devenait successivement vice-président et président. En cette dernière qualité, il imprima à la petite société charitable un nouvel élan qui ranima l'ardeur de tous ses membres, et le rendit très cher aux pauvres de Redon, qui ne l'oublieront jamais. Leur empressement à assister tous au service du 20 novembre, sur une simple parole qui était à peine une invitation, en est la preuve la plus éclatante.

Cependant, l'Église était menacée par la révolution en Italie, et le vaillant général de Lamoricière mettait son épée à la disposition du Souverain-Pontife. Bon nombre de jeunes hommes se dévouaient à la défense de la plus sainte des causes, et Saint-Sauveur compta bientôt, comme nous l'avons déjà dit, 21 de ses anciens élèves parmi ces nouveaux croisés. Joseph Rialan eût voulu, dès lors, s'enrôler sous la bannière pontificale. Il était grand, fort, courageux et plein de cette sève de foi vive qui fait les héros chrétiens. Sa pieuse famille admira sa religieuse ardeur ; mais, de concert avec les guides de son éducation, elle décida qu'avant tout il fallait terminer ses études, jusqu'à cette heure si bien suivies. En enfant docile, Joseph se soumit à cette sage décision, et on le vit aussitôt se remettre avec application au travail, Il en fut récompensé. A la fin de sa philosophie, il obtenait, avec distinction, le diplôme de bachelier ès lettres. Quelques mois plus tard, sur un nouveau désir de son père, il se rendait à Rennes pour suivre les cours de l'École de

droit. A l'étude consciencieuse du code, il ajouta de lui-même la préparation au baccalauréat ès sciences dont il subit les épreuves avec succès. Cela ne l'empêcha pas, tant il savait bien employer son temps, de subir de bons examens à la faculté de droit, et, quand le temps en fut venu, de soutenir avec distinction sa thèse de licencié. D'ailleurs, il se montrait, à Rennes, en dépit de bien des exemples contraires, mais aussi en compagnie d'anciens condisciples et autres amis vertueux, qui tous l'aimaient et l'estimaient beaucoup, ce qu'il avait été au sein de sa religieuse famille, à Saint-Stanislas de Ploërmel et à Saint-Sauveur de Redon : toujours pieux, chaste, laborieux. A Rennes, il devint membre de la congrégation de la sainte Vierge et il en remplit les obligations avec un amour tout filial.

Cependant sa vocation première était toujours vivace au fond de son cœur, et la sainte Église, le Saint-Père étaient toujours exposés aux coups de la Révolution. En présence de cette situation toujours critique, Joseph Rialan exposa de nouveau son désir persistant de se dévouer à la défense de cette cause sacrée. On n'avait plus vraiment d'objections sérieuses à faire ; aussi le consentement fut-il noblement accordé et joyeusement accepté. " Mais, disait à Joseph, avant son départ, l'ecclésiastique qui a prononcé à Saint-Sauveur son éloge funèbre, si une balle allait vous frapper à Rome ?... " — " Je suis prêt à tout en partant ; que la volonté de Dieu soit faite ! S'il veut mon sang pour cette belle cause, quel bonheur pour moi ! "

A Rome, Joseph Rialan entra dans le corps des zouaves. Son ardeur martiale fut à la hauteur de sa foi ; c'était un vrai soldat, mais aussi un vrai saint, dans toute l'acception du mot. Sans rechercher cette réputation, à coup sûr, il l'eut bientôt conquise parmi ses compagnons d'armes, et il la maintint par la conduite la plus régulière et la plus exemplaire.

Deux années se passèrent d'abord dans une sorte d'inaction ; les brigands tout au plus, qui venaient par petites bandes sur la frontière, lui donnaient çà et là l'occasion, ainsi qu'à ses frères d'armes, de signaler leur courage et leur sang froid. Mais les choses n'en devaient pas demeurer là.

Ces escarmouches étaient les préludes de plus grands combats. Tout le monde connaît maintenant les hauts faits de cette vaillante armée du Pape, à Monte-Libretti, à Nerola, à Monte-Rotondo, à Tivoli, à Mentana. Partout les troupes pontificales ont été victorieuses. C'est que la foi centuple les forces de ces Macchabées du XIXe siècle. — " Jamais on ne vit rien de plus beau et de plus héroïque, " écrivait un prêtre français résidant à Rome.

Joseph Rialan, comme tous les autres, a été à la hauteur de sa noble

mission. Le 29 octobre, il écrivait quelques lignes à sa famille, et il lui disait comment, malgré des fatigues innouïes et un jeûne forcé de plus de vingt-quatre heures, il était encore plein de force et de courage sur la brèche pour combattre les ennemis de la religion.

La veille de la Toussaint, il s'approchait du sacrement de pénitence, et communiait le lendemain. Il en faisait autant, le 2, fête de la commémoration des morts, et ainsi fortifié par la divine Eucharistie, comme les martyrs de la primitive Église, il allait voler au dernier combat. Il venait d'enfoncer, avec quelques autres braves, comme lui, du corps des zouaves pontificaux, un des derniers retranchements des hordes garibaldiennes à Mentana, lorsqu'il reçut d'une fenêtre une balle sur le haut de la tête. Elle traversa le cerveau, et l'intépide jeune homme tomba raide mort sur le champ de bataille. C'était le 3 novembre. Son âme généreuse, tout le fait espérer, est montée immédiatement au ciel, afin de recevoir, avec la couronne éternelle, la palme des martyrs. Une si belle mort devrait couronner cette vie de vingt-quatre ans, vie si pieuse, si chaste et dévouée jusqu'à l'héroïsme à la sainte cause de l'Église et de la société chrétienne toute entière.

Bientôt la famille Rialan fut instruite de cette mort si précieuse devant Dieu, et voici les détails consolans que le télégraphe lui transmettait dans un éloquent laconisme : " Après trois jours, transporté à Rome — Corp souple — Sourire d'ange — Semble dormir. "

Nous l'avons dit, tous ses compagnons d'armes regardaient Rialan comme un saint. Faut-il s'étonner, après cela, que ces vrais soldats chrétiens se soient partagé à l'envi les dépouilles de ce nouveau Guérin, pour les garder comme des reliques ?

" Il est mort en odeur de sainteté, écrivait le prêtre déjà cité et qui habite Rome. Combien vous devez vous estimer heureux, ajoutait-il à un directeur de l'institution Saint-Sauveur, d'avoir aidé à former un tel héros !... C'est votre œuvre, et vous devez reconnaître que votre temps a été bien employé. "

En France, dans les diocèses de Rennes et de Vannes, où le jeune martyr était connu et si parfaitement estimé, l'émotion a été grande en apprenant cette mort glorieuse.

On dit déjà que le Seigneur, qui exalte les humbles, semble vouloir glorifier ici-bas l'héroïque défenseur de la sainte Église. Cinq jours après sa mort, lorsque, dans l'église de Sainte-Agnès-hors-les-murs, on voulut placer son corps dans un cercueil de zinc pour l'envoyer à sa famille, on le trouva encore frais, souple, coloré, sans odeur, comme vivant et quand on voulut laver sa blessure, il sortit en abondance un sang limpide, qu'on s'empressa d'étancher avec des linges qu'on a conservés avec un soin et ligieux.

“ Sur le champ de bataille de Mentona, on recueille, comme autrefois on recueillait le sang des martyrs, le sang de ceux qui sont tombés pour le Christ. On trempa des linges dans ce sang. Nous avons lu le procès-verbal dressé à l'occasion de la conservation prodigieuse de sa souplesse et de sa fraîcheur que présentait, six jours après la mort, le corps du zouave Rialan, quand tous les autres cadavres exhumés avec le sien tombaient en pourriture. Cinq signatures sont apposées à ce procès-verbal, celles de quatre prêtres et celle d'un fossoyeur, d'un *fossor*, comme autrefois dans les actes des martyrs. ”

Une lettre d'un compagnon de Rialan confirme aussi ce fait :

“ Mon pauvre ami Rialan, dit ce compagnon d'armes, est mort le jour de la bataille. Une balle lui avait traversé la tête. Et, chose singulière, aujourd'hui 9 novembre, six jours après l'événement, son corps, que j'ai porté, n'exhalait aucune mauvaise odeur ; ses bras et ses jambes étaient encore aussi flexibles et son sang aussi liquide, que le jour où Rialan a été tué. Un procès-verbal a été dressé de tout ceci pour être soumis à un examen, car la chose a paru extraordinaire. ”

Précis Historiques.

CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME.

DEUXIÈME CONFÉRENCE.—21 FÉVRIER, 1869.

L'ÉGLISE REPOUSSÉE, L'ÉGLISE NÉCESSAIRE.

Monseigneur, Messieurs,

Après avoir montré, l'année dernière, que la religion est la vie intime du progrès de l'humanité, et après avoir établi qu'aucune religion, une seule exceptée, ne pouvait réaliser les vraies conditions d'une religion directrice de l'humanité, nous nous tournons cette année vers la véritable cité de Dieu, la sainte Eglise catholique ; et à cette religion, dénoncée aujourd'hui comme l'antagonisme du progrès, nous venons demander le progrès lui-même, que j'appelle maintenant le *progrès par le catholicisme*.

Ce sujet, depuis longtemps, le regard de ma pensée le cherchait et toutes les prédilections de mon cœur l'appelaient. Pourtant j'ai attendu l'heure de la Providence ; et si je ne me trompe tout à fait, Dieu a vraiment pour nous sonné cette heure providentielle où l'actualité des

choses et l'attente des hommes doivent donner à cet enseignement un retentissement plus sonore et surtout plus efficace.

Avant d'entrer dans l'intime du sujet, nous avons jeté sur l'Eglise, considérée comme le grand fait religieux de l'humanité, un regard d'ensemble. Nous avons dit : " l'Eglise, vue en elle-même et dans les proportions qui la constituent, est un miracle de grandeur et de beauté ; l'Eglise, vue dans le milieu où elle se meut, est un miracle de résistance et de stabilité ; l'Eglise, vue dans l'action qu'elle déploie, est un miracle de puissance et d'efficacité ; elle est le phénomène le plus digne d'attention qu'il y ait sous le soleil : elle est à la lettre le grand miracle de l'histoire. "

Comment dès lors une chose si grande, si belle, si puissante, si salubre, n'attire-t-elle pas à elle toutes les admirations, toutes les sympathies, tous les amours et tous les respects de notre race ? Même en faisant la part des infirmités inhérentes aux côtés humains de l'Eglise ; même en se mettant en face des corruptions et des scandales qui déshonorent ça et là quelques-uns des organes de cette grande institution, comment concevoir que l'institution elle-même, vue dans son ensemble, telle qu'elle apparaît couronnée par ses œuvres et illustrée par ses créations, n'est pas d'un bout du monde à l'autre acclamée comme la souveraine bienfaitrice de l'humanité, par ces générations couvertes de ses bienfaits ? S'il en est autrement, que peut faire la raison, témoin d'un antagonisme naturellement inexplicable, si ce n'est de s'écrier : " Mystère ! " Mystère qu'explique seule la perturbation de la chute primitive et, disons le mot, la présence de Satan dans l'humanité. Eh bien, messieurs, nous voudrions en vain dérober ici à vos regards ce triste et douloureux phénomène du monde moral ; voici le fait, palpable et mystérieux tout ensemble, palpable dans ses manifestations, mystérieux dans son fond, *la haine de l'Eglise catholique*. Quelle que soit la raison du mystère, le fait est là, se trahissant dans une lumière qui ne permet pas de ne pas le voir : la plus grande chose de l'humanité se trouve être la plus repoussée et la plus haïe dans l'humanité.

Et tandis que l'Eglise catholique est aujourd'hui la chose la plus haïe dans l'humanité, il se trouve qu'elle est en même temps la chose la plus nécessaire à notre humanité.

Tel est le double aspect que nous avons à contempler dans le grand fait dont nous avons parlé : le siècle poursuivant l'Eglise de sa haine, et l'Eglise se posant en face de cette haine comme seule capable de sauver notre siècle. L'humanité contemporaine s'acharnant par ses passions et ses fureurs à la destruction de l'Eglise, et en même temps proclamant par ses infirmités et ses erreurs qu'elle ne peut se passer de l'Eglise.

Messieurs, pour dire ici, sans réticence et sans faiblesse, tout ce qu'un tel sujet me commande de dire, il me faut quelque courage. J'y entre appuyé sur la double force qui me vient de Dieu et de vous, et je sens que j'aime assez et mes frères et mon siècle pour ne leur rien dérober du mal qui les blesse et du remède qui peut les guérir, de l'infirmité qui les atteint et de la force qui peut les sauver.

I

Ce que je veux d'abord constater devant vous, c'est le fait de la haine de l'Eglise avec les caractères qui la distinguent. Toutefois, messieurs, ne croyez pas que l'Eglise notre mère soit tout à fait déshéritée sur la terre de l'amour des hommes. Si j'ai le courage de constater devant vous ce phénomène deux fois attristant, la haine de l'Eglise, c'est que je sais bien et que vous savez comme moi-même qu'autour de l'Eglise, partout à côté de la haine il y a l'amour. L'Eglise, toujours haïe comme nulle institution ne l'a jamais été, est en même temps toujours aimée comme jamais une institution ne fut aimée sur la terre. Que de dévouements, que de sacrifices, que d'apostolats, que de martyrs, que de virginités, que de saintetés ont donné et donnent encore à l'Eglise catholique le témoignage d'un intarissable amour ! Et parmi vous-mêmes, messieurs, combien qui aiment l'Eglise du plus pur, du plus tendre, du plus respectueux et du plus généreux amour ! Combien qui l'aiment, en un mot, comme on aime une mère ! Et ne puis-je pas dire que cette Eglise, à certaines heures de votre vie, vous l'aimez tous ? Oui, comme vous le disait naguère votre digne et vénéré pasteur, cette Eglise, vous l'aimez au jour radieux de vos plus belles joies : aux jours attristés, assombrés par les grands deuils ; aux jours surtout où la vérité, la beauté, la sainteté vous pénètrent de leurs plus doux et de leurs plus purs rayons. Témoins de ce phénomène de l'amour qui est devant vous et que vous êtes en partie vous-mêmes, ne craignons pas de nous instruire en regardant un moment le phénomène de la haine.

Ah ! messieurs, quand on a le bonheur d'avoir gardé son cœur vierge de cette chose affreuse qui se traduit par ce mot *hair*, et lorsque en interrogeant son passé et son présent on n'en peut faire sortir que ces deux mots qui n'en font qu'un : aimer Dieu et aimer ses frères, on éprouve quelque répugnance à constater autour de soi un phénomène comme celui-ci : la haine ! la haine de la plus grande, de la plus belle et de la plus sainte des choses ; la haine de l'Eglise ! Il le faut cependant ; Dieu le veut ; le sujet l'ordonne, et, peut-être, les circonstances l'exigent.

Certes, messieurs, que l'Eglise rencontre sur sa route des oppositions,

des répulsions, des antipathies ; qu'elle y sente toujours plus ou moins les glaives de la persécution croisés sur sa poitrine, il n'y a là rien qui nous doive étonner : tout ce qui lève un drapeau provoque un combat, et c'est la destinée de ce qui est bon et pur de rencontrer la haine quelque part. Mais voici une haine vraiment à part, et, comme conséquence, un antagonisme, une répulsion, une guerre qui, ni de près ni de loin, ne ressemble à aucune autre sur la terre.

Ce qui doit saisir tout d'abord ici, dans ce phénomène étrange, tout observateur impartial, c'est, dans l'Eglise catholique, ce privilège qui tient du prodige, le privilège des grandes haines et des antagonismes profonds. Notre siècle se vante d'avoir arraché à l'Eglise les privilèges qu'elle devait aux libres concessions d'un autre âge. Il y a un privilège que le siècle ne lui peut arracher et qu'il travaille à lui assurer chaque jour davantage, le privilège d'être haïe comme nulle autre institution ne l'a jamais été et ne saurait l'être dans l'humanité.

Voici, parmi les choses étranges, sans contredit la plus étrange : toutes les haines religieuses face à face avec l'Eglise, c'est-à-dire, avec la plus grande de toutes les religions ; toutes contre elle, et elle contre toutes ; l'Eglise attirant à elle et surtout vers son centre, c'est-à-dire, vers son cœur, tous les traits de l'adversaire ; le catholicisme, enfin, point convergeant de tous les grands assauts de l'erreur contre la vérité, du mal contre le bien, de l'humain contre le divin, de la haine contre l'amour, en un mot, le monopole des haines humaines, privilège éclatant de la religion divine. Voilà le fait.

Regardez autour de vous toutes les religions, celles-là même qui ont avec l'Eglise catholique tant d'éléments communs. Pourquoi ce repos dont elles jouissent en face d'une Eglise toujours poursuivie et toujours attaquées ?... Qui songe aujourd'hui, dans les rangs si pressés de l'anti-christianisme militant, qui songe à attaquer sérieusement, je ne dis pas le brahmanisme, le bouddisme, le sabéisme, le fétichisme, et toutes les formes encore si multiples du paganisme toujours vivant dans l'humanité ; mais mêmes ces religions les plus rapprochées de l'Eglise par leurs dogmes, leur origine, leur pratique ? Qui s'occupe à les harceler, à les vexer, à les percer à jour par la mitraille de toutes les presses ? Qui prend souci seulement de leur jeter en passant quelques-uns de ces traits chaque jour lancés au cœur de la catholicité ?

Parlerai-je du mahométisme, amalgame incohérent de la religion naturelle et de nos dogmes mutilés ? Connaissez-vous dans les rangs des adversaires un écrivain qui s'acharne à attaquer, jour par jour et heure par heure, la religion de Mahomet ? Je vois bien d'ici de grandes puissances ardentes à la curée et impatientes de se partager les lambeaux de ce grand corps ou, comme on dit aujourd'hui, de ce grand cadavre

politique. Mais qui songe sérieusement à attaquer la religion de l'islam ? Qui songe surtout à lui déclarer, comme institution religieuse, une guerre à outrance, une haine à mort ?

Parlerai-je du mosaïsme, dont les disciples privilégiés jouissent d'une paix que le rationaliste et l'athée lui-même ne songent pas même à troubler ; du mosaïsme, dont les sectateurs puissants, princes de la bourse et rois de la finance, bien loin d'avoir à défendre le culte et la religion d'Israël, prennent eux-mêmes l'offensive et font mouvoir, par la puissance du million, les plus grands engins de la presse contemporaine contre l'Eglise et en particulier contre la papauté ?

Et vous, religions politiquement si puissantes et si dignes, à ce titre, de susciter des jalousies armées et des haines militantes ; vous qui gardez une portion du trésor de la vérité chrétienne ; vous qui portez avec nous le grand nom de ce Christ dont il a été dit qu'il serait " un signe de contradiction " ; vous qui, par conséquent, avez droit à une large part des haines vouées au christianisme par l'antichristianisme contemporain, d'où vient que, si rapprochées de nous, vous échappiez pourtant à ces flèches ardentes qui, partout et toujours, s'en vont frapper l'Eglise ? D'où vient qu'au lieu de vous traiter en ennemis, nos adversaires, quelquefois, vous traitent en auxiliaires, et pour nous mieux accabler vous tendent la main et conspirent avec vous ? D'où vient que ces adversaires de tout christianisme, qui nient tout ce que vous affirmez, qui blasphèment tout ce que vous adorez, ne vous honorent cependant ni d'une de ces haines ni d'une de ces attaques dont l'Eglise catholique garde en face de vous le privilège réservé ? D'où vient que vous n'obtenez souvent, même des plus implacables, que le privilège ou, si vous aimez mieux, le bienfait de leur indifférence ?

Ah ! je comprends. Nos ennemis, qui sont les vôtres aussi, ont un instinct qui ne les trompe pas ; ils sentent que vous n'êtes pas la grande force du christianisme. Je ne sais quoi leur dit surtout que vous n'en êtes ni le cœur ni la tête. Voilà pourquoi leur haine vous oublie, leurs traits vous dédaignent, et quelque fois leur hypocrisie vous exalte et vous glorifie. Ils savent que si, dans un sens large, vous êtes encore dans les frontières du christianisme, vous n'en êtes ni le boulevard qu'il faut renverser par terre, ni la cité qu'il faut prendre d'assaut. Ah ! la grande, la forte cité toujours attaquée, jamais prise, ils savent où elle se trouve. Du haut de leurs camps retranchés, les chefs de l'armée antichrétienne la montrent du doigt à toutes les légions enrôlées sous leurs drapeaux, et ils disent : " Tournez de ce côté et frappez là ; frappez au cœur et visez à la tête ; là réside dans sa force inviolée notre véritable ennemie. Montez, montez à l'assaut de la vieille citadelle ! La citadelle prise, tout est pris. le royaume du Christ est conquis, le christianisme

est frappé à mort. Ces fantômes de christianisme, qu'on nomme ici le protestantisme, là l'anglicanisme, ailleurs le russianisme, s'en iront d'eux-mêmes emportés au souffle de cette suprême victoire. Ce rempart tombé, aucune de ces religions, qui n'étaient fortes que de leur haine contre l'Église, ne songera plus même à nous résister. Donc à bas l'Église ! à bas l'Église ! vous dis je, et c'est fini du christianisme." Et tous les soldats répètent d'une voix ou plutôt d'un frémissement unanime : "A bas l'Église, et il n'y a plus de christianisme !"

Quel spectacle, messieurs ! Dans ce spectacle, quelle lumière ! Dans cette lumière, quelle révélation des âmes et quelle révélation des choses ! Et dans l'une et l'autre, quelle manifestation de la vérité et quelle glorification de l'Église !

Voici pourtant quelque chose qui agrandit le spectacle et en multiplie la lumière : je veux dire les caractères que présente cette haine de l'Église. Étudiez à fond cette haine anti-catholique avec la guerre qu'elle suscite, et vous y découvrez des signes, des caractères qui font de ce phénomène palpable un fait non-seulement étrange, mais absolument unique : caractères d'universalité, de perpétuité et d'implacabilité, caractères vraiment réservés à cette haine sans pareille.

Caractère d'universalité. Il est des haines individuelles, domestiques, nationales. Nées de situations particulières, ces haines sont localisées par leur nature, leur cause, leur raison d'être. Il n'y a pas contre quoi que ce soit au monde une haine vraiment universelle. Or voici contre l'Église l'universalité de la haine. Non pas, remarquez-le bien, que l'Église soit haïe de tous ; mais en ce sens qu'elle est haïe partout, et que dans toutes les sphères de la vie cette haine a ses représentants.

Cette haine ne distingue exclusivement aucun des partis qui nous divisent politiquement et socialement. Elle n'est ni démocrate, ni républicaine, ni césarienne, ni communiste, ni socialiste. Elle est peut-être tout cela ; mais elle est plus que tout cela ; elle est elle-même ; elle est anti-catholique.

Cette haine n'est pas de cette religion ou de cette autre ; elle est de toutes les religions qui la rencontrent sur la terre. Cette haine, le protestantisme, l'anglicanisme, le moscovitisme la connaissent, et le rationaliste, le déiste, panthéiste ne l'ignorent pas. L'athée lui-même, l'athée qui abhorre toute religion, honore d'une haine de choix la plus grande des religions, et la haine de l'Église se confond dans son cœur avec la haine de Dieu.

Cette haine n'est pas de cette nation ou de cette autre : elle est de toutes les nations, que dis-je ? de toutes les cités où le nom de l'Église retentit, et là surtout où elle a des enfants qui lui obéissent, des fidèles qui la suivent, des soldats qui la défendent. Et, chose singulièrement

digne d'être méditée, il n'y a pas une bicoque, une bourgade, si obscure soit-elle, qui ne renferme quelques-uns de ces cœurs dans lesquels frémit en secret ou éclate au dehors la haine de l'Eglise.

Cette haine enfin n'est ni de cette caste, ni de cette classe, ni de cette catégorie humaine ; elle est de l'humanité. A tous les degrés de la hiérarchie humaine et sociale elle a ses personnifications ardentes et ses incarnations passionnées, se produisant sous toutes les formes, dans tous les âges et dans toutes les conditions. Elle est homme et elle est femme ; elle est riche et elle est pauvre ; elle est savante et elle est ignorance ; elle est noble et elle est roturière ; elle est propriétaire et elle est prolétaire ; elle est prince et elle est peuple ; elle est humaine enfin et, dans sa prodigieuse universalité, toujours identique à elle-même.

Haine universelle dans l'humanité. Voici quelque chose de plus étonnant encore : haine perpétuelle dans l'humanité.

Il est des haines qui s'allument un jour au feu des luttes contemporaines et au foyer brûlant de l'actualité. Ces haines tombent comme elles s'élèvent ; elles s'éteignent comme elles s'allument ; elles s'en vont comme elles sont venues ; elles passent avec les causes qui les amènent ; elles sont essentiellement transitoires. Qui dira ce que signifie dans l'humanité cette haine rouge qui se perpétue à travers tous les siècles qu'amène le temps et à travers tous les événements qu'amènent tous les siècles ? Comment l'expliquez-vous cette haine qui, contrairement à toutes les haines qui traversent le cœur de l'humanité, s'en va de siècle en siècle, ravivant sa flamme inextinguible et rallumant de jour en jour ses ardeurs immortelles ? D'autres siècles, d'autres haines et d'autres amours, d'autres sympathies et d'autres antipathies. Comment se fait-il que la même religion marche à travers les siècles, exerçant sur toutes les générations qui passent devant elle les mêmes attractions et les mêmes répulsions, et trouvant partout et toujours et des amours portés jusqu'à l'héroïsme du sacrifice, et des haines poussées jusqu'au paroxysme de la fureur ?

Et pourtant, cette chose, de prime abord si impossible et si inexplicable, c'est le fait visible, la tradition de la haine devant l'Eglise, comme l'Eglise est la tradition de l'amour devant l'humanité.

Ah ! la haine de l'Eglise est une mère qui n'a jamais été et qui ne sera jamais stérile. On la voit partout, et, plus ou moins, on la verra toujours produire des enfants qui lui ressemblent, dignes de recueillir après elle un héritage des rancunes, des ressentiments et des colères qui caractérisent et partout font reconnaître, au premier regard, cette infernale passion.

Aussi voyez comme cette haine se transmet de générations en généra-

tions, s'attachant à l'Eglise comme l'ombre suit le corps, la poursuivant, la harcelant, la vexant de toutes les manières, dans ces âpres sentiers. Ceux qui la personnifient passent, mais elle ne passe pas; les armes dont elle nous frappe changent, mais elle ne change pas; en un mot, ses organes vivants et ses ministres attitrés meurent, mais elle-même ne meurt jamais. Vous diriez qu'elle tient du père de toute haine je ne sais quoi d'immortel. Et depuis le berceau de l'enfant Dieu, où une haine jalouse le cherchait pour l'étouffer, la voici incarnée, non plus dans un seul homme, mais dans une humanité qui s'appelle légion, aussi vivace, pour ne pas dire plus vivace que jamais.

Cette perpétuité de la haine contre une même institution, quel phénomène dans une humanité où les passions viennent et s'en vont au souffle de l'événement, et, alors même qu'elles ne meurent pas, changent sans cesse de théâtre et d'objet! En France surtout, où, selon la remarque d'un auteur, les passions vivent un peu moins que les "lois et les roses", cette persistance dans la haine tient du merveilleux. Prompts à maudire, nous le sommes plus à pardonner, et nous nous lassons vite de haïr. Aussi cette persistance de haine que certains hommes de notre race gardent contre l'Eglise est digne au plus haut point d'attirer votre attention. Ce je ne sais quoi d'âpre et d'obstiné, dans une nation dont la mobilité est le caractère saillant, tient du mystère; on y sent quelque chose qui n'est pas naturel. Et cette observation, plus particulièrement applicable au génie gaulois, nous conduit à vous révéler, dans le phénomène de cette haine, ce qui en est le caractère le plus dominant, le plus curieux et le plus instructif: avec le caractère de l'universalité et de la perpétuité, je vous révèle un caractère qui achève de vous le peindre, et que je nomme de son vrai nom *l'implacabilité*.

Ce qui caractérise le plus la haine de Satan, vous ne l'ignorez pas c'est cela même, c'est l'implacabilité. Impuissance d'aimer, nécessité de haïr, c'est le mystère de sa vie. L'éternité que cette haine porte en son sein la fait essentiellement *implacable*; et c'est le signe authentique des haines profondes de se rapprocher plus ou moins de ce caractère satanique.

A la lumière de cette vérité, regardez la haine antichrétienne, et, en particulier, la haine de l'Eglise catholique; pénétrez dans le mystère de sa vie intime; cherchez ce qu'elle renferme en son fond; vous y sentez tout de suite un je ne sais quoi que rien ne peut désarmer, conjurer, apaiser, et qu'à cause de cela j'ai nommé *l'implacabilité*. Et c'est là ce qui, par-dessus tout, distingue cette haine de toute autre haine. Ah! ce que peut la haine, une haine profonde, alors qu'elle a pris possession d'un cœur humain, qui peut l'ignorer tout à fait? Qui

n'a rencontré la haine avec ses frémissements au cœur, ses menaces aux lèvres, ses flammes aux yeux, et quelquefois ses armes à la main, cherchant le cœur de son ennemi ?

Toutefois, pour l'honneur de l'humanité, le cœur humain fait germer peu de haines qu'on ne puisse, à force d'amour, parvenir à désarmer. L'implacabilité absolue semble dépasser la mesure des haines humaines, et pourtant voici une haine où l'on sent vivre et frémir l'implacable. Ah ! c'est que cette haine ne ressemble à aucune autre ; elle a quelque chose de la haine des anges tombés ; on sent qu'elle a pour objet le divin ; à la lettre, elle est satanique.

Et ce qui lui donne un trait de ressemblance de plus avec la haine de Satan, c'est que cette haine se complique d'un effroyable jalousie. — La haine de l'Eglise, comme une mère affreusement féconde, enfante des jalousies qu'on dirait sorties de l'enfer pour outrager, dénigrer et humilier les gloires de cette fille du ciel. Cette haine est ainsi faite ; elle en veut à l'Eglise, non pour le mal, mais pour le bien qu'elle fait. L'Eglise puise dans l'amour, qui est son fond, et dans le dévouement, qui est son œuvre, une puissance qui déconcerte le génie du mal, et vous le voyez poursuivre de ses jalousies stériles et dévorantes les œuvres qu'il ne peut imiter. Cette gloire des œuvres catholiques sortant, comme une moisson toujours mûre et une germination toujours jeune, du sein éternellement fécond de l'Eglise, a je ne sais quoi qui l'offusque, l'attriste et l'irrite ; il n'est pas rare de rencontrer des hommes en qui s'est incarné ce génie tristement jaloux, passer toute leur vie et consacrer toutes leurs facultés à dénigrer, à calomnier ou à maudire ces œuvres qu'ils ne prennent en haine que parce qu'ils n'ont pas ce qu'il faut pour les comprendre et surtout pour les réaliser ; et les sectaires de cet anti-christianisme jaloux sont vus poursuivant l'Eglise et ses œuvres d'une haine qu'on dirait, à l'âpreté de son langage et à la violence de ses attaques, une haine personnelle.

Aussi, chose remarquable, cette haine de l'Eglise, c'est-à-dire, de la plus grande et de la plus sainte chose qui soit au monde, a créé dans l'humanité chrétienne une race d'hommes véritablement à part, partout identique à lui-même et se reconnaissant au même signe. On sent dans ces hommes, même naturellement les mieux doués, quelque chose de mystérieux et au premier abord d'incompréhensible, quelque chose qui corrompt leur nature en les détournant du pôle du bien ; êtres pervertis et vraiment *retournés*, ils gravitent vers le pôle du mal. Cette haine défigure en eux le chef-d'œuvre de Dieu ; elle les rend méconnaissables aux autres et souvent à eux-mêmes ; elle leur inspire des sentiments qu'ils ne se connaissent pas, et fait monter jusqu'à leur cœur de ces pensées dont eux-mêmes s'épouvantaient en certaines heures de calme et

de lucidité. Aucun des hommes dominés par cette haine n'échappe tout à fait au travail de dépravation qu'elle accomplit dans une âme, et les natures même les plus choisies en subissent l'action terrible. Bons, elle les fait méchants; droits, elle les rend injustes; sincères, elle les fait hypocrites, dissimulés, menteurs; honnêtes peut-être sur tous les autres points, elle leur donne ce je ne sais quoi dont la vertu rougit et dont l'honneur s'étonne; et quand on les voudrait nommer, les langues refusent les mots, ou elles en offrent de tels que nous ne pourrions les dire sans faillir au respect que nous devons toujours garder ici envers l'humanité, si abaissée, si pervertie soit-elle

Et maintenant, messieurs, si vous me demandez ce qui aujourd'hui, représente et incarne le plus cette haine dans l'humanité vivante, sans faire de cette chaire sacrée une tribune profane, j'oserai prononcer ici le grand mot qui résume à lui seul l'antagonisme dont nous parlons.

Cette chose qui porte au cœur comme l'essence même de sa vie, la haine de l'Eglise, elle se nomme la révolution. Non pas cette révolution ou cette autre; non pas tel fait ou telle date historique portant ce nom; mais la révolution cosmopolite, qui elle aussi, à sa manière, garde l'ambition de l'universalité. La révolution ainsi conçue, telle qu'elle s'accuse et se proclame elle-même devant le monde entier, a beaucoup plus au cœur la haine de l'Eglise et de la papauté que la haine des trônes et de la royauté. C'est que, selon la remarque d'un écrivain, "les trônes croulent et l'Eglise reste."

Voilà pourquoi, dans la polémique et la stratégie de la révolution, la politique est reléguée au second plan. "Monarchie, empire, république, que m'importe? dit le génie révolutionnaire. Ce qu'il me faut, c'est le triomphe de mon idée. Or mon idée est toujours la même; mon idée, c'est Voltaire, du haut de son piédestal, ricanant sur les ruines du christianisme; c'est l'humanité nouvelle redisant ou plutôt pratiquant la parole du maître: "Ecrasez l'infâme"; c'est moi-même, enfin, étouffant dans mes bras mon éternelle ennemie l'Eglise catholique." Et la révolution dit vrai. L'anti-catholicisme ou la haine de l'Eglise, c'est le point de ralliement de toutes les opinions, de toutes les sectes, de toutes les écoles, de toutes les presses, de toutes les doctrines dites révolutionnaires. Là toutes les divergences se rencontrent dans l'idée commune; là toutes les nuances et toutes les couleurs viennent s'effacer dans ce même fond noir, la haine de l'Eglise. La haine de l'Eglise, c'est l'essence même de ce sombre génie qui ébranle aujourd'hui le monde et menace de le briser; c'est comme l'universelle protestation de Satan contre le Verbe, toujours parlant, toujours agissant, et toujours régnant dans l'Eglise catholique. La haine de l'Eglise, enfin, c'est le fait de tous les partis ralliés au drapeau de la révolution et marchant

dans l'ombre ou à la lumière, dans le bruit ou le silence, à la réalisation du dessein proclamé naguère par l'un des grands conducteurs de la révolution, alors qu'il déclarait aux siens : " Notre but final est celui de Voltaire, l'anéantissement du catholicisme et même de l'idée chrétienne. " Voilà le but, le but final ; et il faut lui rendre cette justice, la révolution y marche avec un ensemble, une persévérance, une opiniâtreté et une implacabilité qui ne se démentent pas.

Vous dire ce qu'est cette haine, surtout dans les grands sectaires de la révolution, c'est ce que je n'entreprendrai pas. L'histoire, messieurs, a enregistré dans ses annales le souvenir d'une haine demeurée célèbre. On dit qu'au bruit de l'antagonisme à jamais fatigué qui armait Rome contre Carthage et Carthage contre Rome, le jeune Annibal amassait dans son cœur des trésors de haine et de vengeance, et qu'un jour, la main étendue sur l'autel, il jura devant les dieux protecteurs de la patrie de détruire l'éternelle rivale et l'éternelle ennemie de Carthage.

Eh bien, messieurs, la haine de la révolution est comme la haine d'Annibal ; que dis-je ? plus opiniâtre, plus âpre, plus implacable encore que la haine du grand Carthaginois. Elle aussi, jeune encore, elle a fait contre Rome le serment de son implacable haine ; elle aussi, elle a juré devant ses dieux infernaux de l'attaquer toujours, et, s'il se peut, de l'anéantir à jamais.

Et puisque nous évoquons en ce moment les souvenirs des haines illustrées par l'histoire, si vous voulez entendre tout ce que cette haine renferme dans son sein frémissant, le terme suprême de son ambition et de sa félicité, ah ! laissez-moi redire, en l'affaiblissant, un cri où retentit, mieux qu'en tout ce discours, cette haine contre l'Eglise et contre Rome, le cri de la Romaine agrandi par le génie de notre poète national :

Voir le dernier Romain à son dernier soupir,
Moi seule en être cause, et mourir de plaisir !

Eh bien, messieurs, qu'en pensez-vous ? Cette haine sans pareille et sans précédent dans l'humanité vous paraît-elle un phénomène ordinaire ? Ne sentez-vous pas que nous sommes ici en face du mystérieux ? Ne dirait-on pas que quelque chose comme la répulsion de Dieu, quelque chose comme la haine du divin ? Ah ! sans doute le divin est ici ; on le sent qui perce à travers ces haines humaines. Pour être haï de la sorte, non-seulement, comme dit de Maistre, il faut être la vérité, il faut être la vérité *divine*, il faut porter Dieu en soi ; la présence du divin seule peut à ce point susciter le satanique.

Ou, si vous vous obstinez à nier dans l'Eglise, comme cause et raison de ces haines innomées, la présence du divin, il y a une chose que vous ne pouvez contester et sans laquelle ce phénomène de la haine univer-

selle, permanente, implacable, serait convaincu d'être un phénomène inexplicable ; c'est, dans l'Église catholique, la présence de la force ; c'est, dans l'institution la plus désarmée qu'il y ait sur la terre, la plus grande puissance morale que l'on ait jamais vue. Ah ! si, comme on se plaît à le proclamer, l'Église n'est plus que l'impuissance, alors pourquoi contre l'impuissance ces perpétuels assauts ? Pourquoi ce déploiement de forces qu'on croirait organisées pour escalader le ciel et détrôner Dieu même ? Pourquoi toutes les sciences et toutes les philosophies, toutes les littératures et toutes les poésies, tous ces livres et tous ces journaux, toutes ces chaires et toutes ces écoles, toutes ces ligues de la parole et de l'enseignement, toutes ces polémiques ardentes où l'on sent frémir le souffle des passions ? Pourquoi contre le fantôme du *clérical* ces défiances opiniâtres, ces précautions jalouses, ces cris de haine, ces explosions de colère et, plus souvent encore, ces peurs d'enfant ? Et tout cela, remarquez-le bien, se produisant sous mille formes diverses sur tous les points de l'Europe, ou plutôt d'un bout du monde à l'autre. . . . *Quare fremuerunt gentes.* Pourquoi contre la grande bienfaitrice du monde ce frémissement des nations ? Pourquoi contre la même et l'unique adversaire cette sorte de soulèvement général et d'armement universel ? Quoi ! pour vaincre la faiblesse, pour confondre l'impuissance, pour attaquer une ombre, pour tuer un fantôme, pour résister au néant ? Ah ! l'iniquité ici se ment à elle-même avec un éclat qui retentit par toute la terre.

L'impuissance, la faiblesse, le néant ! dit l'Église en regardant ses ennemis. Ah ! si je l'étais, vous auriez moins peur de moi ; si j'étais l'impuissance et rien que l'impuissance, vous me haïriez moins ; et si, comme vous essayez de le faire croire, je n'étais plus rien dans le monde moderne, vous ne feriez pas à mon néant une si rude et si implacable guerre. Allez, vous avez beau proclamer par les mille voix de la presse toutes mes faiblesses et toutes mes impuissances, vos haines témoignent et vos attaques démontrent ; elles témoignent de ma puissance ; elles démontrent qu'au sein de ma faiblesse même vit et tressaille ce que vous redoutez le plus, la force. Ah ! c'est qu'en effet, messieurs, grande est la force qui arme tant de haines ; si grande aujourd'hui encore est cette force catholique, elle pèse d'un tel poids dans la balance de vos destinées, que vous ne pouvez vous en passer, et que tout, aujourd'hui plus que jamais, conspire à démontrer que vous avez besoin d'elle.

Telle est la seconde face de ce grand fait contemporain : l'institution la plus repoussée par le siècle se démontre la plus nécessaire au salut de notre siècle. L'Église, en face d'une humanité menacée de mourir de toutes ses défaillances, dit à cette humanité qui la repousse : " Venez à moi, je suis la résurrection et la vie. "

II

Messieurs, en venant vous dire : Hors de l'Eglise, et surtout contre cette Eglise répudiée par tant de haines, ni dans l'ordre intellectuel, ni dans l'ordre moral, ni dans l'ordre social, ni dans l'ordre religieux, il n'y a pas de salut, ah ! ce n'est pas un défi que je viens porter à mon siècle ; c'est un cri d'amour et d'espérance que je veux lui faire entendre.

En dehors de l'Eglise, où sont les éléments de salut, les gages d'avenir, les signes d'espérance ? Vous avez essayé de tout, et pour vous sauver, rien ne suffit. Partout où vous creusez sans l'Eglise, et surtout contre l'Eglise, vous ne rencontrez que des effondrements et vous n'ouvrez que des abîmes. Et voici que cette reine du monde repoussée par le monde ; cette bienfaitrice de l'humanité poursuivie par l'ingratitude ; cette majesté désarmée, harcelée par tant de forces, et, comme disait superbement Lacordaire, " cette captive d'une jalousie universelle ", il se trouve qu'au milieu de toutes nos défaillances elle est seule notre force ; qu'elle est, contre l'envahissement de toutes les barbaries, notre unique défense, notre boulevard dans le présent, notre bouclier pour l'avenir. Et voici que pour traverser les ténèbres, les corruptions, les révolutions et les désastres où notre société moderne se traîne de catastrophes en catastrophes, nous avons besoin du regard, du cœur et de la main de notre mère la sainte Eglise catholique.

O la plus faible et en même temps la plus puissante des mères, oui, vous seule pouvez faire bonne garde autour de vos enfants menacés par tant de périls ! O sainte Eglise catholique, j'en prends à témoin et nos immenses faiblesses et nos immenses dangers, oui, vous seule pouvez empêcher ce siècle de périr tout à fait dans les trois abîmes de ses erreurs, de ses corruptions et de ses révolutions, et dans l'abîme encore plus profond de son irrégion ! Ah ! nous vous en conjurons, ô mère, malgré nos ingrattitudes, nos révoltes, nos mépris, nos haines même, ne nous quittez pas. Le temps se fait sombre et l'on croit entendre, derrière des nuages qui portent la tempête, gronder une foudre lointaine ! Ah ! demeurez avec nous ! En vous quittant, ô mère divine, à qui donc irions-nous ? *Ad quem ibimus ?* Vous anéantie ou retirée de nous, qui pourrait nous sauver ? Où est, en dehors de vous, aujourd'hui, je ne dis pas la puissance créatrice, mais la puissance préservatrice seulement ? Où, loin de vous, la force capable de porter le monde, à travers tant d'écueils, au terme de ses destinées ?

Et d'abord, où est la puissance capable de porter sans faiblir le monde des intelligences ? Où sont, à l'heure qu'il est, les doctrines complètes et les systèmes achevés ? Où sont les croyances fixes, les principes

certain, les symboles acceptés ? Vous demeure-t-il, nonseulement en religion, mais même en politique, en morale, en philosophie, un seul grand principe inébranlé, une seule vérité tout à fait debout ? A travers tant de systèmes discordants, tant d'opinions confuses et de philosophies babyloniennes qui conduisent l'esprit humain au bord des grands abîmes ; dans ce pêle-mêle de théories et d'utopies, de négations et de scepticismes où l'on voit passer, comme des fantômes blafards dans une nuit obscure, fouriérisme et saint-simonisme, panthéisme et positivisme, athéisme et matérialisme, rationalisme et socialisme, où se rencontre une vérité, une seule, pouvant rallier toutes les intelligences et servir de boussole à l'humanité voyageuse, sur l'océan où elle navigue au souffle de toutes les erreurs, guidée par des génies qui ont perdu leur chemin ? Et pour traduire ici sous d'autres images une même idée, l'impuissance de sauver le présent et d'assurer l'avenir, laissez-moi vous demander où, sur ce sable toujours mouvant des opinions et des philosophies humaines, vous espérez trouver une base pour appuyer un édifice. Où, dans ce vide des intelligences, dans cette absence totale de principes qui se trahit dans toutes les sphères de la vie, où trouver un point de départ pour marcher en avant ? Et dans ces demi-jours où les philosophies, même les meilleures, laissent flotter les intelligences, dans ces systèmes crépusculaires ou tout à fait ténébreux, où prendre le flambeau capable d'illuminer toutes les grandes routes de la vie humaine ?

Qui parmi vous trouvera la base pour construire, le point de départ pour avancer, la lumière pour éclairer, le ressort pour élever, et pardessus tout la force pour sauver ? Ah ! ce fondement de l'édifice, ce point de départ de la marche, ce ressort du mouvement, cette lumière du chemin, cette puissance, en un mot, qui résume et suppose toutes les autres, la puissance de nous sauver, s'il est un homme parmi vous qui l'a trouvée dans une idée éclosée de son cerveau, dans une doctrine sortie de son génie, qu'il se lève et qu'il dise : " Me voici. Moi je vous sauverai ! "

Ah ! messieurs, bien loin que nous puissions attendre de toutes nos philosophies le salut du présent et l'espérance de l'avenir, est-ce qu'il peut vous échapper que nous avons, au contraire à trembler devant les abîmes qu'elles creusent sous nos pieds, devant les menaces qu'elles suspendent sur nos têtes et devant les orages qu'elles font monter dans notre ciel de tous les bouts de l'horizon ? Véritable sinistre qui passe dans le monde des esprits, pareil à ces ouragans dévastateurs qui passent dans le monde des corps, la voyez-vous d'ici cette trombe tempétueuse qui roule en tourbillonnant sur elle-même ? La voyez-vous venir, soulevant sur les chemins la poussière qui obscurcit le soleil, et emportant dans sa course tous les éléments de destruction qu'elle entraîne

dans son tourbillonnement ? La voyez-vous déracinant la forêt, fracassant les grands chênes, ruinant les édifices, tuant les animaux et les hommes, et laissant derrière elle, avec une longue traînée de ruines, les champs dévastés et les populations consternées ? Tel m'apparaît à peu près, dans son ensemble, le passage de tant de doctrines et de philosophies vertigineuses, véritable tourbillon du monde des intelligences, cyclone formidable qui s'abat sur les peuples, déracinant toutes les convictions, ébranlant toutes les certitudes, pulvérisant tous les symboles, et laissant les esprits s'étouffer dans ce vide où la vérité se dérobe à l'intelligence, comme une poitrine à laquelle manque son atmosphère. " Eh bien, pour vous arracher à ces grandes catastrophes du monde intellectuel, me voici, vous dit l'Eglise ; me voici avec ma doctrine complète, avec mes dogmes certains, avec mon symbole défini, prête à résoudre pratiquement tous les grands problèmes soulevés par votre siècle. "

Et dans l'ordre moral, où trouver la puissance pour régénérer l'humanité qui se meurt et relever les générations qui penchent ? . . . Je pénètre au fond de ces philosophies qui annoncent avec fracas la régénération du monde par la morale nouvelle, et je frémis en y voyant mourrir toutes les vertus qui sont le pain substantiel de la vie des nations. La chasteté, l'obéissance, la justice, le droit, le désintéressement, le sacrifice, l'héroïsme, que deviennent toutes ces saintes et sublimes choses, au sein de tous ces systèmes qui suppriment Dieu, l'âme, la liberté, l'immortalité, la responsabilité, et par là suppriment du même coup la raison, la condition, la sanction, l'essence même de toutes les vertus ?

Certes, messieurs, même pour l'observateur qui ne regarderait qu'à la surface de notre monde nouveau, le spectacle de nos dépravations serait déjà bien assez désolant.

Embrassez d'un seul regard toutes les variétés des dépravations qui se produisent sur le théâtre de notre monde vivant, et vous frémirez de vos découvertes : extravagance de luxe, orgies de sensualisme, dévergondage de plaisir, de voluptés, d'obscénités, passant des mœurs dans les livres et des livres dans les mœurs ; exagération de paganisme poussée jusqu'aux extrêmes limites de l'audace, et quelquefois jusqu'aux frontières de l'impossible ; prodiges de débauches capables d'étonner même les vieilles corruptions d'Athènes et de Corinthe, de Rome et de Carthage, de Cythère et de Paphos. Je les vois, toutes ces hontes, se dresser devant moi, à toutes les surfaces de cette société si fière d'elle-même pourtant, et chaque matin venant devant l'univers exalter toutes ses grandeurs, vanter tous ses progrès, voir même toutes ses vertus. Je soulève d'une main tremblante le vêtement luxu-

eux qui couvre de soie, de pourpre et d'or tout notre corps social, et des pieds à la tête j'aperçois une effroyable lèpre, la lèpre de toutes les dépravations humaines. Je me penche sur ce corps malade, j'en écoute le souffle, j'en respire l'haleine ; je me détourne en m'écriant : " Pourriture ! "

Et pourtant le mal qui m'épouvante ici le plus et doit le plus à tous donner à réfléchir, ce n'est pas la corruption qui est dans les faits et la dépravation qui est dans les mœurs ; c'est la perversion qui est dans les idées et la dépravation qui est au fond de ces doctrines ; immondes doctrines qui font germer tous les vices et d'où sortent, comme une génération spontanée, la corruption dans les faits et la dépravation dans les mœurs.

Oui, messieurs, sachez-le bien, ce qu'il y a ici de plus triste à contempler, ce n'est pas la corruption qui s'attache au corps de la société comme une lèpre horrible ; c'est la consécration octroyée par les doctrines à la corruption elle-même. Vertu, morale, sainteté, justice, tout cela, je le sais, est encore dans les mots et prétend vivre dans les choses. Mensonge, hypocrisie, dérision ! Vos philosophes, ceux-là surtout qui se vantent de leur anti-christianisme, qu'ont-ils fait sous vos yeux ? Ils ont vidé les mots ; dans leur fureur d'innovation, ils ont jeté au vent du doute et de la négation tout ce que renfermaient ces mots, c'est-à-dire, les idées du genre humain, et par un reste de pudeur publique, ils en ont gardé l'écorce aride et la forme menteuse ; et voici que ces mots, qui portaient la vie, ne portent plus que la mort ; sépulcres vides d'où la vie s'en est allée !

Eh bien, je le demande, en face de cette mort des vertus et de cette glorification des vices, où trouver parmi nous, en dehors de l'Église catholique, la puissance de faire remonter le niveau de nos vertus ? D'où nous viendra le seul conservateur qui empêchera les dernières parties demeurées saines de se corrompre avec tout le reste ? D'où viendront surtout les germes régénérateurs qui feront sortir les vertus du sein de nos corruptions, et sur nos ruines morales reflleurir la sainteté des mœurs ? C'est la question !

Oui, messieurs, c'est la question ; et j'admire ici comment certains hommes de ce temps essayent de la résoudre. Que faire pour arrêter ces mœurs qui poussent droit au grand gouffre ? Que faire pour relever, pour purifier, pour régénérer cette humanité qui se meurt de débauche ? Et des hommes graves ont répondu : " Il n'y a rien à faire, rien, si ce n'est de lui bâtir de belles demeures et de vastes théâtres ; rien, si ce n'est de lui donner, toujours de plus en plus, ce qu'appelait la Rome corrompue des Césars, " *du pain et des jeux* " *panem et circenses* !... rien, si ce n'est d'étendre sur cette lèpre des corruptions morales

le voile brillant du luxe, de la richesse, des spectacles et des plaisirs !

. Voilà tout ce qu'ils imaginent pour conjurer les orages qui montent à tous les horizons. Ah ! c'est que quelque chose leur dit que s'ils peuvent tout par le dehors, ils ne peuvent rien par le dedans. Ils n'ont ni les éléments pour transformer les âmes, ni les germes pour régénérer les peuples. L'Eglise, et l'Eglise seule garde les éléments de la transformation et les germes de la résurrection morale des peuples même les plus corrompus ; elle les porte dans la virginité, de ses doctrines, dans l'intégrité de ses principes et dans l'efficacité inimitable de ses sacrements. Et c'est là ce qui trace une ligne profonde entre la dépravation morale en dehors de l'Eglise et la dépravation morale dans l'Eglise même. L'Eglise porte dans son propre sein la puissance de régénérer ; elle garde, toujours prêts à faire éclore les vertus au sein même de la corruption, les germes indestructibles de la vie morale.

Et avec les éléments et les germes de la régénération morale elle garde, elle aussi, les germes, et les éléments de la régénération morale.

Ah ! la régénération sociale, elle est, à l'heure qu'il est, plus pressante qu'on ne peut dire. Car ce qui menace de périr aujourd'hui, dans ce nouvel envahissement de tant de doctrines subversives et de théories sauvages, ce n'est pas seulement la sainteté des mœurs, c'est la vie même des sociétés. Qu'ai-je ici besoin de vous instruire ? Est-ce que vous n'entendez pas le génie de 93, qu'on pouvait croire noyé dans le sang versé par ses mains farouches. rugir autour de vous par certains soupiraux ? Est-ce que ces rugissements qui dominent toutes vos voix, même les plus éloquents, ne vous font pas assez entendre le mal social accumulé au sein de la société contemporaine ?

Qui donc, au milieu de cette orgie de doctrines, antisociales faisant au milieu de vous, à votre trop grande surprise, leur explosion nouvelle, qui donc se sent aujourd'hui capable de tenir debout et fermes tous les principes fondamentaux qui portent les sociétés humaines, et cela par le seul miracle de la puissance et de la force morale ? Qui saura sauvegarder les éléments les plus primitifs et les plus vulgaires de la vie sociale, que vous voyez chaque jour périr dans les systèmes des idéologues et sous la plume de leurs scribes mercenaires, payés à tant par jour pour travailler par la parole et par la plume à la destruction des vérités qui font vivre les peuples ? Qui défendra toutes ces grandes choses que la société peut posséder dans des mesures diverses, mais dont elle ne peut absolument se passer tout à fait, la liberté, l'égalité, la fraternité, l'autorité, la propriété ?

La liberté ! Vous en parlez toujours, et je ne m'en étonne pas ; car, dit Bossuet, " le peuple suit, pourvu qu'il en entende seulement le

nom ” ; et vous ne voyez pas que vous en avez d'autant moins que vous en parlez davantage, et que ce qui périclète par-dessus tout au fond de tous ces mécanismes de vie sociale rêvés par la révolution, c'est surtout cette chose qu'elle a la prétention de donner au monde, la liberté ? Quand comprendrez-vous enfin que rien n'est en réalité plus despotique que tous ces langes, et toutes ces enveloppes, et tout ce luxe de législation, de bureaucratie et d'administration que ce triste génie travaille sans cesse à multiplier autour des êtres libres ?

Vous parlez de l'égalité aussi, de l'égalité dont le nom passe sur nous comme un souffle de tempête. Allez, prenez-en votre parti : en dehors de l'Eglise, en dehors de son dogme qui en est la plus haute consécration, de son histoire qui en est la plus magnifique réalisation, non, en vérité, vous ne verrez jamais sur cette terre le règne de la véritable égalité. Au lieu d'atteindre, dans ce qu'elle a de légitime et de réalisable, l'égalité sociale, vous aboutirez à cette honteuse contrefaçon, à ce triste simulacre qui se nomme *l'égalitarisme*. Un jour vous passerez, avec toutes vos libertés captives, sous le niveau que fera peser sur vos têtes un effroyable despotisme ; vous tomberez sous le joug de quelque soldat heureux, et c'est alors que, posant sur vos fronts humiliés le bout de son sabre victorieux ou de son sceptre omnipotent, le despote dira le dernier mot de l'antichristianisme social : “ L'égalité dans la servitude ! ”

Vous parlez surtout de la fraternité. Oh ! la fraternité, ce rêve le plus séduisant et le plus légitime de nos sociétés modernes, n'espérez pas la réaliser en vous armant contre l'Eglise, la plus grande famille de frères que l'on ait jamais vue se pressant d'un bout du monde à l'autre sur le cœur d'une même mère. Si vous la reniez cette maternité divine la fraternité humaine vous fuira éternellement. Vous en reverrez le nom peut-être écrit au frontispice de vos monuments et de vos institutions ; mais la chose se traduisant dans les réalités de la vie sociale, jamais ! Vous vous en irez, à travers des chemins sans issue, poursuivant à perdre haleine l'idéal toujours fuyant des sociétés fraternelles, et au lieu de la fraternité qui embrasse et sauve les frères, vous rencontrerez le monstre qui médite le massacre des frères ; et un jour peut-être vous reverrez s'étaler, dans des proportions qui n'ont pas encore été vues, cette effroyable ironie sociale, la fraternité debout sur ses échafauds, abattant la tête des frères et en faisant rejaillir le sang sur les deux statues de l'Egalité et de la Liberté !

Puissiez-vous, d'ailleurs, maintenir parmi vous ces trois choses qui sont comme les trois colonnes de l'édifice social. Mais l'autorité, l'autorité librement acceptée et librement obéie, comment la fondez-vous en reniant pour vous-mêmes la plus haute autorité devant laquelle les

hommes se soient jamais inclinés ? Où, sur ce sol de la patrie éternellement remué ; où sur cette terre dix fois labourée soixante et dix ans par le soc de tant de révolutions ; où sur cette poussière de sceptres, de trônes et de dynasties, appuyer assez fermement le piédestal et élever assez haut la statue de l'autorité pour lui assurer une inviolable obéissance et d'intarissables respects ?

Vous le voyez, et, dehors de l'Eglise, tous les éléments de la vie sociale se dérobent et vous échappent de toutes manières. Encore n'ai-je pas parlé de cet élément qui vous touche le plus et qui fait vibrer la fibre frémissante des intérêts personnels : je veux dire la propriété. Or pouvez-vous ignorer que le catholicisme est le plus fort boulevard qui défend envers et contre tous cette base sociale sans laquelle vous essayeriez en vain d'élever une société quelconque, la propriété ? Avez-vous oublié qu'un jour, au milieu de nos tempêtes sociales, la propriété elle-même faillit sombrer dans un abîme, l'abîme béant du communisme et du socialisme, et que l'Eglise, qui, alors comme aujourd'hui, ne possédait plus rien parmi vous, apparut à votre effroi comme le palladium sacré de vos droits menacés ?

Et à l'heure même où je vous parle, que signifient ces mots qui repassent sur nos têtes comme des signes avant-coureurs de tempêtes nouvelles ? J'entends parler de *justice sociale*, de *restitution sociale*, de *liquidation sociale* ; mots ingénieux et délicats sentant leur parfum, disons mieux, leur odeur démagogique, et qui signifient, en bon français, la spoliation et peut-être l'extermination sociale ! Or savez-vous qui, devant de telles menaces, ne fléchira jamais ? Savez-vous l'institution qui est encore le plus ferme boulevard de la propriété menacée par la prédication du vol et de la spoliation ? Celle qui ne possède rien aujourd'hui ; celle qui ne pactisera jamais avec aucune iniquité ; celle qui, devant toute violation du droit, se montrera toujours divinement inflexible ; celle qui, dans ses membres les plus dévoués et ses enfants les plus fidèles, saura toujours mourir, non pour le triomphe de vils intérêts, mais pour le triomphe de l'éternelle justice : l'Eglise catholique !

Ainsi, messieurs, vous le voyez, force intellectuelle, force morale et force sociale, tout cela tient à l'Eglise et est pour ainsi dire l'Eglise même. Et la force religieuse, cette force sans laquelle, nous l'avons vu l'année dernière, rien ne se soutient dans le monde, où la trouverez-vous, en dehors de l'Eglise, telle que l'humanité l'invoque et la demande pour marcher à sa destinée ? En dehors du christianisme, et même dans le christianisme, où y a-t-il une religion capable de contenir les passions, d'enchaîner les consciences, de brider les multitudes ? Est-ce le brahmanisme ? Est-ce le bouddhisme ? Est-ce le mahométisme ? Est-ce le protestantisme ? Est-ce le russianisme ? Ici je vous de-

mande de vous souvenir ; je vous demande de vous rappeler et au besoin de relire ce que nous avons établi l'année dernière, avec une évidence qui a désespéré même la contradiction, à savoir qu'en dehors de l'Église catholique il n'y a pas d'édifice religieux debout et se soutenant lui-même et par lui-même. Qu'est-ce, en effet, en dehors de l'Église, que toutes ces constructions soi-disant religieuses et portant encore dans leur nom le grand nom de Jésus-Christ ? Qu'est-ce que tout cela, je vous prie, pour défendre notre présent et assurer notre avenir ? Quoi ! des échafaudages construits de mains d'hommes et appuyés sur des sabres ! Quoi ! des masures religieuses faites avec des ruines de religions : des amas de poussière que balayera le premier vent de l'avenir ; des fantômes d'Églises et de société religieuse, relativement jeunes, déjà gagnées par la vétusté, et qui demain peut-être couvriront la terre de leurs débris et élèveront jusqu'au ciel, sur des monceaux de ruines, le témoignage grandiose de leur impuissance !

Telle est, messieurs, notre situation religieuse. Pour couvrir aujourd'hui l'humanité et lui donner un abri contre les tempêtes déchainées de toutes parts, il n'y a qu'un édifice vraiment debout, assez large pour tout embrasser, assez fort pour résister à tout, l'Église catholique ! . . . Vous qui creusez autour de ses fondements pour ébranler toute la masse ; vous qui rêvez, comme un progrès pour l'humanité, la démolition de cet édifice séculaire, le plus sublime, le plus fort et le plus résistant qui ait jamais été bâti sur cette terre pour abriter l'humanité, au nom du ciel, avant de démolir le vieil abri de l'humanité, montrez-nous, oui, montrez-nous celui que vous avez préparé de vos mains humaines pour couvrir cette humanité déshéritée de son abri divin. Avant de jeter par terre, comme vous vous en vantez, l'édifice du passé, montrez dans le présent les premières assises de ce que vous nommez, dans votre langue superbe, l'édifice de l'avenir. Ah ! je regarde autour de moi, je ne vois que des ruines entassées sur d'autres ruines ; je cherche quelque chose qui s'élève ; me demande où sont les hautes murailles appelant le dôme qui doit tout couvrir et tout couronner, et voici que je n'aperçois pas même de fondements. Je ne vois que des hommes qui creusent, qui creusent toujours ce sol tourmenté où ils ne rencontrent qu'un sable toujours mouvant, et qui, au lieu de poser sur un granit inébranlable la pierre angulaire du nouvel édifice, ne font qu'ouvrir des puits profonds qui donnent le vertige, et devant lesquels reculent quelquefois d'épouvante ceux-là même qui les ont creusés : téméraires génies, esprits audacieux qui creuseraient jusqu'aux enfers pour essayer d'en faire sortir le secret du paradis. « Édifice de l'avenir, disent-ils, à la bonne heure ! » Mais en attendant que votre première pierre s'appuie enfin sur quelque chose, au milieu de tant de décombres accumulés par vos coups, dites, que

prétendez-vous faire de cette humanité, si ce n'est une humanité assise sur des ruines et exposée à tons les orages ? Edifice de l'avenir ! Quel édifice, je vous prie ? Edifice intellectuel ? Vous avez détruit tous les principes. Edifice moral ? Vous avez nié toute vertu. Edifice social ? Vous avez ébranlé avec le principe d'autorité la base de toute société. L'édifice religieux !... Quel édifice, grand Dieu ! un édifice de négations religieuses poussées d'erreur en erreur jusqu'à la négation même de toute religion ! édifice digne d'être construit par Satan ! l'édifice de la confusion ! moins que cela, l'édifice du néant !

Ainsi se proclame dans la lumière des faits l'impuissance de l'humanité contemporaine pour se sauver elle-même. Dans l'ordre intellectuel, moral, social et religieux, le monde, sans appui et sans équilibre, se sent suspendu sur l'abîme ; il y penche de toutes manières, et l'on dirait qu'une puissance fatale l'y pousse chaque jour. Une seule force, à l'heure qu'il est, est capable de le retenir et de le faire remonter, une force toute morale et matériellement désarmée ; cette force se nomme l'Eglise catholique. Cette société moderne, fille légitime, mais ingrate, de l'Eglise, a besoin pour vivre de revenir à sa mère. Et c'est elle qu'on repousse ; c'est cette force que l'on attaque ; c'est cette Eglise que l'on se prend à haïr ! Le sort pourtant en est jeté, ô société moderne ! Voici ton destin prophétisé par la voix des choses : tu reviendras à l'Eglise ta mère, ou tu passeras, d'écroulements en écroulements, à travers d'effroyables cataclysmes. O société, société brillante, mais faible, riche de tout ce qui resploit, pauvre de tout ce qui fait vivre ; enivrée du vin de ton orgueil, tu as beau dire et redire, toi aussi, le *fara da se* de ta suffisance pleine de superbe ; tu as beau t'écrier, comme le grand dragon dont parle l'Écriture : " Je me suis faite moi-même et je saurai me sauver " ; non, non, au point où sont venus parmi nous et les hommes et les choses, rien de ce qui est de toi, et de toi seulement, ne suffit à te sauver. Il ne te reste qu'un moyen de salut, c'est l'arche, l'arche destinée à porter au-dessus des flots l'humanité qui ne veut pas périr, la sainte Eglise catholique et romaine.

Ah ! messieurs, niez tant que vous voulez l'approche du déluge ; la pluie tombe et le flot monte ; il monte toujours, et tout vous crie comme aux jours de Noé : " Entrez, entrez dans l'arche : car qui ne sera pas dans l'arche sera noyé par le déluge. " Ou plutôt, déjà jetés que vous êtes sur les grandes eaux et battus de toutes parts, comme des navigateurs dans la tempête, par tous les vents qui soufflent de tous les horizons, vent des erreurs, vent des scepticismes, vent des négations, vent des passions, vent des révolutions, entrez, entrez dans la barque toujours agitée, mais jamais submergée ; la barque ouverte à tous les vents, mais ouverte aussi à tous les naufragés ; barque invincible dont

Pierre, depuis dix-huit siècles, tient sur les flots le gouvernail triomphant. Lui seul sait où il faut jeter l'ancre pour résister à toutes les tourmentes ; lui seul, à travers toutes les ténèbres, découvre l'étoile qui doit guider notre marche ; lui seul possède la force qui supporte le choc de toutes les vagues ; lui seul enfin porte dans sa barque le Christ sauveur, le Christ endormi quelquefois, mais sachant toujours se réveiller à temps pour commander à la tempête lorsqu'il entend Pierre s'écrier : *Domine, salva nos, perimus* " Seigneur sauvez-nous, nous périssons. "

Messieurs, croyez-le bien, ce n'est pas ici une vaine métaphore, une simple image évoquée pour le besoin ou l'éclat du discours ; Dieu me garde, dans une telle situation, d'un tel jeu d'enfant, d'un tel abus de la parole. Ce ne sont pas des images seulement ; ce sont des réalités, toutes les réalités vivantes qui vous crient : " Allez à l'Eglise, allez à l'Eglise ! " Ou plutôt c'est l'Eglise elle-même qui vous crie par la voix des choses ; *Venite ad me*. " Je suis la résurrection et la vie *Ego sum resurrectio et vita*. Avec moi sans doute la lutte vous demeure, car je suis l'Eglise militante ; mais la victoire est certaine. Avec moi la marche est laborieuse encore, car c'est la marche dans l'exil ; mais cette marche, c'est le progrès, car avec moi la route est tracée, la force est trouvée, le ressort est posé, le mouvement est donné, l'idéal est poursuivi, le monde est sauvé ou du moins il vogue, au souffle de Dieu, vers l'éternel et béatifique rivage où le progrès convie l'humanité à sa dernière splendeur et à ses suprêmes fêtes. "

TROISIÈME CONFÉRENCE.—28 Février, 1869.

DE LA VITALITÉ DE L'ÉGLISE.

Messieurs,

Après avoir posé devant vous l'Eglise comme le miracle de l'histoire, miracle de grandeur, de stabilité et d'efficacité, nous avons considéré ce grand fait religieux sous ces deux aspects ; nous avons dit l'Eglise repoussée par notre siècle, et l'Eglise nécessaire à notre siècle. D'un côté la haine de l'Eglise ; de l'autre le besoin de l'Eglise : telle est la double face du grand fait.

La haine de l'Eglise, phénomène le plus mystérieux et en même temps le plus palpable, la haine la plus universelle, la plus perpétuelle, la plus implacable qui se soit jamais vue dans l'humanité. Le besoin de l'Eglise se présentant, dans le débordement de nos erreurs, de nos passions et de nos révolutions, comme l'arche aux approches du déluge ; l'Eglise

nécessaire pour nous arracher à l'abîme de nos erreurs, à l'abîme de nos dépravations, à l'abîme de la révolution et à l'abîme encore plus profond de l'irréligion ; si nécessaire, que si la société moderne continue de se séparer de l'Eglise, la force des choses doit l'entraîner dans d'effroyables cataclysmes.

Et maintenant que nous avons vu l'Eglise comme le grand fait religieux sous les deux aspects que je viens de dire, il s'agit de vous montrer comment l'Eglise présente les caractères et réalise les conditions que nous avons demandées, l'année dernière, à la religion appelée à guider l'humanité dans la voie de son progrès. Or le premier signe qui doit distinguer entre toutes les autres la religion directrice du progrès de l'humanité, c'est la vitalité, c'est-à-dire la possession pleine de la vie propre. La religion que nous cherchons doit donner le mouvement, et un mouvement d'ascension aux générations soumises à son maternel empire ; et ce qui donne le mouvement, ce qui est le mouvement même, c'est la vie, *vita in motu*. L'immobilité est le signe de la mort, c'est la mort elle-même ; le mouvement est le signe de la vie, c'est la vie elle-même. C'est ce qui explique pourquoi l'aspiration au progrès, c'est-à-dire au mouvement en avant, au mouvement qui élève et agrandit, se confond dans les mêmes âmes avec l'aspiration à la vie, car le progrès, dans les vivants, c'est l'accroissement de la vie. Vivre, vivre toujours davantage, c'est le cri de toute nature en croissance et de toute vie en progrès. Voilà pourquoi le maître de l'humanité ascendante, le vrai créateur du progrès humain disait au Père, dans sa divine prière en faveur de cette humanité qui allait grandir en lui et par lui : " Je suis venu pour qu'ils aient la vie, et qu'ils l'aient plus abondante." *Veni ut vitam habeant et abundantius habeant*. Et voilà pourquoi aussi, en se posant lui-même comme la tête et le cœur de cette humanité qui allait par lui remonter vers son sommet en gravitant vers son centre, il disait : " Je suis la résurrection et la vie " *Ego sum resurrectio et vita*.

Donc, messieurs, ce que nous avons à rechercher ici avant tout, c'est la religion vivante. Je ne demande pas, remarquez-le bien, et ce point est décisif, où est la religion qui dure, car vivre et durer ne sont pas une même chose. Je demande où est la religion qui vit, se maintient, se développe et agit par sa vitalité elle-même. Arrière les religions mécaniques, qui ne durent et ne se soutiennent que par des procédés artificiels plus ou moins habilement concertés ; arrière le génie de la mort contre-faisant la vie. Il nous faut la religion vraiment organique et vivante dans le grand sens de ce mot, pareille à un corps où la vie abonde et surabonde ; une religion vivant de la vie sortie de son cœur et de ses entrailles, et n'ayant pas même besoin, pour croître et entretenir sa vitalité, de s'assimiler, comme tous les êtres créés, des éléments étrangers.

Cette vie, avors-nous dit, a des signes qui la font reconnaître dans l'humanité. Le premier, c'est la *spontanéité* par laquelle cette vie naît, se développe et agit toute seule. Mais parce que cette vie doit se perpétuer et couler comme un fleuve, de siècle en siècle, dans les veines de l'humanité, il faut qu'elle ait la puissance de se reproduire, c'est-à-dire la *fécondité*. Et parce que cette vie doit suivre l'humanité jusqu'à sa dernière heure et l'élever elle-même jusqu'au sommet de l'éternelle vie, il faut qu'elle ait ce signe absolument réservé et que ne présente ici-bas aucune chose créée, l'indéfectibilité de la vie ou l'*immortalité*; il faut qu'elle puisse dire toujours à l'humanité ce qu'a dit aux siens l'auteur même de la vie : Voici que je suis avec vous jusqu'à la fin des siècles, vous montrant dans le temps la jeunesse de l'éternité.

Eh bien, messieurs, il y a une religion qui offre à tout regard impartial et lucide ces trois signes glorieux, et il n'y en a vraiment qu'une, l'Eglise catholique. Le temps et la force manqueraient au discours, si je voulais montrer dans tout leur éclat ces trois signes à la fois. Je réserve le troisième signe, en me contentant de l'indiquer, et vais me borner à montrer les deux premiers. O Eglise ma mère, apparaissez dans ce discours et révélez-vous telle que vous êtes, telle que le Christ vainqueur de la mort vous a posée sur la terre pour y perpétuer le mystère de sa propre vie; venez dire par une faible voix, à ce siècle si affamé et si altéré de progrès et de vie; "Vous cherchez le progrès par le mouvement et le mouvement par la vie; or la vie, c'est moi-même, *ego sum vita*; et cette vie éclate dans le double phénomène de ma spontanéité et de ma fécondité."

I

Le premier signe de vitalité que l'Eglise catholique montre en elle-même, comme un privilège à elle seule réservé, c'est ce que j'ai nommé le signe glorieux de la spontanéité. Là est, de l'aveu de tous ce qui sépare les êtres véritablement vivants des êtres ou des assemblages d'êtres purement mécaniques et artificiels, le mouvement vital sorti des profondeurs intimes de l'être vivant sans aucune impulsion du dehors, signe universel qui distingue partout dans les êtres vivants l'action de Dieu créateur. Regardez dans toute la nature, il n'est pas, dans tout le monde animal ou végétal, une apparition de la vie, si infinie soit-elle, qui ne se distingue de la matérialité pure et du pur mécanisme par ce signe non équivoque, la *spontanéité*, c'est-à-dire la vie qui se produit, s'étend et agit par un mouvement propre; la vie qui sort avec évidence de ce qu'il y a dans son fond de plus intime et de plus mystérieux dans son mystère. Sous ce rapport, tout ce qui fut créé pour vivre dans la nature jouit plus ou moins de cette

propriété singulière, germer, se développer et se mouvoir soi-même et par soi-même.

Mais il en est tout autrement, si des êtres de la nature sortis immédiatement de l'action créatrice vous passez aux œuvres et aux créations sorties immédiatement de la main de l'homme. Un abîme sépare ici les créations humaines des créations divines, les œuvres de l'homme des œuvres de Dieu ; les œuvres de l'homme ne pouvant jamais ni naître, ni marcher, ni agir toutes seules.

Voilà pourquoi les religions humaines, par tout ce qu'elle tiennent de l'action propre de l'homme, manquent nécessairement de ce caractère de la spontanéité si remarquable dans les œuvres de Dieu. Voilà pourquoi, comme nous l'avons constaté l'année dernière, les religions même chrétiennes les mieux pourvues de toutes les ressources et les mieux défendues par toutes les puissances humaines, protestantisme, anglicanisme, russianisme, sont condamnées à étaler au soleil, au sein de toutes leurs richesses et de toutes leurs splendeurs, le spectacle de la plus humiliante de toutes les indigences. Non-seulement elles n'ont pas la gloire de la liberté, elles n'ont pas non plus l'honneur de la spontanéité ; elles ne viennent, ni ne marchent, ni n'agissent toutes seules. Derrière leur berceau, leur mouvement, leur action, il y a une force, une impulsion extérieure, je ne sais quoi d'étranger et ne venant pas d'elles, qui leur crie : Va et marche ; va sous ma main qui te fait être et subsister ; marche aussi loin que mon souffle t'emporte ; et, sous le ressort qui te pousse, déploie ton action et prends ta place au soleil.

Voilà le fait palpable et universel des religions humaines, au moins dans ce qu'elles ont d'humain : elles sont mécaniques, artificielles, automatiques.

Eh bien, messieurs, au milieu, disons mieux, au-dessus de toutes ces religions incapables d'exister, de se développer et d'agir sans la main et le souffle de l'homme, voici le miracle que Dieu a montré sous le ciel : voici apparaître, dans le long cycle de sa vie, la religion vraiment spontanée ; spontanée dans sa naissance, spontanée dans son développement, spontanée dans son action, naissant toute seule, se développant toute seule, agissant toute seule, et par ces trois prodiges, qui se répondent et se complètent mutuellement, achevant ce miracle que Dieu m'appelle à vous montrer et qu'il vous convie à admirer avec moi, le miracle de la spontanéité, signe authentique et réservé de la vitalité de l'Eglise catholique.

Ce qui me frappe ici tout d'abord dans le miracle de cette vie, c'est la spontanéité absolue de sa naissance. A la lettre, la vie catholique *naît toute seule*. Et si vous ne tenez compte ici que des éléments de la nature et de l'humanité, cette naissance est, dans le vrai sens, et le seul vrai sens de ce mot, la *génération la plus spontanée* qu'il soit possible de

concevoir ; et l'Eglise catholique, dès sa première apparition, se déroba ainsi divinement à la loi qui gouverne toute génération dans la nature et dans l'humanité.

Regardez bien. Derrière elle, à sa naissance, comme auteur de sa naissance, il n'y a pas d'homme ; non, vous dis-je, il y a pas d'homme et dès lors pas de force et d'impulsion humaine. Que voyez-vous là, en effet, au berceau de l'Eglise notre mère ? Le Christ crucifié dans l'infamie ; un homme mort, dans une tombe scellée par le mépris et murée par l'opprobre. Quoi encore ? Les apôtres ? Ah ! oui, les apôtres, comme auteurs de cette génération aussi soudaine que mystérieuse, des hommes destitués non-seulement de tout prestige d'honneur et de gloire, mais de tout élément de puissance et de création ; les apôtres, c'est-à-dire, humainement et naturellement, des hommes *de rien*, des hommes néants, selon le mot prodigieux de l'Apôtre, *ea quæ non sunt eligit*. Et comment vient-elle, cette vie de l'Eglise qui ne doit ressembler à aucune autre ? Quoi ! vous le demandez ? Levez les yeux. La voilà qui vient, au jour de la Pentecôte, apportée dans un souffle du ciel ; elle fait, comme une tempête, sa soudaine explosion dans l'humanité ; elle fait briller son signe révélateur sur la tête de ces hommes de rien, tandis qu'elle fait tressaillir au fond de leur âme sa réalité divine. C'est la vie de Dieu qui descend dans des hommes, et tous en sont remplis, *repleti sunt omnes*.

Et voilà notre berceau ! Quel prodige !... Et tout à coup vous les voyez, ces hommes néants, envahis, subjugués, dominés par cette prise de possession de la vie de Dieu dans l'homme ; ces hommes faibles, timides, indifférents, les voilà, sans cause naturelle et sans raison humaine, subitement enflammés par un enthousiasme qui les transporte, les enlève, les ravit eux-mêmes hors d'eux-mêmes. Quelque chose d'invisible et d'humainement incompréhensible s'est posé sur eux ou plutôt est entré en eux ; c'est quelque chose comme une électricité mystérieuse qui fait vibrer en eux toutes les fibres de la vie humaine sous une secousse divine ; si bien que les témoins de ce phénomène inexplicable et vraiment inexplicable s'écrient, dans l'étonnement qui les saisit : " Qu'est-ce que cela veut dire ? " *Quid hoc sibi vult esse ?* " Ces hommes sont ivres ", s'écrie le peuple, *Musto pleni sunt*. Ah ! c'est que ces hommes étaient ivres en effet ; ils étaient enivrés de Dieu même ; ils avaient l'enivrement de la vérité divine, l'enivrement de la charité divine, l'enivrement de la vie divine. Oui, le flot de la vie de Dieu avait débordé sur eux et ils en étaient inondés. Et ces douze hommes ainsi remplis de la surabondance de cette vie qui les envahit de toutes parts et semble les soulever de la terre au ciel, c'était l'Eglise naissante, l'Eglise que les apôtres nommeront demain *Ecclesiam catholicam*.

Je le demande, messieurs, jamais vit-on sur la terre se révéler dans une institution naissante une vie plus divinement spontanée ? Où voyez-vous là une force humaine, une impulsion humaine ? Les apôtres sont là, il est vrai. Oui, ils sont là ; mais, au point de vue de la création humaine, hommes qui ne sont rien, hommes qui ne font rien, hommes qui ne peuvent rien, ils sont là, non pas créant eux-mêmes cette vie, mais envahis eux-mêmes par l'explosion subite de cette vie ; et au lieu d'en être les volontaires créateurs et les libres auteurs, ils se trouvent en être eux-mêmes, sans y avoir songé et sans l'avoir voulu, les organes obéissants et les ministres dociles.

Et en effet, messieurs, ce que vous trouvez ici de plus curieux à voir et de plus important à constater, c'est que la spontanéité omnipotente de cette vie est telle qu'elle s'impose comme une souveraine à ceux qui vont en être les agents sans en avoir été les auteurs, et qui, bien loin de lui donner l'impulsion et le mouvement, seront mus, poussés et emportés par elle. Cette vie, dans son mouvement victorieux, les entraîne si bien, en effet, que force leur sera de céder à ses divines violences et de la porter elle-même, sous sa propre impulsion, jusqu'aux extrémités de la terre.

Où donc voyez-vous ici, je ne dis pas la réalité, mais l'ombre d'une ambition ou d'une entreprise humaine, d'un projet ou d'un effort humain ? Où voyez-vous là rien qui ressemble à une préméditation de l'homme, à un travail de l'homme, à une création de l'homme ? Ah ! vous ne pouvez voir dans ce berceau miraculeux que ce que la Providence vient d'y faire tomber, la vie, la vie de Dieu éclatant dans l'humanité. Et il faut avoir perdu le sens des choses divines, voir même des choses humaines, pour se persuader que ces douze hommes de rien, en se partageant le monde et en s'élançant pour le conquérir, céderont à autre chose qu'à l'entraînement de cette vie qui les emporte par la force de sa spontanéité invincible et de son irrésistible impulsion.

Et qu'on ne dise pas ici que cet avènement de l'Eglise et ce phénomène de vitalité naissante ne fut que l'éclosion de ce qui était déjà, comme la fleur sur une tige, comme l'épanouissement de l'arbre déjà planté. Qu'on ne dise pas que l'Eglise fut le développement de l'organisation de telle ou telle doctrine déjà préexistante et lui communiquant sa vie. Non, l'Eglise, à sa première apparition, ne fut ni l'éclosion, ni le développement, ni l'agrandissement d'une doctrine ou d'une institution quelconque. Le génie de l'erreur humaine se heurte ici à ce berceau de la vie divine. Non, cette grande fleur du ciel ne s'est épanoui sur aucune tige humaine déjà vivante ; aucune philosophie, aucune doctrine, aucune religion du passé ne la portait dans son sein. Que dis-je ? elle ne fut pas même, comme on en pourrait le croire, un épanouissement de la synagogue, un simple per

fectionnement du judaïsme franchissant ses frontières et brisant ses langes pour envahir le monde et conquérir l'universalité. L'Eglise a été une création rigoureusement nouvelle ; elle est sortie d'un seul jet de la vie de Dieu même, avec tous les principes de sa vitalité et tous les éléments de sa perfection. Entre Dieu, il n'y a pas d'intermédiaire. Vue du côté des créatures, l'Eglise est un phénomène sans cause ; vue du côté de Dieu, elle est, dans le meilleur sens de ce mot, la germination spontanée de la vie de Dieu dans l'humanité ; c'est Dieu même improvisant le règne de sa vie divine au fond de ces âmes humaines. La naissance de l'Eglise, c'est l'improvisation du chef-d'œuvre de Dieu dans l'humanité.

Mais, messieurs, voici de la vitalité de l'Eglise un miracle plus palpable. Autonome dans sa naissance, elle l'est plus dans sa croissance ; spontanée à son point de départ, elle l'est plus dans sa marche ; et la spontanéité de sa génération n'est surpassée que par la spontanéité de son développement.

Même en admettant qu'il y eût, au berceau de l'Eglise, une force humaine quelconque lui commandant de naître, resterait encore à savoir comment elle grandit sans raison humaine et sans ressort naturel ; resterait à nous expliquer comment elle s'est développée—et avec la rapidité que vous savez, — sans force motrice étrangère à elle-même. Historiquement, pouvez-vous nier que, trois siècles passés, cette vie échappée du cœur de ces douze inconnus, dans une prédication humainement absurde et une parole littérairement barbare, s'était fait à elle-même une sphère grande comme le monde, j'entends le monde alors connu ? Est-il vrai que dès le second siècle de l'Eglise, Tertullien osait publiquement menacer l'empire de la solitude, si tout ce qui portait le nom de chrétien, c'est à dire catholique, venait à se retirer ? Est-il vrai que, même avant le triomphe de Constantin et avant le miracle du labarum, déjà, au dire des Pères contemporains, le grain du sénevé était devenu le grand arbre dont les rameaux couvraient toute la terre ?

Qui avait donné à la vie catholique et cette rapidité de croissance et cette exubérance de végétation ? D'où venait et ce besoin de dilatation et cette force d'envahissement ? Humainement, naturellement, si je l'ose dire, physiologiquement, qui poussait d'espace en espace cette vie envahissante et la faisait aller, à travers tous les obstacles, battre de son flot les plus lointains rivages ? Rien, absolument rien.

Faut-il, messieurs, avec tous les apologistes catholiques, d'accord avec toutes les voix de l'histoire, faut-il vous dire, pour la centième ou pour la millième fois, que cette vie se répandant partout, s'infiltrant partout, courant partout à travers les générations émues, comme un sang nouveau dans les veines de l'humanité, ni la science ne la poussait, ni l'éloquence ne la poussait, ni la politique ne la poussait, ni une force humaine, ni

un souffle humain quelconque ne la poussait ? Ah ! messieurs, je n'oserais insister sur la démonstration d'un fait devenu commun de l'apologie catholique d'où sort toujours, cependant, la plus grande lumière et une démonstration de plus en plus victorieuse.

Arrangez, dénaturez, tourmentez ici en mille manières la vérité historique, voici le fait que vous n'ébranlerez jamais. Derrière cet immense mouvement de la vie catholique, c'est l'histoire qui vous le crie, il y a le néant de la force humaine. Que dis-je ? non-seulement rien ne la pousse dans ce monde qu'elle envahit, mais tout semble lui dire et lui dit en effet, par la voix des choses : " Arrête ! " Quoi donc ! qu'est-ce qui veut empêcher cette vie de passer ? Mais tout, et tout à la fois : les préjugés, les convictions, les philosophies, les religions, les mœurs, les traditions, les corruptions, les massacres et les exterminations. Tout cela crie à la vie : " Arrête ! " Et la vie passe. Pourquoi passe-t-elle ? A travers les écoles et leurs sophismes, à travers les persécutions et leurs échafauds, à travers tous les bataillons et leurs glaives menaçants, pourquoi passe-t-elle ? Que dis-je ? chassée de la lumière et du soleil, refoulée dans l'ombre des catacombes et le silence de nos cimetières, qui la faisait vivre et croître dans ces ténèbres, et pousser à travers ces souterrains ces rameaux vigoureux qu'on vit s'épanouir avec tant d'éclat au premier soleil de la liberté ? Encore une fois, je le demande à l'histoire et à vous, mes contemporains, pourquoi la vie avait-elle marché et envahi la terre ? Ah ! demandez au sang pourquoi il circule, à la flamme pourquoi elle brûle, à la sève pourquoi elle se répand. Parce que je suis le sang, vous dit le sang ; parce que je suis la flamme, vous dit la flamme ; parce que je suis la sève, vous dit la sève. Et moi, dit l'Eglise catholique, j'ai marché, j'ai envahi, je me suis développée moi-même et par moi-même, parce que je suis la vie, la vie de Dieu dans l'humanité, et que c'est le propre de la vie de marcher, de se développer, de s'étendre et d'envahir toute sa sphère.

Donc, messieurs, c'est l'histoire qui le commande, bon gré mal gré, il faut en revenir à cette solution : l'Eglise marche toute seule ; elle marche sans que rien ne la pousse, parce qu'elle est vivante, et que, comme telle, elle se pousse elle-même et par elle-même. Idée pleine de rayonnement, pour plusieurs d'entre vous tout à fait inattendue et peut-être surprenante ; mais, pour moi, je l'avoue, toujours plus lumineuse et tout à la fois éblouissante : la vie catholique trouvant dans son sein le ressort qui la meut et la fait marcher, d'une marche libre et spontanée, et la conquête de ses destinées ; la vie catholique, plante céleste éclore sur la terre sous un souffle de Dieu ; la vie catholique, végétation, croissance et floraison la plus vraiment spontanée que le soleil des siècles ait jamais éclairée dans la sphère des créations morales et religieuses ; la vie catholique, enfin, elle-même et par elle-même, se faisant jour à travers toutes les ténèbres où l'on voulait

l'enfermer, à travers toutes les ruines dont on croyait l'accabler, à travers tous les glaives dont on espérait l'exterminer, oui, voilà ce qui jette dans ma pensée un éclat d'évidence qui me domine et me fait m'écrier : " O vie divine dans l'humanité ! "

Mais non, dit ici la libre pensée, non, ce qui a donné à l'Eglise catholique cette croissance prodigieuse, ce n'est pas le ressort de sa propre vie la poussant par le dedans ; c'est le glaive de la persécution la poursuivant par le dehors et, par les coups dont elle la frappait, activant sa croissance, affermissant ses racines et multipliant ses rameaux. Oui, je le reconnais, c'est du grand arbre catholique, mieux que de n'importe quel arbre dynastique, que le poète eût pu dire avec vérité :

..... Frappez, frappez encore,
Plus vous retranchez de rameaux,
Plus le tronc sacré voit éclore
Des rejetons toujours nouveaux !

Oui, vous avez raison, si l'Eglise est un arbre divin ; oui, si sous son écorce la vie de Dieu circule comme une sève intarissable, si dans son tronc et dans ses racines la force de Dieu réside ; oui, dans ce cas, l'orage affermit l'arbre, les blessures fécondent la sève et multiplient les rameaux. Mais si l'institution est humaine, et, comme l'Eglise, désarmée et sans défense matérielle contre tout ce qui peut l'atteindre, que la persécution lui donne la force et le glaive la croissance, oh ! non, jamais ! Ah ! que les violences de la force puissent multiplier des sectes, des factions, des partis, des révolutions, des religions même portant elles-mêmes, pour se défendre, le fer et le feu, je comprends ! mais que le glaive multiplie, en les tuant par millions, des générations désarmées et n'ayant d'autre force, pour se défendre et se multiplier, que ces deux choses par lesquelles d'ordinaire tout périt dans l'humanité, à savoir *céder* et *mourir*, double force de tous nos apôtres et de tous nos martyrs, céder et mourir comme des agneaux ; qu'une telle religion doive à tous les coups reçus et à tout son sang versé cette dilatation de vie et cette exubérance de sève qui l'a fait envahir tout un monde, ô fanatisme de l'idée, ô crédulité de la libre pensée ! ah ! si vous y croyez à cette puissance du glaive pour affermir les religions et les doctrines ; si vous y croyez à cette fécondité de la mort pour multiplier la vie, eh bien, allez, soumettez à cette épreuve toutes les religions, excepté une. Que dis-je ? jetez, jetez, sans armes et sans défense, aux violences du sabre, du glaive ou de l'échafaud, les systèmes et les philosophies fils et filles de votre génie, et vous verrez. Vous verrez, à la ruine et à la poussière qui se fera de ces doctrines et de ces religions que vous estimiez les plus vitales et les plus invincibles, que la religion qui se pousse d'elle-même, depuis dix-huit siècles, à travers tous les obstacles, toutes les

violences et toutes les persécutions, donne la preuve éclatante de sa divine vitalité par le phénomène unique de son incomparable spontanéité.

Mais, messieurs, ce qui fait le plus éclater la vitalité de l'Église par le phénomène de sa spontanéité, ce n'est ni sa naissance ni même son développement ; c'est son *action*, non-seulement son action intérieure propre et normale, résultant du fonctionnement de sa vie organique, mais encore son action extérieure, résultant de ses rapports et de ses contacts nécessaires avec les puissances publiques. Quand à l'action propre de l'Église travaillant au salut du monde et à la sanctification des âmes, par les moyens que lui donna son divin fondateur, la prière, la prédication, l'enseignement, l'administration des choses saintes, la célébration du sacrifice, l'exercice de l'apostolat, la pratique de tous ses dévouements mis partout et toujours au service de Jésus-Christ, avec une persévérance que rien ne lasse, une ardeur que rien ne refroidit, une intrépidité que rien n'épouvante, et un héroïsme d'abnégation que nulle religion, païenne ni chrétienne, ni ancienne ni moderne, n'a jamais montré au monde : quand à cette action, que j'appelle l'action propre, organique et normale de l'Église, il est à peine besoin de vous y faire remarquer le caractère de spontanéité qui la distingue. Qui oserait dire, insinuer seulement que l'Église puise ailleurs que dans son propre cœur la force de suffire à tous les ministères restaurateurs, à tous les apostolats et à tous les dévouements régénérateurs qu'elle tire de cette source toujours jaillissante et jamais tarie !

Mais, messieurs, ce qui fait ici illusion aux regards superficiels sur le caractère vraiment spontané de l'action de l'Église, ce sont les points de contact qu'elle a plus ou moins avec les empires, les royaumes et les républiques qu'elle traverse ; ce sont surtout les alliances que le courant des choses et la marche des événements l'amènent à contracter avec les gouvernements terrestres, avec ceux surtout qui, marqués de son signe et acceptant ses lois, se mettent au service de sa maternelle autorité et, plus ou moins, prêtent à ses faiblesses augustes la protection de leur puissance. La spontanéité de l'Église, la propriété de ses actes, l'autonomie de ses mouvements, semblent alors plus ou moins disparaître sous le prestige de ses faveurs et devant les appareils de ces protections royales, consulaires et impériales ; et pour peu qu'on se contente de ne voir que les surfaces et de ne regarder que les apparences, l'originalité, la propriété, l'initiative, la spontanéité enfin de l'action catholique semblent se confondre, dans la complication des rapports et dans l'ombre des événements, avec l'initiative, le mouvement et l'action des gouvernements eux-mêmes. C'est ainsi que des observateurs inattentifs ou prévenus en arrivent à perdre entièrement de vue cette gloire incommunicable qui couvre de ses splendeurs toute l'histoire de l'Église catholique, la spontanéité et l'autonomie dans son action ; et peu s'en faut qu'ils n'en viennent à se persuader que

l'Église catholique, dans son action religieuse, relève des princes catholiques, à peu près comme l'anglicanisme relève du gouvernement britannique et le moscovitisme du gouvernement russe.

Eh bien, messieurs, c'est là une étrange illusion d'optique, alors que ce n'est pas un préjugé de l'ignorance. Oui, sans doute, dans sa longue course de voyageuse à travers les sociétés humaines, l'Église, cette fille du ciel, contracte des alliances avec les gouvernements de la terre spirituellement soumis à sa divine autorité. Elle accepte, sans en rougir et sans trop s'en glorifier, ces alliances, ces pactes, ces concordats plus utiles encore aux peuples qu'à elle-même ; mais jamais, quoi qu'il en soit des apparences, ces alliances ne deviennent ni une condition de son existence, ni un ressort de sa vie, ni une impulsion de ses mouvements, ni une initiative de ses entreprises, et beaucoup moins permet-elle qu'elles deviennent une consécration de sa servitude, un gage de sa dépendance, une confiscation de sa liberté, une suppression de sa spontanéité.

Ceux qui ne sont pas pour l'Église des étrangers, ceux qui ont puisé dans son sein maternel, avec le secret de son esprit, le secret de son histoire, voient cela d'un œil simple et limpide, même à travers le rideau de ténèbres que les politiques humaines étendent sur son passé et même sur son présent ; ils le voient clairement, alors même que durent encore ces alliances qui font l'union entre l'Église catholique et les sociétés catholiques. Ils savent qu'alors même l'Église n'a rien perdu de sa personnalité, ni de son originalité, ni de son autonomie, ni de sa spontanéité ; et, à vrai dire, ils sont seuls à le voir. Les hommes du dehors, les étrangers croient alors en toute naïveté, si ce n'est en toute sincérité, que l'Église n'est qu'une captive fortunée portant, à l'ombre de tel trône, des chaînes brillantes.

Mais lorsque ces unions viennent à se dénouer, lorsque ces pactes sont brisés par la violence et le despotisme, ou que le vent des révolutions en emporte les pages déchirées et les lambeaux éparés, alors tous sont forcés de voir ce qui est : à la clarté même de l'événement, cette Église divinement libre, qui n'a plus pour elle ni un empereur, ni un roi, ni un consul, ni une monarchie, ni une république ; cette Église, qu'on croyait ne vivre que d'une vie empruntée et ne se mouvoir que par une force étrangère, apparaît ce qu'elle est réellement, la vie qui agit toute seule, comme elle vient et marche toute seule ; la vie rendue et livrée à elle-même, et, sous ce régime d'indifférence civile et de simple tolérance publique, se révélant dans ses mouvements et ses actions plus spontanée, si ce n'est toujours sous libre, que sous la sauvegarde des alliances même les plus illustres et sous le bouclier des concordats même les plus protecteurs.

Alors tous voient ce qui ju-que là leur avait échappé ou ce qu'ils affect-

taient de ne pas voir ; ils sont forcés de le reconnaître et de le publier, à savoir que l'Eglise prétend vivre et sait en effet vivre de sa propre vie. Pour plus d'un penseur et plus d'un politique, c'est une surprise, et peu s'en faut qu'ils ne l'annoncent à leur siècle comme une découverte de leur esprit ou une illumination de leur génie.

Naguère encore, au milieu de nous, un homme, parlant dans une grande assemblée, laissait éclater ses naïfs étonnements. Du haut de la tribune il montrait du doigt, au haut du Vatican, le père de la catholicité convoquant à un concile œcuménique tous les évêques du monde, sans y inviter un seul maître de la terre, et, dénonçant au dix-neuvième siècle cette grande nouveauté, ils s'écriait : " Pour la première fois dans l'histoire, par la voix de son premier pasteur, l'Eglise dit à la société laïque : " Je veux être, je veux me mouvoir, je veux me développer, je veux agir, je veux m'affirmer en dehors de vous et sans vous. J'ai une vie propre que je ne dois à aucun des pouvoirs humains ; que je tiens de mon origine divine et de ma tradition séculaire ; et cette vie me suffit. Je ne vous demande rien que la faculté de me régir selon ma volonté. "

Messieurs, j'admire ces paroles ; mais ce que j'admire encore plus, c'est l'étonnement de celui qui les dit. Quoi voilà le phénomène qui jette dans la stupéfaction la pensée de ces grands hommes d'Etat : " Pour la première fois dans l'histoire " ? Vraiment, il faut être bien peu renseigné sur le passé de notre histoire pour tomber, devant un fait si simple, en de tels étonnements, et l'on est tenté de se demander si ceux qui voient cela pour la première fois dans l'histoire ne lisent pas peut être l'histoire pour la première fois. O grand théologien de la politique, détrompez-vous un peu et instruisez-vous davantage. Non, en vérité, ce que vous signalez comme une découverte n'est rien moins qu'une nouveauté. Nouveauté dans la forme, soit ; nouveauté pour le fond, non, mille fois non. Ce que l'Eglise dit ou plutôt ce qu'elle fait aujourd'hui, elle l'a toujours dit et toujours fait, avec des nuances toujours diverses, mais avec une attitude et une prétention toujours identique à elle-même. Etre par moi-même, me mouvoir par moi-même, me développer par moi-même, agir et me déployer par moi-même, oui, dit l'Eglise catholique, ce fut toujours, même à l'ombre des trônes, sous le bouclier des puissants et sous le manteau des protections les plus dévouées, ma légitime et invincible ambition ! Vous étonner de me voir et de m'entendre, en plein dix-neuvième siècle, revendiquer l'initiative de mes œuvres et la spontanéité de mes mouvements, c'est vous étonner de voir le fleuve vous verser ses ondes, l'arbre vous donner son fruit, la fleur son parfum et le soleil sa lumière. Pour la première fois ! dites-vous. Vous me connaissez donc si peu ?... Où donc avez-vous étudié et le drame de mon histoire et le mystère de ma vie ? Le mystère de ma vie, c'est la spontanéité même de ma vie ; et mon histoire,

qui varie toujours, mais qui ne change jamais, c'est cette vie elle-même se révélant, de siècle en siècle, dans le miracle toujours plus éclatant de sa divine spontanéité.

Que réserve à l'Église notre mère, sous ce rapport, le mystère de l'avenir ? C'est le secret de Dieu, et ce n'est pas à nous d'anticiper, par de téméraires vaticinations, sur les desseins d'une sagesse toujours infail-
lible. Mais tout porte à croire que la Providence prépare à la libre pensée bien d'autres étonnements en préparant à la catholicité militante bien d'autres épreuves. Un mouvement nouveau des sociétés chrétiennes baptisées et élevées par l'Église les entraîne plus ou moins à répudier toute alliance avec elle et à la traiter comme étrangère, et plaise au ciel que ce ne soit pas comme une ennemie ! Devant cette perspective qui laisse pressentir à l'Église encore caché sous un nuage, l'inconnu de ses destinées, que demande l'Église ? Que craint l'Église notre mère ? Rien. Elle attend ; elle attend que le nuage se déchire et lui ouvre plus distinctes et plus lumineuses les routes de son avenir. Mais en attendant, à tous ceux qui ne connaissent pas assez la spontanéité de sa vie et l'autonomie de ses mouvements ; à tous ceux qui, devant l'inconnu de cet avenir, conçoivent ou des espérances chimériques ou des craintes insensées ; à tous ceux qui, à des points de vue divers et avec des intentions si différentes, demandent à l'Église catholique comment elle fera pour traverser l'ombre de cet inconnu et porter le poids de ces siècles nouveaux, marchant seule et privée de tout appui humain, au soleil brûlant de la liberté et de la science moderne ; l'Église qui a le sentiment de sa propre vitalité, répond avec une divine sérénité : Ne craignez pas tant, mes amis ; et vous mes ennemis, n'espérez pas trop non plus. Ce divorce que le siècle semble me préparer avec les sociétés nouvelles, ce divorce qu'il appelle aujourd'hui par tant de voix retentissantes, moi je ne l'appelle pas, parce que mon idéal à moi c'est l'harmonie de toutes les forces mises par l'amour au service de la vérité. Mais, si je ne l'appelle pas, croyez le bien, je ne le crains pas non plus. Car ce divorce, s'il vient à se consommer, ne peut être pour moi ni la mort, ni même la défaillance. Et qui sait ? peut-être fera-t-il mieux éclater à tous les regards, à ceux des amis et à ceux des ennemis, le miracle de ma vitalité dans l'évidence de ma spontanéité. Et qui sait ? peut-être verra-t-on cette vie plus dégagée de terrestres entraves et moins voilée par des mains humaines, et des alliances temporelles pousser dans un air plus libre des rameaux plus florissants. En attendant, à tous ceux qui ne peuvent croire à la spontanéité de ma vie et à l'autonomie de mon action, je me contente de dire : Regardez-moi dans mon passé et regardez-moi dans mon présent ; regardez-moi dans mon passé, florissante et belle sous des protections illustres ; regardez-moi dans mon présent, marchant depuis quatrevingts ans aux rivages et aux déserts

du nouveau monde, dans les larges sentiers d'une neutralité absolue ; voyez ma vie poussant d'elle-même, à travers les régions habitées par l'erreur, ces rameaux magnifiques que je nomme mes filles de la nouvelle Amérique, et dites, si vous voulez, que mon action et ma fécondité ne viennent pas de moi-même.

La fécondité ! En prononçant ce mot, j'ai nommé un autre signe et indiqué une autre face de la vitalité catholique, seconde face du sujet que nous allons regarder avant de finir.

II

La fécondité atteste la vitalité, parce qu'elle la suppose. La fécondité est une surabondance de vie destinée à la reproduire et à la perpétuer ; elle est, à la lettre, la puissance de reproduire la vie. Si l'Eglise est vivante, vous le reconnaîtrez à ce signe qui ne trompe pas ; vous trouverez en elle, avec le prodige de la spontanéité, le prodige de la fécondité.

Tous les vivants ont reçu le principe et la mesure de leur fécondité de cette parole du Créateur : "*Croissez et multipliez-vous.*" Après l'épanouissement de votre vie et l'expansion de son activité, avant de mourir, jetez hors de vous le germe de votre propre vie, et léguez à l'avenir, en vous épuisant dans le présent, l'honneur traditionnel d'une postérité. Cette parole, une seconde fois créatrice, complétait la création en la perpétuant, et ouvrait à la vie ses fleuves intarissables et ses dérives permanentes en créant toutes les fécondités. Depuis que ce mot a été dit, aucune vie n'a failli au commandement divin ; par elle, la vie des races et des espèces, une fois posée dans sa voie, ne s'arrête plus ; elle suit son cours fidèle et ses rives inflexibles ; elle se perpétue en se renouvelant elle-même : ainsi les plantes, les fleurs, les animaux, les hommes et, dans une mesure restreinte, leurs œuvres.

Mais, chose remarquable, telle est la loi qui atteint ici-bas toute vie créée, nul être vivant ne garde longtemps la gloire d'être fécond. Tous, avant le terme de la vie, voient tarir leur fécondité, et la stérilité est pour tous les vivants comme un apprentissage et un commencement de la mort. La fleur, avant de mourir, jette au vent qui l'emporte sa poussière vivante ; l'animal, lui aussi, sent mourir avant lui-même sa puissance de produire ; et pour l'un comme pour l'autre, la fécondité s'arrête et dit, elle aussi, le *nec plus ultra* de la puissance qui meurt. Ainsi l'homme lui-même, non-seulement dans la reproduction de sa vie, mais encore dans la création des œuvres portant le cachet de sa force et le signe de son génie, trouve à sa puissance de créer et de produire des limites qu'il essaierait vainement de dépasser. L'impuissance de retenir en soi le mys-

tère de la fécondité est universelle et absolue dans tous les êtres qui ne portent en eux d'autre germe que celui de la nature ; c'est une des plus grandes lois de la création et l'un des plus grands secrets du Créateur ; nous n'y pouvons rien changer. Ceux qui veulent faire fléchir cette inflexible législation de la vie aboutissent au néant, à l'avortement ou à la monstruosité, pour ne pas dire au ridicule. En un mot, messieurs, la fécondité s'en va de nous comme elle est venue en nous, c'est-à-dire sans nous. Sa source est un mystère, et ce mystère est hors de nous. Elle passe en nous comme l'onde dans le fleuve ; elle sort, comme le fleuve, du mystère pour retourner à son abîme, qui est un mystère encore, et elle dit en traversant notre vie : Je suis venue hier, et je m'en irai demain pour ne plus revenir.

Et veuillez le remarquer, messieurs, cette impuissance de retenir en soi avec le flot de la vie le germe de la fécondité se révèle plus frappante encore dans les œuvres sorties de la main, de la tête ou du cœur de l'homme. Institutions politiques, sociales, religieuses, animées par leurs auteurs et formant une sorte de corps organisé où la vie circule de tous les membres au chef et du chef à tous les membres, rien de tout cela ne sait retenir longtemps ce signe éclatant de la vitalité, la puissance d'être fécond. Sans doute, dans ce monde supérieur il y a des choses vraiment vivantes et dont la vitalité vigoureuse éclate en une fécondité puissante. Ces institutions à travers lesquelles on sent passer le tressaillement d'une vie qui a besoin de se répandre, vous les voyez se couvrir en peu de temps de la beauté, de la grandeur, de la gloire, peut-être de l'immortalité de leurs œuvres. Oui ; mais combien durera cette explosion de la vitalité ? Attendez ; le temps va faire quelques pas ; il va passer sur ces institutions si fortes de leur vitalité, si belles de leur fécondité ; les enthousiasmes vont s'éteindre, les souffles vont se retirer, les forces vont défaillir, les activités vont languir et la fécondité va tarir ; pour elle aussi le flot aura passé, et il ne reviendra plus.

Telle apparaît, dans toutes les sphères de la création, la fécondité avec ses infranchissables barrières, accusant par sa présence dans les êtres vivants la puissance et la force de la vitalité, et accusant par sa fuite leur faiblesse et leur caducité.

Eh bien, messieurs, voici l'incomparable privilège dont le Christ a investi l'Église son épouse vivante : il lui a donné toutes les gloires de la fécondité, moins les limites qui l'arrêtent et les infirmités qui l'humilient dans la nature et dans l'humanité. Nous l'avons fait remarquer l'année dernière, la religion directrice et institutrice des peuples, non-seulement doit être féconde, parce qu'elle doit avoir la vie pleine et surabondante ; il lui faut une fécondité à part, échappant aux défaillances et aux limites des fécondités vulgaires. Je parle ici non de la

fécondité dans les œuvres, dont il doit être question ailleurs, et qu'on pourrait nommer la fécondité du dehors ; je parle de la puissance de se reproduire elle-même, et que l'on pourrait nommer la fécondité au dedans.

Or cette fécondité intérieure par laquelle l'Eglise reproduit sa miraculeuse vie, avez-vous remarqué, messieurs, dans quelle mesure Dieu la lui a donnée, à quelle puissance il l'a élevée, et par quels caractères il l'a distinguée divinement et séparée si profondément de toute autre fécondité ?

Qui a jamais vu dans une institution ou une religion vivante une telle puissance de reproduire sa propre vie ? Qui pourra compter les générations et les générations portant le signe du divin époux, et toutes sorties du sein toujours fécond de cette mère toujours vivante ? Dieu, un jour, dit à Abraham son serviteur : " Compte, si tu le peux, les étoiles du ciel ; plus nombreux seront les enfants qui sortiront de toi et de ta race." Mais les enfants de la sainte épouse du Christ, de cette mère du monde nouveau, de cette Sara cent fois miraculée dans ses enfantements, qui pourrait les compter ? Nous le disions naguère, et nous ne craignons pas de le redire, plus de dix milliards d'êtres humains portant le germe de sa vie sont sortis de son sein, ont été formés sur ses genoux, et peuvent dire, en la regardant d'un regard d'amour, du fond des siècles et des espaces : " Vous êtes notre mère, et nous sommes vos enfants ; vous êtes la source de notre vie, nous sommes la couronne de votre gloire et la joie de votre maternité. "

Ah ! si je contemple avec bonheur, et quelquefois avec ravissement une mère souriante et joyeuse, embellie de la couronne de ses nombreux enfants, que dois-je éprouver, ma mère, en voyant des milliards d'enfants formant à votre maternité à nulle autre pareille une couronne qui embrasse, enlacés l'un à l'autre, tout l'orbe de la catholicité vivante et tout le cycle des âges chrétiens ? Levez vos yeux, ô mère, et reconnaissez à leur sourire tous ces enfants rassemblés autour de vous des quatre vents du ciel — *Leva oculos tuos, et vide : omnes isti congregati sunt et venerunt tibi.* Ils sont devant le ciel et la terre l'ornement de votre maternité — *his velut ornamento vestieris* — et vous les porterez rangés autour de vous, comme la plus belle couronne de l'épouse — *et circumdabis eos tibi quasi sponsa.* Ah ! si le grand arbre de la forêt prouve la puissance de la fécondité par la plénitude de sa sève s'épendant autour de lui dans la multiplicité et la beauté de ses rameaux, qui s'exaltera d'une sainte admiration devant cette vigne plantée par la main de Dieu et dont les rameaux féconds enlacent toute la terre ?

Et remarquez, messieurs, je vous prie, les caractères absolument distinctifs de cette fécondité sans pareille !

Fécondité essentiellement propre, spontanée comme sa vie, elle ne lui vient pas d'une source étrangère à elle-même ; elle jaillit de son cœur ; elle sort de ses entrailles ; elle lui est inhérente, propre, dans le sens le plus strict de ce mot. Elle ne demande ni à la richesse, ni à la politique de lui acheter ou de lui annexer des enfants qu'elle n'a pas engendrés. Comme certaine religion servile de notre temps, elle ne demande pas au sabre, au knout, à la déportation, à la violence, le secret de multiplier ses enfants et d'étendre au loin, sous le manteau de la politique et le drapeau national, les sollicitudes soi-disant maternelles d'une marâtre ; elle ne déshonore pas sa maternité glorieuse par ce commerce deux fois honteux dont ne rougissent pas des religions séparées : acheter les enfants, les peser au poids de l'or, et jeter ainsi dans leur giron des générations religieusement rachitiques, générations étrangères qu'elles n'ont pas portées dans leur sein, qu'elles n'ont pas nourries de leur lait, qu'elles n'ont ni enfantées par leurs douleurs ni élevées par leurs sacrifices. L'Église, elle, mère vraiment généreuse et royale, n'a que des enfants qui sont siens, sortis de l'exubérance de cette vie partout et toujours également féconde. Et c'est là encore un de ces caractères qui la distinguent et la distingueront à jamais de toute maternité religieuse différente de la sienne.

Regardez ces religions qui ont quitté la divine source de sa vie ; elles portent sous vos yeux le déshonneur de la stérilité, ou, si une apparence de fécondité leur demeure encore, elle ressemble à la fécondité des êtres purement automatiques ; elle leur vient par le dehors, non par le dedans ; elle est empruntée et étrangère, propre et spontanée. Elles demandent à un intérêt humain, à une politique humaine, à une puissance humaine, à un ressort humain quelconque, une activité et une fécondité telle qu'elle, parce qu'elles n'ont plus pour agir la vitalité de leur cœur, et pour produire la fécondité de leurs entrailles. Ainsi le protestantisme, l'anglicanisme et le russianisme, de par la puissance de la politique, de la richesse, du patriotisme, gardent religieusement et chrétiennement un simulacre de fécondité qui n'est autre que la stérilité elle-même. Et en face de ces stérilités déshonorantes ou de ces fécondités apparentes et empruntées, l'Église, l'incomparable mère, garde la gloire d'une fécondité qui tient à sa vie elle-même et jaillit de ses entrailles comme le fleuve de sa source.

Et parce que cette fécondité tient aux entrailles mêmes de l'Église catholique, elle l'emporte avec elle à travers tous les espaces et à travers tous les siècles ; elle est féconde partout et elle est féconde toujours ; privilège vraiment unique de la vitalité divine au sein de l'humanité, double dérogation à la loi qui régit, dans l'empire de la vie, toutes les fécondités de la terre et du temps.

Il n'y a dans l'espace ni longitude ni latitude où cette fécondité n'éclate au grand soleil ; il n'y a pas de zone si froide ni de climat si ingrat où cette graine divine de la vie catholique ne sache prendre racine, s'épanouir dans sa fleur et se couvrir de ses fruits. Chaque plante semble avoir son sol pour germer, son ciel pour fleurir et son soleil pour mûrir. Voici une vie qui germe en tout sol, qui fleurit sous tous les cieus, qui mûrit à tout soleil et qui partout montre les fruits d'or de la vérité, de la sainteté et du sacrifice, dans les glaçons du nord comme sous les feux de l'équateur !

Être fécond par soi, être fécond partout, c'est deux fois miraculeux dans une institution. Il y a un troisième miracle plus grand encore que les deux autres, être fécond *toujours*, oui, toujours, et cela alors que la loi de la vie créée la condamne à passer dans les vivants comme un flot qui s'écoule et qui ne peut plus revenir !

Tandis que le temps, en passant sur les religions humaines, y tarit les sources d'où la vie jaillissait et dessèche les canaux par où elle s'épanchait ; tandis que ces institutions d'où la vie sembla faire un jour, au souffle de certaines passions, des explosions si spontanées, n'apparaissent plus que comme des foyers éteints ; tandis, enfin, que le temps, comme il fait pour toutes choses créées, met à la fois les rides à leur front, le froid à leur cœur et la stérilité dans leurs entrailles, comment se fait-il qu'il ne peut rien pour tarir cette source de vie toujours jaillissante du cœur de l'Église ? Comment se fait-il qu'au lieu de dessécher les canaux par où cette vie s'épanche dans le monde entier, il y pousse, comme dans les fleuves les plus larges et les plus profonds, des flots toujours abondants et des courants toujours pleins ? Comment se fait-il, enfin, qu'au lieu d'apporter à l'Église cette stérilité qui atteint fatalement un jour tous les êtres vivants, il apporte à sa fécondité elle-même un perpétuel rajeunissement ?

Ah ! sans doute l'Église, elle aussi, a ses moments de ciel plus pur et de soleils plus chauds, où les moissons de sa vie se révèlent plus riches et plus belles. Elle a, elle aussi, comme notre terre et notre atmosphère, ses jours d'orages qui fécondent les germes, font éclater les fleurs et mûrir les fruits sous le coup mystérieux d'une électricité plus abondante ; elle a, elle aussi, ses jours de pluie et de rosée, rosée de sueurs apostoliques, pluie de sang de ses martyrs, qui hâtent la croissance et multiplient les moissons ! Mais, même dans son état le plus normal, dans sa condition la plus ordinaire, je n'ose dire dans ses heures les plus vulgaires, la fécondité jamais ne la délaisse tout à fait. La vie éclate moins alors ; mais elle fermente toujours. Comme la semence qui attend le soleil, alors elle semble dormir dans le sillon. Des souffles froids ont peut-être passé sur elle et attardé l'heure des fécondes éclosions. Mais,

patience ; une heure de grand soleil va se lever sur ce champ qui ressemble à un tombeau où la vie s'est couchée pour mourir ; les germes vont se réveiller, et sur ces terres qu'on pouvait croire frappées d'une stérilité sans espérance, la moisson va reflourir et proclamer encore une fois, en s'épanouissant au soleil, l'inaltérable fécondité de l'Église.

Ainsi, un jour, au milieu de nous, dans la grande nation chrétienne, les erreurs et les égoïsmes, en soufflant sur le champ de l'Église, semblaient y avoir non-seulement refroidi la terre, mais encore tué les germes et anéanti l'espoir des moissons nouvelles. Eh bien, cette fécondité, c'est-à-dire cette surabondance de vitalité catholique qu'on voulait croire anéantie ; cette fécondité qui va voir se lever l'aurore de son vingtième siècle, la voilà qui éclate sous nos yeux avec une vigueur et une magnificence que ces ennemis ne lui soupçonnaient plus. Regardez autour de vous, et regardez loin de vous ; est-ce que rien annonce ou présage la fin de cette fécondité déjà plus de dix-huit fois séculaire ?

Regardez autour de vous, près de vous, que dis-je ? regardez en vous-mêmes ; est-ce que vous pouvez ne pas voir cette renaissance de vitalité catholique déployant ses jeunes phalanges en face de cette recrudescence d'antichristianisme qui souffle au milieu de nous la haine de Dieu, du Christ et de son Église ? N'est il pas évident, même pour les plus inattentifs, qu'à travers ce nouveau déluge d'erreurs, dans ce débordement nouveau de matérialisme et panthéisme qui consterne la pensée, le ferment de la vie catholique se remue et qu'un nouveau tressaillement de fécondité, même en ces jours mauvais, vient relever nos espérances ?

Eh ! messieurs, même sans aller au delà de cette enceinte, pensez-vous que votre présence ici n'est pas de notre vitalité un témoignage assez éclatant ? Pensez-vous que le spectacle que vous offrez ici est fait pour démontrer dans l'Église l'absence de la vie et le déclin de la fécondité ? Et ne vois-tu pas, grande assemblée de Notre-Dame, que tu es toi-même l'un des plus authentiques et des plus éloquents témoignages de notre vitalité contemporaine ? Pourquoi ces foules que je retrouve inondant cette basilique de leurs flots agrandis et d'une affluence qui dépasse encore la mesure à laquelle vous nous avez dès longtemps accoutumé ? Pourquoi venez-vous ici, si nombreux, si pressés, si sympathiques et parfois, sous mes regards, si visiblement émus ? Est-ce que vous croyez que je suis assez simple, assez illusionné sur la puissance de cette parole, pour croire qu'elle puisse seule expliquer et un tel concours et un tel empressement ? Comment une parole si infirme par elle-même, une parole n'ayant recours à aucun prestige ni à aucune

rhétorique futile, et faisant profession de ne flatter aucune erreur, si populaire soit-elle, parvient-elle, malgré l'insuffisance de l'organe, à tenir vos esprits attentifs et vos âmes captives ? Ah ! c'est que cette année surtout vous y sentez tressaillir la vie. Et pourquoi y sentez-vous le tressaillement de la vie ? Parce que vous y entendez résonner le nom pour vous le plus sonore, le nom qui pour vous signifie la vie elle-même, le nom le plus haï, mais aussi le plus aimé, le nom de notre mère la sainte Église catholique !

Et maintenant, franchissez cette enceinte ; allez, par la pensée, par delà les frontières de la patrie et même de toute la vieille Europe. Ah ! regardez loin, oui, bien loin, et jusqu'aux plus affreux rivages : est-ce que vous n'apercevez pas à tous les bouts du monde, plus magnifique et plus belle cette universelle et perpétuelle nativité qui réjouit le cœur de votre mère ? Est-ce que vous n'entendez pas les plus lointains échos du monde redire la voix de l'Église chantant sur les berceaux où la vie du Christ vient de naître de ses douleurs et de ses dévouements : "Gloire à Dieu au plus haut des cieux ! Une Église nouvelle nous est née, et la catholicité compte une chrétienté de plus" ? Quand donc, je vous prie, l'œuvre des missions catholiques, l'organe le plus puissant et le plus actif de la fécondité contemporaine de l'Église, s'est-elle déployée dans des proportions plus grandioses et signalée par des résultats plus éblouissants ? Comptez nos missionnaires, qui à l'heure où je vous parle font naître dans la sueur et le sang de nouvelles moissons de chrétiens ! Comptez surtout ces moissons elle-mêmes, et dites, si vous voulez, que l'Église a cessé d'être féconde, et que désormais elle est, elle aussi, condamnée à l'humiliation de la stérilité !

La stérilité ! Ah ! messieurs, en prononçant ce mot, je crois entendre une immense protestation venant de tous les rivages du monde acclamer dans un immense concert la vie toujours féconde de l'Église. Du fond des montagnes Rocheuses, du sein de toutes les îles de l'Océanie, des rivages de l'Inde, de la Chine, de la Corée et du Japon ; du fond des deux Amériques et de leurs déserts, je crois voir des générations qui se lèvent, portant la vie de Dieu tombée dans leur âme, de la parole et du cœur de l'Église. Églises nouvelles, nées hier sous le souffle puissant de la catholicité, belles comme ces grandes fleurs des tropiques écloses dans un ciel pur, elles regardent de loin, à travers l'espace, cette maternité qui les fit naître hier de son sein toujours fécond ; elles écoutent la vaste rumeur des voix qui s'élèvent contre elle d'un bout du monde, à l'autre, celles surtout qui la proclament déchue de l'honneur de la fécondité, elles s'écrient, en se montrant elles-mêmes comme témoignage vivant d'une fécondité toujours nouvelle : O mère, nous le jurons pour cette vie puisée hier dans votre sein maternel et virginal,

non, vous n'êtes pas stérile ; et c'est votre gloire sans égale de pouvoir montrer encore, après bientôt deux mille ans, avec les fruits de votre intarissable fécondité, la fleur de votre divine jeunesse et de votre divine immortalité !

Ah ! la jeunesse et l'immortalité, voilà ce qui élève aussi haut que possible, devant le ciel et la terre, la gloire de notre vitalité, et voilà ce que je regrette de ne pouvoir montrer, heureux du moins de les nommer, et de jeter au siècle comme un défi ces deux mots qui sont l'éternelle apologie et l'éternel honneur de l'Église : jeunesse et immortalité ! Car ce qu'on ose aujourd'hui reprocher à l'Église, ce n'est pas seulement la stérilité de la vie ; c'est la défaillance, l'épuisement, le dépérissement de la vie, la vieillesse enfin, vieillesse caduque, qui n'est, dit-on, que le présage de notre mort prochaine.

Eh bien, Gloire à Dieu, gloire à l'Église, gloire à l'épouse vivante et féconde de Jésus-Christ ! à cette accusation de vieillesse et de caducité elle oppose, en pleine lumière de ce siècle lui-même, le spectacle de sa jeunesse et de son indéfectibilité ; jeunesse portant au front sa fleur toujours belle, toujours épanouie et toujours embeaumée ; jeunesse séculaire, jeunesse pleine d'espérance et d'avenir, de force et de généreuse ambition, dont l'Église va nous donner dans quelques mois le témoignage le plus authentique et le plus irrécusable, en faisant éclater, dans un concile œcuménique, au sein de toutes vos décrépitudes doctrinales et religieuses, l'immortelle jeunesse de sa parole, de son dogme et de son institution !

Ainsi, messieurs, cette vieille religion qu'on représente chaque jour comme mourante, pour ne pas dire comme déjà morte, et qu'on voudrait reléguer, comme une ruine du passé, dans les catacombes de l'histoire, se dresse devant nous avec tous les tressaillements de la vie. Parcourez le monde entier ; partout où l'Église a planté sa tente et déployé ses pavillons, vous la sentez pleine de vie, et rien ne la démontre mieux que la guerre implacable qu'on lui fait partout comme à la chose la plus vivante, et comme telle la plus capable d'envahir et de résister.

En vérité cette haine, constatée naguère comme le grand fait contemporain ; cette haine toujours en éveil et toujours en alarme, toujours la menace aux lèvres, si ce n'est le glaive à la main, contre une institution religieuse qu'on proclame mourante, si ce n'est tout à fait morte, pourrait prêter à rire, si elle ne donnait à pleurer ; car la contradiction de l'erreur qui accuse en nous la mort, et de la haine qui attaque en nous la vie, dépasse ici tout ce que l'on peut imaginer.

Dites-moi, vous qui, chaque jour, faites ces deux choses que l'on s'étonne de rencontrer ensemble ; vous qui attaquez avec tant d'éclat

la puissance de notre vie et en même temps sonnez si haut l'heure de nos funérailles, quand donc enfin serez-vous d'accord avec vous-mêmes? Est-ce ainsi, je vous prie, qu'on traite les mourants et qu'on persécute les morts? Qui songea jamais à poursuivre de sa haine ou les douleurs de l'agonie ou la poussière des sépulcres?... Qui ne se sent bienveillant en face de ce qui va mourir, et désarmé devant ce qui est mort? Allons, répondez franchement et prenez votre parti : sommes-nous vivants, ou sommes-nous morts?

Si nous sommes vivants, pourquoi remplir la terre du bruit de notre mort? Si nous sommes morts, pourquoi nous attaquer comme si nous étions vivants? Si vous nous haïssez, comment sommes-nous morts? Si nous sommes morts, comment nous haïssez-vous? Avec un publiciste profond de ce temps, ou plutôt avec la logique elle-même, je vous enferme ici dans un dilemme dont vous ne pouvez sortir qu'en cessant d'accuser notre mort ou d'attaquer notre vie. Ah! sortez, sortez enfin d'une contradiction qui révolte à la fois la raison et l'équité, et où le ridicule le dispute à l'inconséquence. Quoi! l'Église va à la caducité, elle menace ruine, dites-vous, et vous assistez à sa chute! Alors que ne la laissez-vous tomber toute seule, et que signifient ces efforts de Titans et ces combats de géants pour renverser une chose qui tombe? Quoi! l'Église est à son agonie; elle a au front les sueurs de la mort, et vous entendez le râle de sa vie expirante! Alors, que ne laissez-vous en paix mourir l'agonisante, et que signifient ces clameurs poussées autour d'un dernier soupir? Quoi! l'Église est une morte que nous voulons en vain ressusciter; l'Église est un cadavre que nous essayons en vain de galvaniser! Soit : mais alors que ne la laissez-vous s'en aller en poussière? Pourquoi tant d'agitation faite autour d'un cadavre? Et pourquoi tant d'armements pour ne tuer qu'un mort?

En trois mots, je somme ici l'adversaire de s'accorder avec lui même ou de proclamer avec nous le miracle de la vie catholique. L'Église tombe, dites-vous; laissez-la tomber! L'Église se meurt : laissez-la mourir! L'Église est morte; laissez en paix le cadavre et passez votre chemin!

Mais non, la libre pensée ne passe pas ainsi; elle fait à ce mort tous les honneurs de la vie; elle fait à ce cadavre une guerre digne du corps le plus vivant et le mieux armé pour se défendre, et cette guerre perpétuelle et implacable faite à une religion dont on annonce toujours la mort, qui va toujours mourir et qui ne meurt jamais est la plus populaire démonstration et le plus invincible témoignage de sa vitalité!

QUATRIÈME CONFÉRENCE—7 mars 1869.

DE LA SAINTETÉ DE L'ÉGLISE.

Monsieur, Messieurs,

Voulant montrer cette année le progrès par le catholicisme, nous avons commencé par poser l'Église catholique comme le grand fait du monde religieux, et ce grand fait religieux, nous l'avons envisagé sous ces deux aspects : l'Église repoussée et l'Église nécessaire, la haine de l'Église et le besoin de l'Église.

Et maintenant, nous voulons montrer comment cette religion, si repoussée et si nécessaire tout ensemble, réalise les conditions et porte les signes de la religion appelée à marcher à la tête de l'humanité.

Le premier signe que nous avons montré au fond de l'Église, c'est le signe éclatant de la vitalité. Pour donner la vie à l'humanité, il faut une religion vivante : or l'Église catholique est vivante, et ce qui frappe tout d'abord en elle, c'est le miracle même de sa vitalité. Cette vitalité s'est révélée à nous par deux signes non moins éclatants : la spontanéité et la fécondité ; la vie de l'Église divinement spontanée dans sa génération, dans son expansion, dans son action ; la vie de l'Église divinement féconde, féconde par elle-même, féconde partout, féconde toujours, et portant dans cette perpétuelle fécondité la garantie et la démonstration de son immortalité.

Mais, messieurs, pour que la religion réalise le progrès du monde, il ne suffit pas qu'elle soit vivante ; il faut que cette vie soit, par son élévation et sa pureté, capable d'élever et de sanctifier l'humanité. Nous l'avons dit l'année dernière, la religion mère du vrai progrès doit être, par-dessus tout, la religion sainte, c'est-à-dire la religion capable d'élever par son influence morale le niveau général de la moralité ; capable de susciter du sein des multitudes soumises à son action féconde une sorte d'aristocratie de l'ordre moral ; capable enfin de donner l'impulsion à l'humanité entière, en tenant au devant elle l'idéal réalisé des vertus héroïques. Je n'insiste pas sur une vérité désormais acquise, la nécessité de la sainteté dans la religion mère et institutrice de l'humanité régénérée.

Mais une question se présente ici au seuil du sujet, et devant la question un immense préjugé qu'il importe d'écarter de notre route avant d'aller plus loin. Comment et en quel sens l'Église doit-elle être sainte ? Manifestement la question n'est pas de savoir si tout ce qui a sa place et sa fonction dans l'Église est saint et ne peut être que saint.

Il faut admettre que l'humanité, même sous la maternité vigilante de l'Église, demeure toujours l'humanité, fille de la chute, avec ses immortelles faiblesses, gardant jusque dans les bras de l'Église ses impérissables répul-

sions de la sainteté et sa perpétuelle attraction vers le vice. Il faut admettre que l'homme, fût-il placé dans un paradis de vertu, d'innocence et de sainteté, peut, comme l'ange de la rébellion, abuser de ce qu'il y a de meilleur pour devenir ce qu'il y a de pire, et personnifier en lui cette vérité toujours ancienne et toujours nouvelle : ce qu'il y a de pire, c'est la corruption de ce qu'il y a de meilleur—*corruptio optimi pessima*. Il faut admettre que l'Église n'a et ne doit pas avoir le secret d'enchaîner par une chaîne de diamants la volonté humaine à la volonté divine, ni la liberté des chrétiens à la sainteté du Christ ; il faut admettre que l'homme garde la faculté de se mettre en antagonisme de mœurs même avec l'institution moralement la plus pure et intrinsèquement la plus sainte, et que cette opposition même, quand elle s'incarne dans un homme, le pousse, par son naturel penchant, jusqu'au pôle de l'extrême perversité ; il faut admettre enfin, ce que je n'hésite pas à reconnaître et à proclamer, que l'antagonisme avec l'institution la plus sainte fait éclore quelquefois de l'âme humaine, au sein du christianisme, des prodiges de perversités dont le paganisme lui-même aurait lieu de s'étonner.

La question qui doit nous préoccuper en ce moment n'est donc pas de savoir si les corruptions humaines peuvent éclater au sein même de cette religion divine. Le but propre de ce discours n'est pas même de rechercher jusqu'à quel point l'Église, en fait, réalise la sainteté dans son histoire ; je laisse pour le moment, en le regardant que de loin ce côté historique du sujet. Il s'agit uniquement de savoir si l'Église en elle-même est sainte et si elle ouvre à l'humanité, dans son propre sein, les vraies sources de la sainteté. Posée sur ce terrain solide, l'Église se dresse hardiment en face de ses ennemis comme de ses amis, et elle dit, en se montrant dans sa divine beauté : Regardez-moi. Je suis la sainteté, et comme telle la grande initiatrice du progrès moral dans le monde chrétien.

O Sauveur, ô maître, auteur et consommateur de toute vraie sainteté, toujours l'apôtre que vous envoyez doit apporter dans son ministère une âme sanctifiée et des lèvres purifiées ; mais jamais il ne le doit plus que quand il s'agit de parler de sa sainteté elle-même ! Ah ! mettez dans mon âme et faites passer dans ma parole un rayon purificateur, et que ce rayon en montrant la gloire de la sainteté brillant au front de la mère, en suscite l'amour au cœur de tous ses enfants !

1

Avant d'énumérer les sources spéciales de sainteté que l'Église catholique fait jaillir, d'un perpétuel et universel jaillissement, au sein de notre humanité, il faut bien entendre qu'elle est elle-même, par sa

nature la plus intime, la source des sources, c'est-à-dire la sainteté même en essence.

Laissez la région des phénomènes ; ne vous arrêtez pas même à cet organisme visible qui fait, dans son ensemble, fonctionner la vie de l'Eglise, ou du moins, à travers l'organisme extérieur, arrivez au principe vital ; à travers le corps, arrivez jusqu'à l'âme ; à travers la forme, pénétrez jusqu'à l'essence ; et au-dessus de tout ce qui est, dans l'Eglise, tangible et phénoménal, saisissez par la pensée, à la lumière de notre foi, la réalité intangible qui soutient, vivifie et engendre tout le reste : je veux dire la substance même de la vie de l'Eglise catholique. Déjà, nous l'avons remarqué, l'essence de l'Eglise, c'est le corps mystique de Jésus-Christ ; c'est la communion efficace avec Dieu par Jésus-Christ Notre-Seigneur, communion dont l'Eglise est tout à la fois le sujet, l'organe, le théâtre et l'agent divinement constitués. Cette communion, par le fait que l'Eglise existe, est son essence même ; en tant qu'elle agit, c'est son but final, but partiellement et progressivement atteint sur la terre, et qui n'aura que dans le ciel sa pleine consommation. L'Eglise commence et poursuit dans le temps la communion des saints, qui doit s'achever dans l'éternité ; et cette communion initiales qui est l'Eglise sur la terre, sera, à son terme final, le paradis dans le ciel.

Cette notion bien comprise nous révèle tout de suite l'idée qu'il faut se faire de l'Eglise au point de vue de la sainteté. Quoi qu'il en soit des imperfections qui se révèlent à ses surfaces et des corruptions même qui peuvent atteindre ses organes visibles ; quoi qu'il en soit des souillures, attachées à ce vêtement qui recouvre le mystère de sa vie voyageuse et ramasse au chemin quelque chose de la poussière des siècles, l'Eglise, en elle-même et dans le fond intime de sa vie, est essentiellement sainte, et dès lors nécessairement sanctificatrice dans son action au dehors. A la clarté de ce flambeau qui brille au sanctuaire de sa vie, vous voyez se révéler l'identité parfaite de ces deux choses, l'Eglise et la sainteté. La sainteté de Dieu en communion avec l'humanité dans l'Eglise et par l'Eglise ; Jésus-Christ, l'auteur et le restaurateur de la sainteté dans toute l'humanité, médiateur divin et humain de cette communion régénératrice ; et l'Eglise, sanctifiée par lui, unie à lui par des noces immortelles, mystérieuses, invisibles, mais pourtant fécondes de la vie et du salut du genre humain ; l'Eglise se révélant à ses divins regardstels qu'il l'a voulue et telle qu'il se l'est faite, pour enfanter avec lui la race qui sort de lui, la royale, la divine race des saints, c'est-à-dire une épouse glorieuse et vraiment immaculée, n'ayant ni ride à son front ni tache à son visage — *gloriosam sponam, non habentem maculam, neque rugam*, — digne, à cause de cela, de devenir la mère universelle des saints, comme Eve, épouse du premier

Adam, est la mère universelle de tous les pécheurs : voilà, messieurs, l'Eglise vue dans la grande lumière de la foi, se révélant comme la pureté et la sainteté en essence.

Messieurs, je voudrais me plonger plus avant et plus longtemps avec vous dans ces mystiques profondeurs où brillent aux yeux des vrais croyants, dans la plus pure lumière, la beauté de la divine épouse et la gloire sans ombre de la céleste immaculée. Si je n'avais qu'à songer à moi-même, aux exigences de ma pensée et aux besoins de mon cœur, je n'irais pas plus loin, je m'arrêterais dans la contemplation béatifique de cette divine beauté ; je demeurerais, enfant joyeux, face à face avec cette maternité sans tache ; et dans l'extase et le ravissement de mes filiales admirations, dans la joie ingénue de mon enthousiasme, volontiers je m'écrierais : j'ai assez vu ; j'ai vu dans son sanctuaire intime la gloire de la reine que je nomme ma mère ; je l'ai vue unie par un mariage deux fois sacré, au Christ sainteté ; je l'ai vue tout enveloppée de l'atmosphère céleste qui émane de son divin époux : j'ai vu la sainteté de Dieu incarnée dans le Christ, et j'ai vu la sainteté du Christ réalisée et organisée dans l'Eglise.

Oui, je l'avoue, ce regard de ma foi jeté au fond intime de cette céleste vie suffit à me révéler le mystère de sainteté immanente dans l'Eglise catholique ; car ce fond intime de l'Eglise, je le vois pur comme un ciel d'azur ; j'y vois la sainteté de mon Dieu se réfléchissant dans cette âme de ma mère, comme le soleil peint son disque radieux dans le miroir d'un lac dont rien n'altère la limpidité.

Mais toutes les intelligences, je le sais, ne se plaisent pas également à ces contemplations mystiques, et la sainteté de l'Eglise pourrait demeurer pour plusieurs comme une lettre close, un jardin fermé ou une fontaine scellée, si je ne montrais ici la sainteté de l'Eglise jaillissant dans les âmes humaines de sources plus accessibles et par un jaillissement plus palpable.

Donc, après avoir entrevu dans l'ombre du mystère la source profonde de la sainteté cachée au sein même de l'Eglise, suivons maintenant les principales dérivations par où cette sainteté descend dans l'humanité pour y purifier et sanctifier les âmes.

II

Après cette source générale ouverte au fond le plus reculé des abîmes de la vie catholique, la première que je découvre, jaillissant de cette source universelle, c'est l'inviolabilité de sa doctrine ; c'est, en particulier, l'inaltérable virginité de sa doctrine morale.

L'Eglise, elle aussi, a son intelligence, et dans cette intelligence sa pensée, qui n'est autre que la pensée même du Verbe son divin époux.

On doit donc s'attendre à trouver dans cette pensée de l'Eglise, c'est-à-dire dans sa doctrine, une pureté immaculée comme la pensée même du Verbe, dont elle n'est que le reflet. Et parce que la parole n'est que la pensée elle-même se révélant dans sa forme, l'image de l'intelligence se produisant au dehors, cette intelligence immaculée doit avoir une parole sans tache, et cette doctrine sans souillure doit se produire dans une prédication vierge de toute mutilation et de toute profanation.

A cette condition seulement l'Eglise se démontrera sainte ; à cette condition surtout elle se démontrera capable de produire la sainteté et d'élever dans les nations, à sa légitime hauteur, le niveau de la grandeur morale. La sainteté est la fleur épanouie sur la tige de la vérité. La morale vient du dogme et les vertus de la morale. Telle la doctrine morale acceptée et pratiquée par un peuple, telle la moralité et la perfection de ce peuple. Et bien qu'un homme, en réalité, ne fasse pas nécessairement de ses mœurs la traduction exacte de la doctrine morale professée par lui-même, il n'y a jamais de grandeur morale sans une doctrine moralement saine, et, pris dans un vaste ensemble, le niveau des mœurs publiques se mesure sur l'élévation de la doctrine morale enseignée aux multitudes.

Donc, ce qu'il faut avant tout à la religion qui doit élever l'humanité, c'est une doctrine morale sans tache et une prédication moralement irréprochable, une prédication qui soit tout à la fois l'expression de la sainteté qu'elle porte au dedans et l'instrument de la sainteté qu'elle doit produire au dehors ; car une doctrine sans souillure, se traduisant dans une parole sans tache, produit ce double effet : elle est un témoin authentique de la sainteté qu'elle exprime et un organe efficace de la sainteté qu'elle engendre.

Et voici, messieurs, dans l'Eglise catholique une merveille que vous n'admirez pas assez, accoutumés que vous êtes à la voir comme vous voyez chaque matin, sans vous en étonner, cette grande merveille de la nature, le soleil versant sur vous une lumière et une chaleur qui ne manquent jamais à votre attente ni à l'appel de la Providence. Voici, depuis bientôt vingt siècles, que l'Eglise, à tous les points de l'espace et du temps, parle à l'humanité qui l'écoute, et par sa parole s'en va toucher, au fond des âmes et des cœurs, à toutes les fibres les plus vives et les plus délicates ; et voici que partout et toujours, et sans se démentir jamais, l'Eglise met sa doctrine, pure comme le rayon de soleil, dans un Verbe sans tache et par lui-même comme un cristal réfléchissant une gerbe de lumière.

Ce qu'il y a, en effet, de remarquable tout d'abord dans cette épouse immaculée du Verbe sainteté, c'est l'intégrité de sa doctrine morale,

c'est la chasteté de sa pensée, c'est la virginité de sa parole. Parcourez toute l'histoire de l'enseignement, surtout de l'enseignement moral de l'Eglise, et dans cette parole, qui depuis vingt siècles ne se tait ni jour ni nuit, cherchez une injure faite à la pureté de la doctrine, une défloration de cette beauté morale qui sort de son âme pour se réfléchir dans sa parole et rayonne de sa parole pour se peindre au fond de l'âme humaine : l'histoire et la vérité vous défient de les trouver.

Ah ! je le sais, de loin en loin, quelques rares casuistes, en parcourant le dédale si compliqué des applications de la doctrine aux réalités de la vie, ont pu un moment perdre vue dans ses labyrinthes obscurs où la pleine lumière se dérobe même aux plus clairvoyants. Mais, remarquez-le bien, ces docteurs ne se trompaient pas sur le fond de la doctrine, mais sur certaines applications de la doctrine. Ces casuistes, en toute hypothèse, n'étaient pas l'Eglise, demeurée pure de ces souillures individuelles. Et bien loin d'applaudir, l'Eglise a blâmé ; et ces hommes, qui, même en la compromettant, ne prétendaient que la servir, elle les a arrêtés, corrigés, châtiés, anathématisés quelquefois. Et encore, faut-il le reconnaître, la plupart de ces erreurs, si effroyablement exagérées par la haine et la malveillance, vous paraîtront presque innocentes, si vous venez à les comparer à ces aberrations, disons mieux, à ces perversions, à ces orgies d'immoralités consacrées audacieusement par tant de doctrines nouvelles.

Eh bien, nous fils de la doctrine et de la parole sans tache, nous le disons avec une fierté humble, parce que c'est la gloire de notre mère et non pas notre gloire : Non, nous n'avons jamais sacrifié une vertu ; non, nous n'avons jamais abdiqué un principe ; non, nous n'avons jamais légitimé une passion ; non, nous n'avons jamais fait, ni par la négation d'une vérité, ni par la prédication d'une erreur morale officiellement et publiquement enseignée dans l'Eglise, une seule injure à la beauté de la doctrine et à la sainteté des mœurs. Ah ! si dans cet enseignement et cette prédication publique de près de vingt siècles vous trouvez une atteinte portée à la plénitude de la morale, dans l'individu, dans la famille, dans la société, une seule, eh bien osez la dénoncer aux indignations de la vertu et aux anathèmes de la conscience ; osez dire : En tel siècle, en telle année, à tel jour, dans tel lieu du monde, sur tel point capital, nous avons surpris l'Eglise en flagrant délit d'enseignement immoral et d'adultère doctrinal avec le génie du mensonge et du vice. Ah ! messieurs, ce n'est pas une fois, mais cent fois que l'Eglise notre mère a été conviée à ces outrages à la pureté doctrinale et, selon le mot énergique de saint Paul, à ces *adultérations* de la doctrine et de la parole. Eh bien, qu'à fait l'Eglise toujours ? Elle a résisté ; elle a gardé et garde encore l'inviolable virginité de l'une et de l'autre ; elle peut dire au or-

d'hui, comme il y a dix-neuf siècles : Ma doctrine est toute pure et ma parole est immaculée.

Ce phénomène vous paraît peut-être bien simple, messieurs, et pourtant, vu de près et embrassé dans toute son étendue, c'est un phénomène anormal, inouï, inconnu dans le présent comme dans le passé ; c'est un phénomène vraiment miraculeux. Ah ! messieurs, partout et toujours à travers les obscurités de toutes les philosophies, à travers toutes les corruptions accumulées et souvent légitimées par les passions, à travers toutes les menaces et toutes les tentatives des puissants, garder l'incorruptibilité permanente et universelle de la doctrine et de la parole ; devant toute chose injuste, immorale, deshonnête, si protégée fût-elle par la majesté de la puissance et le prestige de la gloire, avoir osé dire et redire : Cela n'est pas permis ; maintenir envers et contre tous cet éternel *non licet* d'une incorruptible parole et d'une inflexible sévérité, et cela sans calcul, sans profit, contre tout intérêt humain, par le seul amour du juste, du pur, du beau, en un mot par la seule passion de la sainteté aimée elle-même et pour elle-même : ah ! j'en prends à témoin cette humaine infirmité dont le passé et le présent étaient partout dans le monde moral les défaillances de doctrines et les lâchetés de parole, non, un tel phénomène n'est pas purement humain.

Songez, messieurs, songez à ceci : nous voici, en France seulement, quarante mille prêtres portant l'honneur et la responsabilité de la parole publique, et appelés à toucher par cette parole aux fibres les plus vibrantes de la vie réelle ; combien, dès lors, dans la catholicité entière, portent un honneur et une responsabilité pareille ? Comment se fait-il que pas un de ces organes attirés de la parole catholique n'est surpris faisant à l'intégrité de la vertu et à la doctrine de la sainteté une blessure profonde ? Je ne parle pas des écarts de forme, des excentricités de pensée ou de parole ; je ne parle pas même des affirmations échappées quelquefois à l'inexpérience, à la témérité ou à la fougue du tempérament ; je parle des erreurs formulées avec réflexion, sciemment enseignées et opiniâtrément soutenues. Quel prodige de voir une prédication qui parle partout et toujours, et par des organes si multiples et si divers, depuis bientôt deux mille ans, demeurer l'inaltérable proclamation de tous les devoirs de la vie et l'invincible défense de tous les droits de la conscience humaine ! Et cela lorsqu'il n'y a pas une seule vertu qui n'ait été outragée par quelque philosophe, et pas un principe de morale, de justice et de pureté qui ne soit, aujourd'hui surtout, battu en brèche par quelque inventeur de morale nouvelle !

Ah ! si vous ne comprenez assez ce qu'il y a de supérieur, d'extraordinaire et de miraculeux dans ce phénomène de la parole catholique,

faites une expérience de plus. Proclamez, sans réserve aucune, la liberté absolue de pensée et de parole. Que tous ceux qui ont dans leur tête une idée sur les devoirs et la destinée de l'homme montent sur une chaire ou s'installent dans la rue pour enseigner ; qu'ils annoncent non-seulement dans chaque capitale, mais dans chaque cité, des cours de haute morale sur les droits et les devoirs, sur la justice et la propriété, sur la liberté et l'autorité, sur le sacrifice et la charité ; laissez ces publics enseignements se perpétuer, je ne dis pas deux mille ans, je ne dis pas deux cents ans, je ne dis pas même deux ans, mais deux mois seulement en pleine licence de tout dire et de tout enseigner. Oui, messieurs, je vous donne deux mois de liberté absolue et illimitée. Eh bien, je vous le déclare d'avance, sûr de ne recevoir de l'épreuve aucun démenti, si ces distributeurs publics de morale humaine et de morale sociale ne sont pas foncièrement chrétiens, la moitié au moins vous débitera, dans une rhétorique équivoque, de la morale falsifiée, et fera par quelque endroit, à l'honneur de la vertu et à la sainteté du devoir, de publiques insultes. L'un dira : " Je nie l'autorité ; l'autorité n'est qu'un fantôme. " Un autre dira : " Je nie la propriété ; la propriété n'est que le vol. " Un autre dira : " Je nie la chasteté ; la chasteté, c'est folie. Je nie le sacrifice ; le sacrifice, c'est fanatisme. " Un autre, plus hardi et plus audacieux, faisant de sa chaire un piédestal, s'écriera : " Moi je nie tout, oui, tout, hormis l'indépendance et l'autonomie de ma personne, libre de tout penser, de tout dire et de tout faire. "

Eh bien, messieurs, il y a une parole qui a dans le monde, à l'heure qu'il est, plus de trois cent mille chaires pour enseigner, et qui enseigne sous tous les cieux depuis bientôt deux mille ans ; et cette parole n'a jamais failli à la prédication de la sainteté totale en tout ordre de chose. Elle dit, elle : L'autorité, c'est l'ordre ; la propriété, c'est le droit ; la chasteté, c'est la beauté ; le sacrifice, c'est la gloire de l'homme et le salut du monde ; l'abnégation, c'est la racine de tout bien, et l'égoïsme la racine de tout mal. Et nul ne pourra jamais comprendre et surtout ne pourra jamais dire ce que cette parole toujours pure et toujours immaculée a fait et fait encore dans les générations humaines pour élever le niveau général de la moralité publique et pour élever encore au-dessus du niveau général l'élite des vertueux et l'aristocratie des saints.

III

Mais, messieurs, voici, dans l'Eglise catholique, une source ou une dérivation plus féconde encore de vertu et de sainteté, l'action sacramentaire appliquant à l'humanité les mérites du Rédempteur. La prédication est une lumière qui montre dans une pleine clarté ce que doit

faire l'humanité pour s'élever jusqu'à la sainteté ; l'Eglise par ses sacrements, donne la force d'y monter en effet. La parole que l'Eglise prêche maintient inaltérable dans l'humanité chrétienne l'idéal de la sainteté ; les sacrements qu'elle administre donnent la puissance de le réaliser.

Vus dans la lumière de la foi catholique, les sacrements portent la grâce, c'est-à-dire un secours, une force de Dieu donnée gratuitement à l'homme pour l'aider à devenir saint ; la grâce, ce je ne sais quoi de Dieu en nous qui, conspirant avec notre liberté, élève nos actes au mérite, à l'honneur et à la gloire du surnaturel ; la grâce, cette grande réalité mystique que la libre pensée relègue dans le monde des chimères, et qui, dans le christianisme et dans toutes les âmes qu'elle visite, est aux vertus ce que la sève est aux arbres, ce que la lumière est aux fleurs, ce que la pluie est aux champs. Et les sacrements eux-mêmes, que sont-ils à la grâce ? Ils sont ce que les fleuves sont aux sources, ce que les canaux sont aux fleuves ; fleuves divins, canaux mystérieux qui font dériver des plaies du Christ crucifié jusqu'au fond des âmes le flot toujours jaillissant des mérites de la rédemption.

Ceci soit dit surtout pour tous ceux qui parmi vous s'éclairent au soleil de notre foi et voient toutes choses dans le rayon de sa pure lumière. Mais, même en faisant un moment abstraction du côté rigoureusement mystique et surnaturel de l'action sacramentaire sur les âmes chrétiennes, quel rationalisme se rencontrera assez dénué de toute raison pour ne pas comprendre que les sacrements reçus par les croyants, au flambeau de leur foi, sont, dans l'Eglise catholique, une perpétuelle excitation à la pureté des mœurs et à la sanctification des âmes ?

Que peut et doit dire, je vous prie, le baptisé de l'Eglise, reconnaissant lui-même dans cette lumière de la foi qui éclaire son baptême ? Il se dit, il doit se dire, du moins : Mé voilà marqué du signe des saints. J'ai été baigné aux flots du sang régénérateur. Mon baptême m'a affranchi de toute souillure et il m'a fait la vocation de toute sainteté. Arrière le mal ! Qui osera toucher d'un souffle impur la vivante image du Christ resplendissant en moi ?

Mais l'enfant de l'Eglise, le néophyte de la vie divine, reste faible même après sa régénération. Soldat du Christ, enrôlé pour le défendre et avec lui tout ce qui est pur et tout ce qui est saint, tandis qu'il garde la faiblesse au dedans, il voit l'ennemi qui le menace au dehors. La confirmation vient ; elle pose sur sa tête la main qui donne la force ; et cette faiblesse armée devient, pour accomplir tout bien et vaincre tout mal, plus forte que toute force de l'homme. Le confirmé est un héros armé pour vaincre ses passions et cueillir dans les combats la palme de la sainteté.

Toutefois, même investi de cette force (tant est grande la puissance du mal !), le soldat tombe sur le champ de bataille ; il peut tomber du moins, et, en tombant, souiller dans la fange une âme vêtue de Jésus-Christ. La pénitence vient ; elle relève en l'humiliant cet ange tombé de la vie catholique ; elle le purifie dans ses larmes, et, lui rapportant sa robe d'innocence et son vêtement de sainteté, elle lui dit : Te voilà saint encore. Va, pour ne plus défaillir au chemin, va manger le pain des forts ; va chercher dans l'embrassement de Dieu la force de porter dans le vase de ton humaine fragilité, à travers les péripéties du temps, le trésor de l'éternité.

Et l'eucharistie vient : elle ouvre devant l'âme purifiée le tabernacle d'or ; elle dresse devant elle le banquet des anges, où seuls les purs peuvent s'asseoir, et étendant vers elle les bras de l'amour qui l'invite : Viens, dit-elle, mange le saint des saints ; viens et embrasse Dieu, et dans le tressaillement sacré de cette union fortunée avec la sainteté même, porte au ciel et à la terre le défi de t'arracher aux bras de cet amour, amour incarné qui te nourrit de lui pour te faire à son image, amour crucifié qui te donne dans sa chair et son sang, cause efficace de toute sainteté, un mémorial de ses souffrances et un gage infailible de tes éternelles espérances.

Et le mariage, cette source de la sainteté et de la pureté domestique, ignorez-vous ce qu'il faut dans l'Eglise de Dieu pour multiplier les saints dans l'humanité ? Un jour il vient, sous le regard de Dieu et sous la main de l'Eglise, réaliser son mystère sur deux êtres qui s'unissent pour faire sortir de leurs cœurs chrétiennement unis des rejetons dignes du sang et de la beauté du Christ. Il sacre le père et il sacre la mère pour ce ministère deux fois saint, élever dans l'Eglise de Dieu une postérité de saints. Et après l'avoir sacrée pour le temps et l'éternité, l'Eglise demeure au plus intime foyer de cette famille créée et sanctifiée par elle ; elle y couvre et féconde de son maternel regard les germes de toutes ces vertus dont la floraison fait la beauté et l'honneur de la famille chrétienne ; et nul ne peut dire tout ce qu'il y a de puissance de sanctification dans ce regard plein de lumière et de feu, tombant sur des âmes pures. Ah ! messieurs, qui a vu le fond d'une famille chrétienne éclore sous ce regard et sous cette bénédiction de l'Eglise ; qui a respiré le parfum que répand sous un toit sanctifié cette belle fleur de Dieu sortie du sacrement de l'Eglise, comprend ce que je dis.

Et à l'heure dernière de cette vie déjà tant sanctifiée, l'Eglise, pareille à l'ange de la purification et de la sainteté, vient, de sa main bénie, enlever, par une suprême onction, à cette âme voyageuse la dernière tâche capable de sécher encore devant elle le lieu de la sainteté consommée et

de l'innocence absolue. Et sa voix attendrie crie à l'âme prête à s'en-voier des ombres de l'exil dans la lumière de la patrie : Âme chrétienne, pure et chaste colombe, déploie tes blanches ailes et va te reposer au sein de Dieu, sanctuaire de l'infinie sainteté, habitacle éternel des véritables immaculés.

Ainsi l'action sacramentaire ou l'application des sacrements est, dans l'Eglise, une perpétuelle excitation à la sainteté ; car les sacrements, par leur nature même, sont, aux yeux des croyants, le signe, la prédication et la réalisation de la sainteté, germant, croissant, fleurissant et fructifiant de jour en jour, comme les plantes sous le rayonnement du soleil et sous les rosées du ciel.

Mais, messieurs, j'oubliais, ah ! oui, j'oubliais un sacrement illustre dans l'Eglise de Dieu, le sacrement de l'ordre, qui sacre toute une légion d'hommes pour le ministère même de la sanctification ! Et qui pourra dire tout ce que, cette heure sainte de l'onction sacerdotale, heure du ciel sur la terre, met au cœur du prêtre et de désir d'être saint et d'ambition de sanctifier ? O jour radieux entre nos jours, jour béni où le novice du sacerdoce, se relevant de sa prostration, montre au ciel et à la terre un front illuminé des plus purs rayons, tandis qu'il porte dans sa poitrine un cœur rempli des plus saintes émotions et des plus célestes aspirations ! O Christ sanctificateur, ah ! donnez, donnez à tous vos prêtres le souvenir chaque jour renouvelé de ce baptême sacerdotal, et que l'immense légion de votre sacerdoce puise dans ce souvenir efficace la puissance de remplir sur la terre la fonction sublime de la hiérarchie catholique : sanctifier les âmes, multiplier dans l'Eglise les générations des saints !

IV

Voici, en effet, dans l'Eglise une autre source d'où la sanctification descend sur les âmes, la hiérarchie catholique fonctionnant comme un seul homme pour produire la sainteté, c'est-à-dire pour graver dans les générations chrétiennes l'image du Christ sanctificateur. Nous reviendrons plus directement à cette grande chose catholique, la hiérarchie ; nous le prenons ici au point de vue restreint de sa mission sanctificatrice, et j'ose dire qu'à ce point de vue, rien de semblable n'a jamais été vu dans l'histoire : une armée de plus de quatre cent mille hommes, répandue sur toute la terre, portant autour du monde le drapeau du Christ sainteté et la Vierge immaculée, et n'ayant sur la terre d'autre fonction que cette fonction : sanctifier les âmes !

Ah ! messieurs, dites, si vous voulez, que dans cette armée organisée pour la sanctification, il est des prévarications qui tournent à la perversion de l'humanité un ministère sanctificateur de l'humanité. Hélas ! oui, il y en a, et nous n'aurons jamais assez de larmes pour pleurer sur ce

chutes qui sont la tristesse de l'Église, la douleur des anges, la perte des âmes, la malédiction du ciel et le malheur de la terre !

Accusez tant que vous voudrez les faiblesses et les lâchetés prévaricatrices ; une chose demeure certaine, inattaquable, c'est que l'institution même a ce but sublime et que tout y est organisé par rapport à ce but ; sanctifier les âmes, élever l'humanité.

Lisez ou plutôt méditez les paroles de l'ordination du prêtre, de la consécration de l'évêque et de l'élection du pontife. Quel parfum de sainteté ! Comme la loi du ministère y est proclamée, inculquée, sanctionnée ! Quelles aspirations et quelles impulsions vers tout ce qu'il y a de plus pur et de plus céleste sortent de ces paroles qu'on croirait des anges, et descendues de la cité des saints jusqu'à l'âme de nos prêtres, de nos évêques, de nos pontifes ! Et quels monstrueux démentis doit donner aux paroles qui le consacrent et l'envoient, le prêtre, l'évêque ou le pontife, pour porter dans sa fonction une autre ambition que cette ambition : se sanctifier lui-même pour mieux sanctifier ses frères !

Suivez, dans l'ensemble et le détail de ses ministères obligatoires, le prêtre catholique dans la prière liturgique, à l'autel du sacrifice, au tribunal du pardon, dans la chaire de vérité, sous le toit du pauvre, au chevet du malade, dans l'agonie du mourant et sur la tombe des morts. Partout il respire ce qui est saint ; il parle une langue sainte ; il administre les choses saintes ; il vit en un mot, à toute heure du jour, dans une atmosphère de sainteté ; il aspire et respire Dieu par chaque souffle de sa bouche, par chaque soupir de son âme, par chaque battement de son cœur. Ah ! je le sais, même enveloppé de cette divine atmosphère, comme Lucifer dans le ciel, le prêtre peut faillir encore et montrer l'abomination au centre du sanctuaire. Mais, enfin, s'il ne veut à toute heure mentir à Dieu, aux hommes, à lui-même, que doit vouloir et chercher le prêtre dans ce paradis du sanctuaire et, si je l'ose dire, dans ce ciel de la terre où il rencontre partout le face à face de Dieu, si ce n'est la sainteté et encore la sainteté ? Lui le sanctificateur d'office, que doit-il être d'abord ? Saint. Que doit-il être ensuite ? Saint. Que doit-il être encore ? Saint ; oui, saint, vous dis-je, et toujours plus saint aujourd'hui qu'il n'était hier, pour être par sa sainteté même la lumière des âmes et le sel conservateur de cette humanité qu'il met de toutes parts en communion avec Dieu.

Regardez. Dans toute paroisse catholique il y a un homme, le père, le pasteur des âmes, et cet homme a une mission, et cet homme a une loi, une obligation absolue dont rien, pas même le danger de la mort, ne le peut dispenser : être saint, et conduire toutes ses brebis boire aux sources du Christ les eaux vives et pures de toutes les saintetés.

Regardez plus haut dans la hiérarchie des fonctions sacrées. Voici un

homme encore, c'est un évêque. Pourquoi est-il là, cet homme, la mitre en tête, la crosse à la main et la croix sur sa poitrine ; cet homme portant en lui, avec une plus haute majesté, une plus grande représentation de la sainteté ; cet homme qui étend sur un plus vaste troupeau une plus grande sollicitude ? Pourquoi est-il là, si ce n'est pour faire germer sur un champ plus étendu les fleurs de la vertu et les moissons de la sainteté ? Et que veut, que cherche, qu'ambitionne ce roi des âmes, en parcourant la part du royaume du Christ confiée à sa garde vigilante et dévouée ? A l'exemple de son Dieu, il passe en faisant le bien ; il passe en encourageant toutes les vertus et en combattant tous les vices ; il passe en relevant les mœurs et en purifiant les âmes ; il passe enfin en murmurant sans cesse, au milieu des populations qui accourent à sa rencontre, la parole du maître : " Soyez parfaits, comme votre Père céleste est parfait. "

Messieurs, voulez-vous regarder encore plus haut ? Ah ! oui, à la plus haute cime du monde moral et religieux, regardez. Voici la plus auguste et la plus complète représentation de la sainteté sur la terre ; voici le père de l'humanité, celui que sa fonction a fait si bien nommer par le monde entier le *saint-père* ! le suprême sanctificateur des âmes. Lui a, sous ce rapport, la sollicitude de l'univers. Dans le monde tout entier il n'y a pas, dans une vallée si obscure, dans un désert si profond, sur un rivage si lointain soit-il, une fleur de sainteté qui ne s'épanouisse sous son regard et ne lui envoie, dans le souffle des brises, ses meilleurs parfums, comme un tribut de reconnaissance et d'amour au père de la sainteté. Et que veut, que cherche cet homme sur la terre ? Il vit, il respire, il prie, il agit, il souffre, ah ! oui, il souffre pour le triomphe de tout ce qui est juste, de tout ce qui est saint. Il ne parle que pour condamner le crime, pour flétrir l'iniquité, pour anathématiser partout, et si haut qu'il se rencontre, l'injuste, l'impur et l'immonde ; il ne parle, en un mot, que pour faire planer sur l'humanité entière, par la hauteur souveraine de sa parole, et l'idéal de la vertu, et la bannière toujours blanche et toujours sans tache de la pureté et de la sainteté catholique ; et sous ce rapport, la langue inimitable des bulles et des encycliques demeure, dans les lettres et les langues humaines, une langue à part, une langue divinement originale.

Ainsi se révèle à tout regard impartial l'armée militante de nos pasteurs, de nos pontifes, et de tous les sacerdoxes, et de tous les apôtats consacrés pour marcher, de siècle en siècle et d'espace en espace, à l'extermination des vices, à la défaite des passions, à l'édification des âmes et à la création des vertus, en un mot, à l'extension et à l'élévation de la sainteté au sein des générations humaines.

Oui, messieurs, comme vous avez une armée de soldats pour défendre et protéger la patrie, une armée de laboureurs pour cultiver et féconder

la terre, une armée d'industriels pour dompter et subjuguier la matière, ainsi vous avez une armée de prêtres pour défendre et protéger les âmes, une armée de prêtres pour cultiver et féconder les vertus, une armée de prêtres pour dompter et subjuguier les passions, une armée de prêtres pour travailler, dans la paix comme dans la guerre, dans le calme comme dans la tempête, à la destruction de tout mal et à l'édification de tout bien. Institution telle qu'on n'en vit jamais dans l'humanité, et ayant un but tel que nulle autre institution n'en poursuit jamais, dans ces proportions du moins ; institution essentiellement sanctificatrice, dont l'idéal réalisé serait d'être uniquement composée de saints, et dont le but toujours réel et l'ambition toujours infatigable est de créer, de multiplier et d'élever indéfiniment les saintetés sur la terre !

Qui ne voit et ne salue ce grand fait, comme on voit et on salue la lumière du soleil, est un homme aveugle ou un homme méchant ; il a, pour l'empêcher de voir, un vice dans le regard ou un mal dans le cœur. Et j'admire la stupidité antichrétienne qui, confondant cette fonction divine avec toute autre fonction humaine, voudrait faire des sanctificateurs des âmes de vulgaires salariés, pour ne pas dire des esclaves déshonorés de la puissance des Etats.

Ah ! plus grande est son ambition, plus haute sa fonction, plus illustre sa noblesse, plus sublime sa destinée. Par tous les souffles qui animent son vaste corps, par toutes les énergies qu'il renferme et tous les dévouements dont il dispose, conspirer et travailler, d'un bout du monde à l'autre, à relever le niveau des mœurs et l'idéal de la perfection par l'élévation de ses mœurs et son essor vers toute perfection ; arracher la masse du genre humain du borbier des corruptions humaines, ou du moins l'empêcher d'y croupir tout à fait ; soutenir l'humanité, relevée de ses chutes et purifiée de ses fanges, au-dessus du cloaque des choses immondes, les regards et les aspirations tournés vers l'idéal de toutes les pures et de toutes les saintes choses : oui, vous dis-je, quoi qu'il en soit des ombres qui viennent ici quelquefois vous dérober la lumière, voilà, dans sa fonction propre, et avec sa destinée unique, et avec son ambition permanente, la hiérarchie catholique, regardée du point de vue où nous sommes.

Ah ! messieurs, le monde lui-même, le monde même le plus ennemi, l'adversaire public et avoué, l'anticatholicisme contemporain, en est lui-même si convaincu, que l'ombre seule d'une prévarication dans ce public et universel ministère de la sainteté fait un scandale inouï dans toutes les autres sphères de la vie personnelle ou publique. O grands ennemis de la sainte épouse du Christ, je vous remercie du témoignage que vous rendez ici à la vérité. Vous nous pardonnez à peine d'être *des hommes* ;

preuve invincible de notre sublime destinée ; involontaire, mais glorieux hommage rendu par la haine et même par le blasphème à l'idéal de cette fonction essentiellement sainte et sanctificatrice !

V

Il y a dans l'Eglise catholique une source plus profonde de sainteté et où la hiérarchie elle-même a besoin de se retremper toujours pour accomplir dans toute son efficacité son ministère de sanctification ; cette source toujours et perpétuellement jaillissante, c'est le culte et l'adoration du sacrifice.

Ai-je besoin de vous rappeler ici que toute sainteté est à la condition du sacrifice ? Le sacrifice, c'est la plus pure essence de la vertu ; le sacrifice, c'est toute la substance de la sainteté. Le cœur d'un saint est un autel, et le saint est lui-même, sur cet autel, victime et sacrificeur. Le souffle généreux qui entretient dans les cœurs le feu du perpétuel sacrifice est le souffle même qui y féconde toutes les vertus, celles-là surtout qui, dédaignant la vulgarité, veulent monter jusqu'à l'héroïsme. Supprimez dans les âmes le ressort du sacrifice, vous coupez les ailes à la vertu, vous arrêtez l'essor vers les grandes saintetés, vous tuez l'héroïsme, et cette humanité, descendue et découronnée de l'aurore du sacrifice, vous la condamnez au terre à terre de la vertu. Et si vous ne la poussez, par l'égoïsme, jusqu'aux grandes orgies du mal, vous la retenez infailliblement dans le prosaïsme et, si je le puis dire, dans la trivialité du bien. Autant le sacrifice élève les sociétés qu'il pénètre de son grand souffle, autant l'égoïsme aplatit les sociétés qu'il retient sous son bas empire. Cherchez dans certains peuples qui vont à la décadence ou croupissent dans l'immobilité, la raison dernière de la médiocrité des vertus et de l'absence de la sainteté ; vous arrivez toujours à la même découverte : l'extinction dans les âmes de cette vitalité magnanime et seule capable de l'héroïsme, l'extinction du sacrifice. Lorsque l'idéal, que dis-je ? lorsque la simple notion du sacrifice a disparu au sein des peuples livrés à la tyrannie avilissante de tous les égoïsmes, toutes les saintetés y meurent, toutes les vertus y rampent, l'humanité y est par terre.

Donc, pour qu'une religion rehausse avec toutes les aspirations de l'humanité tous les mouvements de sa vie, surtout pour qu'elle élève jusqu'à l'héroïsme l'essor des magnanimes, il faut qu'elle mette au sein de l'humanité, avec la pratique du sacrifice, le ressort vivant des grandes vertus et des grandes saintetés.

Or nous voudrions en vain nous faire sur ce point la moindre illusion : pour que le sacrifice vive dans les âmes, il faut qu'il demeure sur l'autel. En retrancher le culte dans la religion, c'est en retrancher la

pratique dans la vie : témoin toutes les religions qui altèrent, diminuent ou suppriment tout à fait au milieu d'elles le culte et l'adoration du sacrifice de l'autel. Luthéranisme, calvinisme, anglicanisme, tous les protestantismes et tous les rationalismes religieux, de quelque nuance qu'ils soient et à quelque secte qu'ils se rattachent, toutes ces religions et toutes ces philosophies diminuent le sacrifice au cœur de l'humanité qui relève d'elles, à mesure qu'elles diminuent elles-mêmes l'adoration et le culte du sacrifice sur l'autel, si tant est qu'elles gardent encore même un autel.

Et maintenant, vous dirai-je, regardez la sainte Eglise catholique, à l'heure qu'il est, présente à tous les points de l'espace et partout offrant sur l'autel universel l'universel sacrifice. La voilà avec son immense couronne de prêtres, d'évêques, de pontifes, de religieux, de fidèles de toute condition ; la voilà avec son surplis blanc et sa chappe majestueuse, étincelante de l'éclat des pierreries. Que fait-elle dans ses sanctuaires pleins de lumières et de parfums, prosternée avec le peuple autour de son autel où réside et d'où rayonne sur elle l'ineffable mystère, le véritable saint des saints ? Ah ! ce qu'elle fait, vous le demandez ? Mais elle adore ; et qu'adore-t-elle ? Elle adore ce sacrifice dont le feu ne s'éteint jamais sur l'autel catholique ; elle adore son Dieu victime. Que, dis-je, elle l'adore ? Ah ! c'est trop peu ; elle l'aime ; elle l'embrasse ; elle se l'incorpore chaque matin dans le mystère plus ineffable encore de la communion ; elle se l'assimile comme son propre aliment, dans ce banquet où Dieu sert à l'humanité qui a faim et soif de lui sa chair immolée et son sang versé pour le salut de tous ; et dans l'extase qui la transporte hors d'elle-même pour passer tout entière dans son Dieu ou plutôt pour faire passer son Dieu en elle, elle lui demande, avec d'inénarrables élans d'amour, de faire passer tout le mystère du sacrifice qu'elle adore et dans les réalités intimes et dans les manifestations publiques de sa propre vie.

VI

Enfin, messieurs, il est une dernière source de sainteté dans l'Eglise catholique, une chose déjà renfermée implicitement dans le sacrifice dont nous venons de parler, et qui l'explique, comme une cause son effet. Cette chose, à laquelle il m'est doux de revenir toujours comme au centre de toutes les attractions de ma vie, c'est l'amour de Jésus-Christ, l'amour passionné du Christ sanctificateur. Si l'Eglise est sainte, c'est qu'elle est la divine épouse du Christ, et que, comme telle, elle vit de son amour et fait sortir de cet amour les saintetés dont il garde la sève toujours féconde. Quelle éloquence de séraphin, quelle langue de feu, quels accents du ciel il me faudrait ici pour vous dire,

dans une parole digne du sujet, ce que l'amour de Jésus-Christ est aux vertus des saints et ce que l'Eglise est elle-même à l'amour de Jésus-Christ !

Ce que l'amour de Jésus-Christ est aux vertus des saints ? Ah ! que n'ai-je ici devant moi le cœur de tous les héros de la sainteté, et que ne m'est-il donné de pénétrer avec vous ce mystérieux sanctuaire où l'amour du Christ fait ses miracles de transformation et de sainteté qui tiennent en admiration et la terre et le ciel !

Ce que fait pour les vertus des saints l'amour de Jésus-Christ ? Ah ! je vais vous le dire, ou plutôt vous le rappeler seulement. Il emporte avec lui, transfiguré en lui-même, tous les purs amours, toutes les saintes passions, toutes les généreuses ambitions. Impossible pour un cœur de graviter autour de ce centre sans monter de lui-même vers l'idéal de toute perfection, de toute grandeur, de toute beauté, de toute pureté, de toute générosité et de tout héroïsme.

L'amour de Jésus-Christ ! mais c'est l'amour du vrai ; c'est l'amour du beau ; c'est l'amour du grand ; c'est l'amour du parfait ; c'est la passion même de toutes les saintetés ; c'est la sève qui produit les saints, ces fruits d'or du ciel que porte le grand arbre catholique arrosé par le sang même de cet amour ! L'amour de Jésus-Christ, enfin, c'est l'imitation de Jésus-Christ ; c'est l'idéal même de la sainteté, contemplé par le regard, aimé par le cœur et reproduit, dans les saints, par la main de l'amour. L'amour de Jésus-Christ, dans la réalisation des vertus et la création des chefs-d'œuvre de la sainteté, c'est le peintre, le sculpteur, l'artiste inspiré, qui ne s'élève jamais plus haut, qui n'est jamais plus parfait et plus achevé dans ses œuvres que quand il reproduit avec ses délicatesses infinies et ces touches inimitables le portrait de ce qu'il aime ! L'amour du Christ, enfin, c'est la voie abrégée qui conduit au cœur de la sainteté ; la communion avec Dieu par Jésus-Christ Notre-Seigneur !

Aussi, parcourez, d'un bout de notre histoire à l'autre, la longue galerie de tous nos saints ; à travers les miracles de vertus et les prodiges de sainteté, à travers ces impossibilités de la nature, ces sublimes folies de la croix qui remplissent ces vies humainement extravagantes, cherchez la ressort caché qui les explique toutes, vous trouverez partout et en tout l'explosion de cet amour victorieux qui soulève la vie à des hauteurs que la nature ne connaît pas et que la raison toute seule ne soupçonne même pas. Vous trouverez enfin que dans ces mille variétés de la vertu, de la sainteté, du sacrifice, de l'héroïsme et de tous les martyrs, martyrs du cœur, martyrs de l'âme, martyrs du corps, les saints ont fait et font encore invariablement une même chose : ils aiment Jésus-Christ, encore Jésus-Christ, et toujours Jésus-Christ.

Or, si c'est l'amour de Jésus-Christ qui a la puissance de créer les saintetés, ce qui garde la puissance de passionner les cœurs par l'amour de Jésus-Christ, c'est surtout l'Eglise catholique. En vain le schisme et l'hérésie voudraient ici contester à l'Eglise cette gloire séculaire ; en vain ils l'accusent de voiler sous un formalisme d'observances accessoires et de pompes arbitraires cette âme vivante du vrai christianisme, l'amour de Jésus-Christ ; l'Eglise garde à jamais le culte sympathique de cet amour qui est sa force et sa vie au dedans, comme il est son ressort dans ces créations visibles et ses combats du dehors ; et en même temps qu'elle garde pour elle-même le culte indéfectible et l'intarissable passion, elle le suscite au cœur de ses enfants, et elle entretient de son souffle maternel ce foyer sacré que rien n'y peut éteindre.

Et qui donc, je vous prie, pourrait s'en étonner ? L'amour de Jésus-Christ, est-ce que ce n'est pas le fond immuable du culte et de l'adoration catholique ? L'amour de Jésus-Christ, est-ce que ce n'est pas en tous et pour tous le fruit substantiel des sacrements de l'Eglise catholique ? L'amour de Jésus-Christ, est-ce que ce n'est pas l'âme de la parole catholique, le ressort de tous les apostolats catholiques, l'inspiration de tous les martyrs catholiques, le signe authentique et le caractère distinctif de tous les saints élevés sur l'autel catholique ? L'amour de Jésus-Christ, ah ! c'est le cœur même de la divine épouse ; c'est le centre rayonnant du véritable christianisme constitué et vivant dans l'Eglise ; c'est le vrai soleil du monde catholique, communiquant aux cœurs héroïques cette chaleur féconde qui fait éclore, au milieu même des corruptions du siècle, la fleur céleste de la sainteté ; fleur choisie du jardin de l'époux, offerte sur l'autel par la main de l'époux ; fleur immortelle qui montrera toute sa beauté en versant tous ses parfums dans la patrie du ciel, et qui, même sur cette terre de l'exil, déjà laisse voir une beauté qui séduit et répand un parfum qui enivre de je ne sais quel enivrement sacré l'élite des cœurs capables de subir son charme sans pareil !

Tel est, en effet, dans les cœurs catholiques, le phénomène charmant que produit l'amour de Jésus-Christ en y produisant les grandes saintetés ; c'est comme un parfum de la patrie respiré dans l'exil, un je ne sais quoi du ciel qui embaume les âmes même au sein des corruptions de la terre.

Ah ! ces cœurs de saints embaumés par leur propre amour, vous ne les connaissez pas peut-être ; mais je les connais, moi ; j'en ai approché quelquefois ; j'en ai senti le rayonnement doux et béatifique comme un rayonnement du ciel et comme un pressentiment du paradis ; et ce cœur des saints, où l'Eglise catholique cultive la divine fleur de l'amour

de Jésus-Christ, était pour moi comme la rose la plus belle et la plus parfumée du jardin de l'Eglise, rose mystique s'embaumant elle-même, et avec elle tout ce qui l'environne, de ses propres parfums !

Et maintenant je demande : Ce que l'amour du Christ doit produire dans l'Eglise catholique en y versant à flots perpétuels la sève de toutes les saintetés, l'a-t-il fait en réalité ? Cet amour de Jésus-Christ, si cultivé partout dans l'Eglise, a-t-il fait germer, éclore et s'épanouir réellement les grandes moissons de la sainteté ? Ici, messieurs, du fond de tous nos siècles chrétiens, tous les saints passionnés par l'amour de Jésus-Christ se lèvent pour répondre ; tous les Paul et tous les Xavier, tous les Augustin et tous les Bonaventure, tous les Dominique et tous les François d'Assise, toutes les Thérèse et toutes les Catherine de Sienna, oui, tous ces saints et toutes ces saintes, passionnés par l'amour, se lèvent, couronnés d'un diadème de l'éclat de leurs mérites, portant dans leurs mains les gerbes brillantes de leurs vertus et les bouquets parfumés de toutes les saintetés écloses de l'amour du Christ sous le souffle de l'Eglise ; ils regardent avec un sourire du ciel cette mère du bel amour, et ils s'écrient : O mère, ô la plus belle et la plus sainte des mères, Eglise catholique, salut ! Nos vertus sont votre ouvrage, nos mérites sont votre gloire, et tous ensemble nous sommes à votre front l'immortelle couronne de votre sainteté !

Telles sont, messieurs, les grandes sources de la sainteté que l'Eglise catholique fait jaillir de son sein dans le sein de notre humanité ; telle est son incomparable puissance pour multiplier sur la terre la magnanime légion des saints. Sainte elle-même, la sainteté en essence, elle produit de siècle en siècle des générations qui lui ressemblent. Oh ! qu'elles sont belles ces générations sorties du sein toujours fécond de l'épouse immaculée, et quelle auréole de gloire resplendit sur leur front ! *O quam pulchra est casta generatio cum claritate.* Cette génération, le ciel la regarde avec amour et la terre elle-même la voit passer avec admiration ; et à la beauté des enfants et à la sainteté dont ils portent le signe on reconnaît l'inviolable beauté et l'inaltérable sainteté de la mère.

Et pourtant il y a des hommes qui passent, sans l'apercevoir, devant cette grande merveille du monde moral. Que dis-je ? bien loin de voir briller sur le front de l'immortelle voyageuse cette gloire séculaire, ils lui déniaient même l'honneur d'une sainteté vulgaire. Ils ont vu des taches sur son vêtement ; ils ont vu des points noirs au fond de ses longs siècles, et ils disent : Non, l'Eglise n'est pas sainte !

Ils s'en vont sur toutes les routes de notre histoire, comptant, avec une satisfaction mal dissimulée, les prêtres, les religieux, les pasteurs, les évêques, les pontifes qui font tache sur le vêtement de cette Eglise

que nous proclamons immaculée. Tout entiers à ces scandales qu'ils grossissent, multiplient et parfois exagèrent jusqu'à l'impossible, ils passent, sans même les apercevoir, devant les miracles de vertu qui brillent comme des flambeaux, d'étape en étape, sur toute la route parcourue par cette mère féconde de toutes les saintetés, et voilant aux regards des peuples cette longue galerie de saints qui orne et embellit notre histoire, ils disent, en montrant du doigt les quelques points qui se détachent de ce fond lumineux ; Vous le voyez bien, cette Eglise proclamée sainte par un sacerdoce intéressé, la voilà couverte de souillures ; la voilà bien nommée, par la voix du moine réformateur, la *grande prostituée*.

Je pourrais vous dire ici, avec un écrivain célèbre : Vues d'une certaine hauteur et des points élevés de chaque siècle, ces prévarications, disséminées dans une étendue vaste comme le monde et dans une durée longue comme notre vie, ces prévarications ressemblent à ces accidents qui, dans un panorama de la nature, disparaissent au regard qui le contemple d'une cime élevée. Mais agrandissez, si vous voulez, ces prévarications qui font scandale à la libre pensée. Eh ! qu'importent, vous dirai-je, ici ces quelques taches sur une beauté dont l'éclat se répand sur tant d'espaces et de siècles ? Qu'importent, sur tant d'horizons inondés d'une pure lumière, ces quelques points obscurs que votre œil semble seul apercevoir ? Ah ! nous ne sommes pas tous des saints, dites-vous. Vraiment vous l'avez découvert ? Dans deux mille ans de notre histoire vous n'avez pas vu la sainteté partout et en tous, et vous ne pouvez plus croire à la sainteté de l'Eglise ? Les prévarications que vous avez rencontrées de loin en loin dans quelques-uns de ses membres souillés au contact des vices, qui sont peut-être les vôtres, vous indignent, vous révoltent, vous irritent, et à votre regard soi-disant impartial, la sainteté de l'Eglise se dérobe tout à fait. O vertueux, il est pourtant une sainteté plus difficile à découvrir que celle de l'Eglise ; c'est la vôtre ! Contempteur de l'Eglise, insulteur de la sainteté même, laissez-moi vous le demander : Où sont vos vertus, où votre sainteté ? Voulez-vous dérouler sous nos yeux, page par page, tout le livre de votre vie ?

Quoi ! vous ne voyez pas la sainteté de l'Eglise ? Ah ! je comprends, le pur devine et admire le pur ; le beau devine et admire le beau ; ainsi le saint devine et admire le saint. Ah ! vous ne voyez pas la sainteté dans l'Eglise, et vous vous en glorifiez ? Moi, je vous plains, aveugle qui ne voyez pas le soleil. Ah ! pour moi, je l'avoue, si j'avais ce malheur de ne pas voir, de ne pas deviner, de ne pas sentir que l'Eglise est sainte, je me garderais de le dire ; car, en vérité, il n'y a pas lieu de s'en prévaloir et moins encore de s'en vanter. Qui ne

voit pas le soleil à le regard vicié : qui ne sent pas la sainteté à le cœur corrompu. Vous ne voyez pas la sainteté de l'Eglise ? Eh ! qu'importe ? Les siècles l'ont vue, ils l'ont admirée ; l'armée des saints a laissé sur eux ses vestiges éclatants ; notre siècle la voit encore, et la meilleure part de l'humanité s'incline devant elle, et respire son parfum en baisant la trace de ses pas ; et malgré la clameur de l'impiété et le frémissement des passions, il en sera toujours ainsi ! Le chef-d'œuvre est là, et l'édifice est sous vos yeux, chef-d'œuvre sans pareil, édifice miraculeux, où chaque pierre est une vertu, chaque ornement une sainteté ; miracle de la richesse et de la beauté morale, à quoi bon le décrire davantage ? Il brille de sa propre splendeur et il porte un nom que les siècles n'effaceront plus : l'Eglise, la *sainte* Eglise catholique, apostolique et romaine !

(A continuer.)

LE COUSIN GABRIEL.

(Voir pages 464 et 515.)

IV

Ce fut d'un pas presque joyeux qu'il gagna le bateau à vapeur avec lequel il devait descendre le Rhin. Mais lorsqu'il vit de loin la terrasse de sa maison se détacher, à quelque distance du débarcadère, sur le fond verdoyant des coteaux, son front se couvrit d'un nuage. Combien ses plans d'avenir étaient différents au départ ! Il lui devint tout à coup impossible de garder au doigt la bague de la pauvre Traud ; il l'ôta et la cacha dans la poche de son gilet ; un moment plus tard, il eut honte de cette faiblesse et la remit à sa main. En arrivant à sa demeure, il rencontra sur le seuil le vieil intendant ; Gabriel détourna les yeux pour échapper à la muette question de son sourire ; il lui dit simplement qu'une affaire imprévue le ramenait, il l'interrogea ensuite d'un air distrait sur le produit de la vendange et se dirigea vers sa chambre en donnant l'ordre qu'on ne le dérangeât point.

Il éprouva un véritable supplice en traversant les pièces désertes que, la semaine précédente, il avait ornées avec tant de sollicitude, car il s'était flatté d'y recevoir Cornélie et ses parents, d'y célébrer la fête de

ses fiançailles en même temps que celle des vendanges, et il avait presque partout préparé à sa cousine une surprise délicate. Ici, le piano qu'il voulait lui offrir, là, une grande volière dorée, pleine des oiseaux favoris de la jeune fille; plus loin, dans une bibliothèque de bois de rose, la collection des meilleurs poètes anglais et allemands; enfin, un joli boudoir tendu et meublé de damas de soie bleu clair, car elle avait dit, à ce dernier bal qui avait eu tant d'influence sur leur destinée, qu'elle préférerait cette couleur à toute autre. Mais c'était dans sa propre chambre que Gabriel devait ressentir l'émotion la plus poignante. Il y avait réuni tous les présents qu'il avait reçus d'elle, depuis le rond de serviettes brodé de perles bleues, don enfantin de la petite cousine, jusqu'au candélabre de bronze vert qu'il avait mille fois contemplé avec amour, dans la pensée que peut-être il éclairerait un jour son bonheur domestique.

En revoyant ces objets si chers, une souffrance aiguë lui saisit le cœur; il se laissa tomber sur un siège, abattu, oppressé sous le poids de ses souvenirs. Un torrent de larmes le soulagea. Quant cet accès de désespoir fut calmé, il résolut d'anéantir un passé qui réveillait en lui tant de regrets amers et désormais coupables. Il renferma au fond d'une armoire les dons de Cornélie, condamna la porte du boudoir bleu et, sous prétexte que le ramage bruyant des oiseaux lui était insupportable, il fit transporter la volière dans un endroit reculé de la maison. Après s'être ainsi mis en règle avec sa situation nouvelle, il alla vers sa bibliothèque, prit un livre, puis un autre, les feuilleta et les reposa sur les rayons. "Pourquoi Traud ne finirait-elle point par avoir le goût des choses de l'esprit? Et même, quand elle n'y entendrait jamais rien, quel mal y aurait-il à cela? Des milliers de gens n'ont-ils pas vécu parfaitement heureux sans connaître ni Shakespeare ni Goethe? Ne sommes-nous au monde que pour lire les poètes? Le sentiment par lequel l'âme comprend instinctivement les beautés de la nature ne vaut-il pas mieux, ne donne-t-il pas des jouissances plus vraies que l'éducation qui égare notre sensibilité sur des fictions brillantes? La nature! la nature! Voilà ce qui seul est grand et sublime. Si j'étais, comme Robinson, dans une île déserte, à quoi me servirait que ma femme pût estropier une sonate de Beethoven? Qui m'empêche de me créer ici une solitude, de mettre entre le monde et moi une barrière qu'aucun importun ne puisse jamais franchir? Oui, je le ferai, et certainement l'affection de cette douce créature me sera bientôt plus précieuse que toutes les délicatesses qui me semblaient autrefois un besoin."

Ces sages réflexions lui ayant rendu un peu de courage, il sortit pour visiter ses vignes, se montra satisfait de la récolte, parla aux ouvriers

plus familièrement que de coutume. Le soir, rompu de fatigue, il se mit au lit et dormit neuf heures.

Les jours suivants, tout alla mieux encore. Chacune des paroles de Traud lui revint en mémoire, il se représentait son frais visage et sentait naître peu à peu le désir de se retrouver auprès d'elle. Une sorte de chant de fiançailles s'élevait pour lui au milieu des ceps de vigne. Qu'elle serait gentille à voir détachant, de ses doigts agiles, les grappes destinées à faire le vin de choix ! Là-dessus, il poussa un soupir involontaire, et se mit, contre son habitude, à boire plusieurs rasades de vin doux ; il parlait avec tant de volubilité, tant d'animation, que la femme de l'intendant prit de l'inquiétude, s'imaginant qu'il avait le cerveau malade. Son mari la rassura ; il posa d'un air de mystère un doigt sur son cœur : « C'est là qu'il souffre ; il n'y a pas grand danger, » dit-il avec un sourire.

Vers le milieu de la semaine une lettre arriva, qui donna beaucoup à penser au couple curieux. L'adresse, d'ailleurs assez lisible, trahissait une main inexpérimentée ; ce n'était certes pas un message d'affaires ; le papier, le cachet le disaient clairement. Le mari et la femme avait fini par conclure qu'il n'y avait rien là qui méritât leur attention ; grande fut donc la surprise de l'intendant, lorsque son maître lui arracha la lettre des mains et courut s'enfermer dans son cabinet. Tandis que le vieux serviteur se livrait à ses conjectures, Gabriel, resté seul, avait posé le billet sur la table sans pouvoir se décider à l'ouvrir. Il alluma un cigare, lança violemment dans l'air quelques bouffées de tabac, puis, s'étant excité d'une manière factice par le souvenir de cette soirée passée au clair de la lune avec Traud, il s'étendit sur le divan et rompit le cachet.

La lettre, d'une écriture enfantine, était ainsi conçue :

« Très-honoré Monsieur !

« Cher Fiancé !

« Bien qu'il ne m'ait pas été donné de jouir de votre présence, ce temps si court m'a permis d'apprécier vos qualités admirables. Dès que je vous ai vu, vos manières séduisantes ont fait impression sur mon cœur. Je n'ai pu résister, hélas ! à votre regard si doux et si tendre, votre voix aussi harmonieuse à mon oreille que celle du rossignol. O vous, le plus aimable des mortels, voyez de quels traits vous avez blessé mon âme ! J'en suis venue à ce point que, pour moi, le ciel est toujours sombre, quand les étoiles polaires de tes yeux bleus ne me sourient pas. (Le mot *bleus*, ajouté après coup, laissait encore voir les quatre lettres de l'adjectif *bruns* qui, sans doute, avait été mis d'abord

par mégarde.) Je vous ai fait naïvement l'aveu de l'inclination que vous m'avez inspirée, mais l'amour sans réciprocité est une torture digne de l'enfer. Oh ! n'opposez pas l'insensibilité du granit aux effusions d'un cœur virginal ! Quelques paroles de tendresse me raviront au septième ciel. Comme dit le poète :

Cueille sur ton chemin la rose et la fleur du souvenir.

La couronne que nous tresse l'amour doit rester épanouie

Jusqu'à ce que l'éternel sommeil ferme nos yeux.

“ Je termine, très-cher et très-honoré Monsieur, en vous assurant de la profonde reconnaissance et de l'affection, ou plutôt du culte, de votre promesse,

“ GERTRUDE WENDELIN.”

Il avait lu jusqu'à la fin, les yeux grands ouverts, avec une sorte de stupeur. Plusieurs fois, il regarda la signature. Cette épître brûlante était bien d'elle, et c'était bien à lui qu'elle s'adressait ! Un moment, il fut comme écrasé, puis un accès d'hilarité folle soulagea son cœur ; il jeta la lettre loin de lui et rit aux larmes.

Dans cette disposition, il se leva vivement, courut à un tiroir où il renfermait toutes sortes d'objets sans valeur, et y prit un petit livre jauni qu'il se mit à feuilleter. C'était un recueil épistolaire à l'usage des amoureux. Un de ses camarades le lui avait donné dans un moment de joyeuse humeur, pour railler son indifférence envers le beau sexe. Sans avoir besoin de chercher beaucoup il y trouva, imprimée tout au long “ la tendre effusion d'un cœur virginal ” qu'il venait de lire écrite d'une main inhabile et tremblante. Un rire nerveux s'empara de nouveau du jeune homme, mais cette gaieté ne dura pas ; il ramassa la lettre et la déchira en mille morceaux qu'il jeta dans le foyer. Il y mit ensuite le feu, puis il suivit d'un œil pensif les flammes qui consumaient les débris du malheureux billet. L'enveloppe était restée sur la table. En la prenant pour la brûler aussi, Gabriel vit qu'elle contenait un autre papier. L'écriture était la même que celle de la lettre, toutefois, bien différente de celle-ci, qui ne laissait rien à désirer sous le rapport de l'orthographe, elle accusait une précipitation extrême et un mépris complet des lois de la grammaire.

“ J'ai été obligée, disait Traud, d'entrer dans la maison où je m'étais engagée, mais pour quelques jours seulement, et vous ne m'en voudrez pas quand vous saurez pourquoi. Je vous expliquerai cela le jour où vous viendrez, c'est-à-dire dimanche, si vous tenez parole. Je suis en attendant,

“ Votre respectueuse et affectionnée

“ TRAUD.”

“ P. S.—S'il vous était plus commode de me voir chez mes maîtres

que dans l'endroit dont nous sommes convenus, vous me trouverez au n° 27 de la rue du Rhin. C'est une maison très comme il faut, vous n'avez pas à être inquiet de moi. Je ne sers que la demoiselle ; on l'appelle mademoiselle Cornélie ; elle est malade, et c'est pour cela que je n'ai pas pu refuser d'entrer au moins pour une semaine ; car il n'y aurait eu personne pour la soigner. Maintenant que vous savez tout, vous ne me gronderez certainement pas. Portez-vous donc bien, et pensez à votre amie."

C'en était trop, le sort s'acharnait sur Gabriel. Il pensa étouffer de douleur et de honte. La porte donnant sur la terrasse était ouverte, il s'y précipita, mais il n'y put rester ; son sang brûlait ses veines, un nuage voilait ses yeux. Il courut à l'écurie, sella lui-même son cheval, et s'élança tête nue vers la grande route qui, en cet endroit, suit les profondes sinuosités du fleuve.

L'intendant s'était hâté d'apporter le chapeau du jeune homme ; il arriva seulement pour le voir disparaître au tournant du chemin. Les heures s'écoulèrent, Gabriel ne revint pas ; le lendemain, une courte lettre annonça qu'il ne fallait pas l'attendre, qu'il ne savait pas lui-même combien de temps son absence se prolongerait. Le reste de la semaine se passa sans apporter d'autres nouvelles. Le matin du huitième jour, un épais brouillard enveloppait le fleuve et les collines, l'air était humide et froid, les vendangeurs, courbés sur les ceps, sentaient leurs doigts se glacer au contact des grappes couvertes de rosée. Tout à coup ils entendirent le galop d'un cheval et ils aperçurent leur jeune maître qui s'avançait vers la maison. Monture et cavalier semblaient exténués de fatigue. L'intendant qui surveillait les travaux de la récolte, accourut s'informer avec sollicitude de l'état du voyageur, mais il reçut à peine une réponse. Le jeune homme demanda les lettres arrivées pendant son absence, parcourut les adresses d'un œil anxieux, et parut respirer plus librement après s'être assuré que cette correspondance était purement commerciale. "Sans doute, pensa l'intendant, il craignait d'y reconnaître cette mystérieuse écriture qui l'a si fort troublée." Gabriel congédia le vieux serviteur, s'assit, devant son bureau ; et, après quelques instants d'hésitation, commença une lettre sur laquelle il avait déjà réfléchi longtemps. Fou de terreur, à la nouvelle de la maladie de Cornélie, il avait passé cette longue semaine aux environs de la demeure de sa cousine, guettant avec angoisse tous les indices qui pouvaient l'éclairer sur son état. L'immense douleur qu'il avait éprouvée lui avait fait comprendre la force du sentiment qui l'unissait à la jeune fille. Jamais il n'aimerait une autre femme. La fièvre du dépit l'avait un instant troublé, il voyait clair maintenant dans son cœur.

La feuille blanche qu'il avait sous les yeux ne contenait encore que les mots : "Chère Gertrude," il cherchait de quelle expression il envelopperait ce qu'il avait de pénible à dire, lorsqu'un coup discret se fit entendre à la porte de sa chambre. L'intendant venait lui annoncer qu'une jeune fille demandait à lui parler. "Elle prétend, ajouta-t-il, que monsieur la connaît et qu'elle a des choses importantes à lui apprendre."

Traud, en habits de voyage, châte épais, chapeau de paille, entra bientôt, portant un petit paquet sous le bras. Gabriel poussa vivement la porte, sans la fermer toutefois, car il ne voulait pas qu'on fit de commentaires au sujet de cette visite.

—Tu arrives justement, Traud, lui dit-il, au moment où je t'écrivais

Elle garda le silence de l'air embarrassé d'une personne qui ne sait par où entamer une confidence difficile. Elle évitait de regarder Gabriel ; ses yeux erraient au hasard sur la campagne, que le soleil sorti victorieux de sa lutte contre le brouillard, commençait à dorer de ses rayons. Le jeune homme la contemplait avec une inquiétude croissante, cherchant à lire sur son pâle visage les sentiments qui l'agitaient.

—Je vais, reprit-il, te faire servir à déjeuner, Traud. Assieds-toi, tu dois être fatiguée.

—Je vous remercie, répondit-elle d'une voix douce et calme. Je me suis reposée sur le bateau à vapeur ; d'ailleurs je ne resterai pas longtemps ; je ne viens que pour...

—Regarde, interrompit-il en lui montrant la feuille sur laquelle était tracé son nom, cette lettre te serait arrivée aujourd'hui, si je ne t'avais pas vue.

—Tant mieux que vous ne l'avez pas écrite, répliqua-t-elle. Ce que vous m'auriez dit ne me conviendrait pas, je pense. Je ne puis plus recevoir avec joie vos lettres d'amour : vous en aimez une autre qui le mérite davantage ; nous aurions été malheureux ensemble.

—Qui t'a appris... ? s'écria-t-il avec un profond étonnement.

—C'est Lisbeth ; mais je m'en doutais déjà. Je ne pouvais voir votre bague sans me sentir toute triste, car elle me paraissait mille fois trop belle pour une fille comme moi. Et puis je me rappelais vos bonnes paroles, votre honnête figure, et je me rassurais. J'avais dit à ma marraine que j'avais changé d'avis. que je ne voulais plus quitter la maison, et elle avait bien vite couru chez mes maîtres pour leur reporter le denier à Dieu. Ils auraient consenti sans peine à le reprendre, si la demoiselle n'était pas tout à coup tombée malade.—Rassurez-vous, elle va mieux.—Mais les parents voulaient mettre auprès d'elle une brave fille dont ils seraient sûrs, et non pas un mauvais sujet, comme cela

peut arriver quand on n'a pas le temps de choisir. J'ai donc été obligée d'entrer chez eux, je vous l'ai écrit. Je remercie Dieu que les choses soient arrivées de la sorte, car sans cela je n'aurais pas eu la vérité. Les deux premiers jours, je n'ai remarqué absolument rien. Mademoiselle Cornélie était calme et ne disait pas un mot. La fièvre vint le lendemain soir : elle parlait tout haut dans le délire, mais cela ne me fit pas comprendre davantage, seulement je voyais qu'elle avait du chagrin et qu'elle ne voulait pas le dire ; même dans les moments où elle ne souffrait pas, elle était triste à la mort ; avec cela, une douceur d'ange. Elle m'avait prise en amitié : une fois que j'étais seule avec elle dans sa chambre, elle me dit : " Si je mourais, Traud, promets-moi de porter à la poste la lettre qui est dans le tiroir de mon secrétaire, et de n'en parler à personne. Tu me garderas le secret, n'est-ce pas ? " Je lui dis qu'elle pouvait être tranquille, mais je ne devinais rien encore. Ce que je vous raconte là se passait avant-hier, quand elle était au plus mal. Le médecin vint dans la soirée et prescrivit de nouveaux remèdes. Je courus à la pharmacie. En revenant, je rencontrai Lisbeth, qui avait servi avant moi dans la maison ; je la connaissais un peu. Elle m'arrêta pour me demander comment allait notre demoiselle, car elle avait appris qu'elle était malade. Je le lui dis et nous nous mîmes à causer.—" Ah ! reprit-elle en riant, ce ne sont pas des potions ni des drogues qui peuvent la guérir. Il faudrait savoir ce qui lui donne la fièvre, et justement, moi, je le sais.—Alors pourquoi n'as-tu pas parlé ? lui dis-je.—Un instant ! répondit Lisbeth. Je ne veux pas me brûler les doigts à la chandelle. D'ailleurs elle n'a que ce qu'elle mérite : elle m'a renvoyée parce que je me laissais faire un brin de cour. Cela lui a bien réussi, à elle, de tenir la dragée haute à son prétendu ? Il a mal pris la plaisanterie, et ils sont brouillés." Je lui demandai d'où elle savait cela. Elle me dit alors qu'il était venu un soir, que c'était un beau jeune homme très-bien mis, et qu'il avait appelé la demoiselle sa cousine. Elle avait écouté leur entretien et n'en avait pas perdu un mot, parce que la porte du salon était restée entr'ouverte. Il était parti après l'arrivée d'un monsieur français, qui n'avait pas tardé à s'en aller aussi. Alors Lisbeth était revenue et elle avait trouvé la demoiselle étendue sur le canapé. Son mouchoir était mouillé à tordre.

Traud s'arrêta un moment pour regarder d'un air de compassion Gabriel, qui s'était jeté dans un fauteuil et tenait ses yeux fixés à terre.

—Ne prenez pas la chose trop à cœur ; tout s'arrangera, dit-elle. A mon retour, je la trouvai encore bien mal : elle avait une fièvre très-forte ; cependant elle fut mieux après avoir pris la potion. Le médecin

revint vers minuit : il dit que la crise était passée, que la demoiselle se rétablirait bien vite. Tout le monde se coucha ; je restai seule. Je ne pus m'empêcher alors—car je pensais qu'il serait inutile d'avertir le cousin—d'aller doucement au secrétaire et de prendre la lettre. Elle était dans une enveloppe cachetée. Combien je fus saisie, mon Dieu, en y lisant votre nom ! . . . Le tonnerre serait tombé près de moi, que cela ne m'aurait pas bouleversé davantage. Je comprenais tout. Vous vous étiez attaché à la première venue pour vous consoler de votre chagrin, et vous n'aviez pas répondu à ma lettre, parce que, ayant encore dans le cœur votre ancien amour, vous ne vouliez pas m'écrire un mensonge.

Gabriel se leva, lui saisit les mains, et lui dit :

—Traud, tu as l'âme la plus belle que je connaisse. Je t'ai assuré que je t'aimais sincèrement, Dieu sait que je ne t'ai pas trompée en cela. Mais, tu as raison, je n'aurais pas eu le cœur de te cacher la vérité. Ma lettre allait t'apprendre qu'une autre m'était plus chère encore que toi ; je voulais te prier de me rendre ma parole, car deux personnes qui s'épousent doivent être tout entières l'une à l'autre, et tu mérites la tendresse profonde, complète, d'un mari. Tu es venue la première rompre un engagement inconsidéré ; ta noble conduite me fait rougir de la mienne.

Le jeune homme s'était détourné pour cacher son émotion.

—Il n'y a pas de quoi rougir, reprit-elle. "L'amour rend fou le plus sage," dit le proverbe. Quant à moi, j'oublierai tout cela ; le mal n'est pas grand. J'ai eu de l'amitié pour vous : j'aurais été heureuse de vous en inspirer aussi, mais je sens que c'était impossible, et je n'en mourrai pas. Déjà une fois je m'étais crue aimée ; mon prétendu en a épousé un autre. J'ai pensé que le chagrin me tuerait ; cependant j'ai fini par reprendre goût à la vie. Ne vous occupez donc pas de moi, et faites que la demoiselle guérisse bien vite. Dès hier ma résolution était arrêtée. J'ai dit que ma mère m'avait écrit de venir tout de suite pour s'entendre avec moi au sujet d'un héritage. Bonté divine ! il n'est guère question chez nous d'héritage. Ce matin, madame m'a permis d'aller passer trois jours chez mes parents ; elle ne se doute pas que je suis partie pour ne plus revenir ; mais, quand la demoiselle se portera bien et qu'elle sera heureuse, qui s'inquiétera d'une pauvre fille ? Je vais chez une cousine qui habite aux environs ; je resterai près d'elle jusqu'à demain, et ensuite je me rendrai au pays. Depuis longtemps ma mère désire me voir. C'est tout ce que j'avais à vous apprendre ; il ne me reste plus qu'à vous remettre votre bague et redemander la mienne. Je m'aperçois que vous ne l'avez pas portée non plus.

— Laisse-la-moi encore, répondit-il, je te l'enverrai bientôt. Crois-moi, Traud, tu n'auras pas lieu de regretter ce malentendu : si tu perds un fiancé, tu gagnes un frère dont l'affection ne te fera jamais défaut ; tu en auras la preuve. Je n'insisterai pas davantage en ce moment, ce serait te blesser. Je ne te retiens pas, continua-t-il, en voyant qu'elle se dirigeait vers la porte ; je dois aller où ma présence est si nécessaire, mais je t'écrirai demain matin pour te faire savoir où en sont les choses. Que Dieu te protège ! chère enfant, qu'il t'accorde un bonheur solide et véritable, afin qu'un jour, devenus vieux, nous puissions rire de ce qui nous cause en ce moment tant de trouble, et bénir la Providence dont la bonté tire souvent le bien du mal même.

Il lui pressa les mains et lui donna sur les joues un baiser fraternel. Après qu'elle eut quitté la maison, il se mit à la fenêtre pour la suivre des yeux. Elle s'avançait d'un pas agile sur la grande route, tournant de temps à autre un visage qui avait repris toute sa sérénité et sur lequel étaient déjà revenues les fraîches couleurs de la jeunesse.

V

Les vendanges étaient terminées depuis longtemps, les dernières feuilles rougeâtres de la vigne avaient été balayées par le vent d'automne. On arrivait à ces tristes jours dont chacun redoute l'approche, sauf ceux qui ne s'inquiètent ni du froid, ni de la pluie, parce qu'ils ont dans le cœur leur rayon de soleil. Un feu brillant pétillait dans la cheminée du vaste salon de la rue du Rhin, mais les portes du balcon étaient ouvertes, l'on avait seulement avancé un peu vers l'intérieur les deux grands palmiers. Le soir était venu, et Gabriel se trouvait une fois encore assis près de sa cousine, au-dessous du vert paysage représentant la Jungfrau et les troupeaux de moutons ; mais aujourd'hui, il n'y avait entre eux ni gêne ni froideur. La main dans la main, riant et conversant ensemble, ils s'occupaient à décacheter un monceau de lettres de félicitations arrivées pendant le jour. Bien que les formules de cette correspondance fussent peu variées, nos deux amis ne la parcouraient pas moins avec une vive satisfaction. Tout à coup, Cornélie remarqua un billet qui ne ressemblait aux autres ni par l'écriture, ni par la manière dont il était plié.

— Vois donc, dit-elle, c'est sans doute quelqu'un qui profite de l'occasion pour nous demander un secours ; on sait que les gens heureux n'ont rien à refuser : "A la très-noble et très-honorée mademoiselle Cornélie." Je ne devine pas du tout qui cela peut être, mais cette main-là n'écrit pas plus de deux lettres par an.

Elle tendit le papier à Gabriel sans s'apercevoir qu'il était devenu

pâle et sérieux ; après un rapide regard jeté sur l'adresse, il se leva comme s'il eût été saisi d'un malaise subit. Cette écriture devait en effet le troubler, car, depuis le jour malheureux où il l'avait vue pour la première fois, elle ne s'était jamais représentée devant ses yeux, et il se demandait avec inquiétude ce que Traud pouvait dire. Selon sa promesse il lui avait envoyé, le lendemain de leur entrevue, une lettre longue et affectueuse ; mais, ne recevant pas de réponse, il s'était dit que la jeune fille avait un caractère trop vaillant pour se laisser abattre par le chagrin, et il avait pris son silence pour de l'oubli. Son amour, d'ailleurs, l'absorbait. Il avait passé près de Cornélie les douces heures de la convalescence, il s'était enivré du bonheur de la retrouver après avoir couru le danger de la perdre ; tout entier à ses émotions, il n'avait bientôt plus songé à Traud et l'idée ne lui était pas venue de s'enquérir par lui-même s'il ne pouvait lui être utile. Maintenant que le souvenir de la pauvre fille lui était subitement rappelé, il éprouvait un embarras extrême, qu'il s'efforçait de dissimuler en regardant le ciel empourpré par les derniers rayons du soleil.

— Écoute, Gabriel, que je te lise cette lettre ; elle n'est vraiment pas mal, dit Cornélie. Tu sauras que, pendant ma maladie, il est entré à la maison une nouvelle servante, pour laquelle, malgré ma tristesse j'ai ressenti tout de suite une sympathie très-vive. C'était bien la fille la meilleure, la plus adroite, la plus jolie que j'aie rencontrée. Elle m'a soignée avec l'affection d'une sœur de lait. Je crois que je ne me serais jamais séparée d'elle, et cependant il y aurait eu de l'imprudence à la garder, car elle aurait pu être dangereuse pour toi. Mais, un matin, la singulière enfant me demanda la permission d'aller passer deux jours chez sa mère. Nous l'aimions trop pour refuser ; nous ne doutions pas du reste qu'elle ne revint comme elle l'avait promis. Au lieu d'elle, ce fut sa marraine — la femme d'un aubergiste — qui se présenta chez nous et, d'un air très-embarrassé, nous dit que la mère de notre fugitive ne voulait pas la laisser retourner à la ville. Quant à la cause de cette résolution soudaine, nous ne l'avons jamais su. Mais je vois bien à présent qu'il y a là-dessous une histoire d'amour. Voilà ce qu'elle m'écrit :

“ Bonne et chère demoiselle,

“ J'ai lu dans le journal que vous alliez vous marier, et, comme vous avez été si bonne pour moi, j'ai pensé que vous me permettriez de vous écrire pour vous présenter mes souhaits les plus sincères. Je demande au ciel de vous rendre heureuse et de vous combler de ses bénédictions. J'ai entendu dire que monsieur votre fiancé est aussi bon que beau et instruit ; vous vous connaissez depuis longtemps, cela vaut mieux, car on est plus sûr de s'entendre ensemble.

“ Je vous apprendrai que je dois me marier, le jour des Rois, avec quelqu'un que je connais aussi depuis longtemps; il a eu déjà une femme, mais elle est morte, laissant un pauvre petit enfant d'un an qui aurait bien besoin d'une mère. Déjà auparavant, j'avais dû épouser Lorenz, mais il avait été obligé de prendre, pour faire plaisir à son père, une fille qui avait de l'argent. A présent qu'il est veuf, il m'a demandé si je voulais encore de lui: j'ai consenti, car il a du bien, et il avait toujours gardé dans le cœur de l'attachement pour moi. Et puis, cela me faisait compassion de voir que le pauvre petit orphelin n'était pas soigné comme il faut; c'est une si mignonne créature, avec ses jolis cheveux blonds!

“ Maintenant, mademoiselle, je vous dis adieu; ma mère vous présente ses respects. Ne m'en voulez pas de vous avoir quittée, j'avais bien du chagrin, mais cela ne pouvait pas être autrement. Pensez quelquefois à celle qui gardera toujours le souvenir de votre bonté.

“ Votre dévouée servante,

GERTRUDE WENDELIN.

P. S.—Bien que je ne connaisse pas monsieur votre fiancé, je vous prie de lui faire mes compliments, si vous ne regardez pas cela comme une indiscretion de ma part.”

Cornélie avait replié la lettre et semblait attendre que Gabriel parlât. Voyant qu'il continuait à se taire:

—Eh bien, dit-elle, ma petite garde-malade n'a pas l'air de t'intéresser beaucoup. Quel dommage que tu ne l'aies pas vue! Tu l'aimerais, car c'est une excellente et naïve enfant.

—Ma chérie, répondit Gabriel, cette naïve enfant est plus diplomate que tu ne penses.

—Comment cela?

—Elle parle de moi comme d'un étranger, la petite masque! Cependant nous ne nous sommes que trop bien connus. Mais sa réserve est une preuve de tact. Son défaut d'instruction ne l'empêche pas de savoir parfaitement ce qu'il faut dire et ce qu'il faut faire. Allons, ma bien-aimée, il fait maintenant assez sombre pour que je puisse me confesser à toi sans que tu me voies rougir.

Il se rapprocha de Cornélie et appuya sa tête contre l'épaule de la jeune fille, de manière à lui cacher ses yeux.

Alors il lui raconta tout.

Nous ignorons si le pénitent fut condamné à une sévère expiation; nous savons seulement que, trois jours après, une caisse volumineuse, contenant les présents de nocces les plus variés, partait pour le village

de Trand. Dans une petite boîte se trouvaient deux lettres de félicitations affectueuses et deux bagues enveloppées soigneusement de papier de soie. L'un de ces bijoux était envoyé par Cornélie, qui l'avait porté; l'autre était un anneau formé d'un mince fil d'or incrusté de grenats; on y avait joint un billet ainsi conçu :

“ A sa chère petite sœur, souvenir fraternel de Gabriel T...”

—*Le Correspondant.*

LE 12 AVRIL.

Au moment où nous écrivons, la fête sacerdotale du Saint-Père est célébrée dans Paris par le soleil et le printemps autant que par les cœurs. Toutes les églises sont décorées, la foule s'y presse, les communions sont abondantes comme un jour de Pâques. C'est vraiment le Jubilé. Ce matin, quand le soleil montait, élargissant de plus en plus le domaine de l'azur dans ces brumes chaudes qui annoncent un beau jour, il semblait qu'il voulût verser la lumière, les fleurs et la félicité sur la terre, tandis que cet autre soleil de Dieu qui luit au Vatican versait dans les âmes la double allégresse de l'indulgence et de l'espoir.

Comment ne pas espérer, lorsque la prière est si large et si forte, lorsque la foi est appuyée de tant de merveilles ! On repasse en esprit l'histoire de ce grand Pontificat, si prolongé, si manifestement soutenu de Dieu à travers tant d'orages, et qui nous apparaît debout au milieu des immenses débris dont s'est couvert le monde, plein de vie et d'honneur, attirant à lui toutes les vénérationes du genre humain, défendu par l'amour, affermi par les tempêtes même qui voulaient le renverser.

O triomphe de la vérité, de la justice et de l'amour ! Pierre élève la voix dans la messe de cet heureux jour du Bon Pasteur. Nous parlant de Jésus-Christ, il nous parle en même temps de son prêtre, et sa parole nous fait comprendre la durée de cet empire de la vérité, de la justice et de l'amour que le Christ a fondé sur le rocher apostolique :

“ Frères très chers, Jésus-Christ a souffert pour nous, lui qui n'avait
“ commis aucun péché et de la bouche duquel il n'est sorti aucune
“ parole trompeuse... En butte aux mauvais traitements, il n'éclata
“ point en menaces ; chargé d'injures, il demeura dans le silence ; mais
“ il s'abandonna au pouvoir de celui qui le jugeait injustement. C'est
“ lui qui a porté sur la croix la peine de nos péchés, afin que, renon-

“ çant à l'iniquité, nous vivions par la justice. C'est par ses plaies que nous avons été guéris. Car vous étiez comme des brebis égarées ; mais maintenant vous êtes retournés à celui qui est le Pasteur et l'Evêque de vos âmes.”

Tel a été le Christ, tel a été Pierre, telle a été la Papauté, tel est et tel nous voyons Pie IX, et tel sera le monde, quoique puisse faire, pour un temps, la puissance et la folie du monde. Pie IX, de la bouche duquel n'est sortie aucune parole trompeuse ; Pie IX, en butte aux mauvais traitements, chargé d'injures, dépouillé, et qui n'a abandonné ni la justice ni la miséricorde ; Pie IX a porté la peine des péchés du monde, mais il a vécu par la justice, et ses plaies ont commencé d'opérer la guérison du monde. Combien de ceux qui l'ont frappé sont déjà revenus à l'Evêque de leurs âmes ! Combien encore reviendront !

Il est à regretter que les chefs de la société civile, si assidus à l'étude des journaux, ne daignent pas lire quelquefois le livre de messe. Leur intelligence, sinon leur âme, y gagnerait beaucoup. Ils connaîtraient la politique de l'Eglise ; ils sauraient ce que croient, ce que désirent, ce que veulent plusieurs millions d'hommes qui ne changeront jamais de sentiment, et dont l'obstination vaincra toute force contraire.

La prière de l'Eglise est encore pleine du parfum des catacombes. Longtemps persécutée partout, toujours persécutée quelque part, elle a gardé son espérance, et par son espérance elle a vaincu tous ses tyrans et usé tous ses vainqueurs. Or, l'Eglise demande et elle espère inébranlablement, ce qui n'est possible que par elle, le règne de la liberté dans la justice et dans la paix, *et fiet unum ovile et unus pastor.*

Et afin que ce règne arrive, l'Eglise prie pour son chef, l'homme élu de Dieu pour être le flambeau du monde. L'Eglise demande, non pas qu'il ait la force, mais qu'il ait la vertu : “ Accordez-lui d'édifier votre Eglise par ses paroles et par ses exemples.”

C'est cette prière qui dans ce moment même jaillit du cœur catholique avec toutes les ardeurs de la reconnaissance et de l'admiration ; c'est cette prière qui est exaucée. C'est là ce que l'Eglise demande, c'est là ce que Dieu fait, et c'est là qu'échoue toute la force et toute la folie du monde.

La *Correspondance de Rome* est remplie de détails sur les glorieuses fêtes du 50^e anniversaire, suivies immédiatement de la fête toute romaine qui se célèbre, chaque année, le 12 avril, en mémoire de la conservation du Saint-Père dans le terrible accident arrivé à Sainte-Agnès-Hors-les-Murs. Durant trois jours, l'allégresse publique s'est

manifesté avec un éclat incomparable. Rien de pareil, en effet, ne se voit dans le reste du monde, et ce sont les choses d'un autre monde et d'un autre temps. Il y a sur la terre un roi parfaitement aimé de son peuple parfaitement libre, un homme entièrement honoré du genre humain. On peut demander à qui l'on voudra, où l'on voudra, qui est ce roi et qui est cet homme. Toute langue nommera Pie IX, ou ne nommera personne.

Sans doute, il s'élève des protestations. Cet homme, à qui la voix universelle décerne une gloire de respect et d'amour si rare dans le cours des siècles, inouïe de nos jours, cet homme, dont le nom est devenu le nom du Bien, et que sont tenus d'honorer même ceux qui n'aiment pas et ne font pas le bien, il a ses ennemis ou plutôt ses insulteurs. Ce qui reste de conscience dans l'Humanité s'unit à ce que l'Humanité a conservé d'amour, pour lui faire un triomphe peut-être sans exemple ; mais pourtant ce triomphe ne peut pas s'accomplir en dehors des conditions humaines : il y faut la voix de l'esclave. La voix de l'esclave n'est pas absente ; elle crie, on l'entend. Certes, les gens ne manquent point pour remplir ce personnage si secourable aux bassesses que toute grandeur opprime, et qui souffrent particulièrement quand c'est la vraie grandeur qui est honorée. Les Anciens montraient une philosophie profonde lorsqu'ils attachaient l'esclave au char du triomphe :—Va ! dis ce que tu voudras, soulage-toi, crache et vomis ; fais aussi ton chemin du Capitole ! Parce que l'on sait ce que tu honores, tu ne peux rien déshonorer !

Cependant cette gloire éclate, et l'hosannah retentit par toute la terre. Il devient difficile de croire que l'heure dernière du christianisme a sonné, quand le monde s'émeut ainsi au cinquantième anniversaire du jour où l'abbé Jean Mastai, alors serviteur de quelques orphelins pauvres, a célébré le mystère du Christ pour la première fois. Et ce prêtre si grand, même de la seule grandeur humaine et politique, est né en 1792. L'autel renversé par l'indifférence des peuples allait disparaître sous le sang des prêtres. On disait : Tout est fini ! Mais Dieu savait ce qu'il avait mis dans ce berceau flottant sur ce déluge ; Dieu sait ce que contiennent les berceaux et ce que contiennent les tombes, et la foi le pressent.

A Valence même, en 1799, sur le cercueil de Pie VI, mort captif et insulté, la foi affirmait son espérance et disait que la Papauté vaincue ne laissait qu'un otage aux mains du vainqueur. Le même homme a pu voir Pie VI à Valence, Pie VII à Fontainebleau, Pie IX à Gaëte, et se trouver, le 11 avril, dans la basilique vaticane, devenue trop étroite pour la foule accourue de toutes parts à cette messe du cinquantième anniversaire, que l'exilé de Gaëte célébrait devant les tombeaux

glorieux du prisonnier de Valence et du prisonnier de Fontainebleau.

Entre la mort de Pie VI et le triomphe de Pie IX il y a soixante-dix ans. Le temps de la captivité. Qu'aura vu le monde, quand le siècle sera complet ? Ce qui est certain, c'est que durant ces soixante-dix années, le monde a vu instituer, célébrer et oublier bien des anniversaires civils, militaires, politiques, religieux même, dont aucun, même en sa faveur, n'a eu cet éclat. L'année dernière, l'Allemagne célébrait le centenaire de Luther. Qu'importait au monde, et même à l'Allemagne ? Et l'autre centenaire, qui nous est annoncé en France, pour cette année même, sous le nom de *Jubilé* ? Il peut se célébrer sans doute ; mais où sera la jubilation ? Les puissances de la terre sont fortes. Elles peuvent multiplier les pompes, les discours, les gratifications : il n'y a plus rien de sérieux dans le monde que la croix du Christ ; il n'y a plus de respect et d'amour que pour elle ; il n'y a plus d'abri et de vie qu'à son ombre.

Nous vivons en des jours si chargés d'orage et nous habitons des maisons si exclusivement faites d'écroulements, qu'il n'est plus de garanties de sécurité. Là même où règne aujourd'hui la paix, peut s'ouvrir soudain le cratère de la grande et universelle épouvante. Nous avons eu le jour, nous songeons au jour du Calvaire. Mais, enfin, ce triomphe n'est pas une chose vaine et qui puisse n'avoir qu'un éternel lendemain d'horreur. Dieu nous a donné la vision de la justice et de la paix ; la vision du bercail tranquille sous la main désarmée du pasteur. Il y a un roi, il y a un père, il y a des frères, il y a un cri de la conscience humaine, et un règne de la justice apparaît possible ici-bas. Rien ne fera que le genre humain n'emporte cette lumineuse image dans la nuit formidable où il peut être plongé.

LS. VEUILLOT.

LE P. GRATRY ET M. VACHEROT

La Revue des Deux-mondes, dans son dernier numéro, contient trois lettres du P. Gratry sur la religion, en réponse à un précédent article de M. Vacherot sur le même sujet, et la réponse de celui-ci aux lettres du célèbre Oratorien.

Des raisons de convenance et de dignité ont fait souvent désirer, que les écrivains qui défendent la cause catholique, se soient estimés assez forts et assez nombreux pour avoir une revue propre à opposer au recueil de M. Buloz, et d'où ils pussent répondre comme de chez eux à leurs

adversaires, sans aller contribuer par leur concours, au succès d'une publication généralement hostile au catholicisme.

Mais le débat ayant été engagé entre le P. Gratry et M. Vacherot dans la *Revue des Deux-Mondes*, nous devons nous féliciter de l'issue de la lutte et applaudir à la victoire remportée pour nous.

C'est pour répondre au désir de M. Vacherot : de voir la théologie "croiser le fer" avec l'école critique et la philosophie, que le P. Gratry est descendu en armes dans l'arène ; il fond sur son adversaire, il le serre, il le presse, et, par la seule force de la logique et de la vérité, il le renverse à plat.

Tout d'abord le P. Gratry s'attaque à la méthode de M. Vacherot, qu'il appelle une *méthode d'erreur*, et qui consiste à affirmer et à nier successivement, et à rester dans le doute, entre l'affirmation et la négation sans jamais prouver ni conclure absolument. Ainsi M. Vacherot commence par *poser en thèse* la religion, puis il détruit lui-même sa thèse en opposant la philosophie à la religion, et de l'affirmation du commencement et de la négation de la fin, il tire une conclusion contradictoire qui ruine le livre tout entier.

Cette critique générale sur la méthode de l'auteur est comme le siège de l'ouvrage, après quoi le P. Gratry entre en assaillant dans la place, et *les fers se croisent*.

Pour faire prévaloir la philosophie de la *critique moderne* sur la religion, M. Vacherot avait essayé de montrer que le christianisme repose sur une théologie impuissante et sur une doctrine imparfaite.

La théologie lui paraît impuissante en face de la *critique moderne*, parce que les théologiens ne sont pas libres de douter. Et, par exemple, "le Jésus de la théologie commence, poursuit, achève sa mission avec une force toute divine : sauf un accès de défaillance au jardin des Oliviers et un cri de désespoir sur la croix, il conserve une foi et une espérance indomptables jusqu'au dernier soupir, et meurt en voyant les cieux ouverts et le Père qui tend les bras à son Fils ressuscité."

Mais, ajoute M. Vacherot, ce Jésus de la théologie, qui montre cette confiance et cette sérénité, "n'est-ce pas seulement le Jésus de saint Luc et de saint Jean ? Dans les évangélistes saint Mathieu et saint Marc, où se laisse entrevoir la réalité historique à travers une tradition plus fidèle, le drame de la passion est autrement sombre et désolant ; là il n'est question ni de résurrection ni de glorieuse ascension au ciel avant la mort de Jésus."

Eh bien ! là où la théologie affirme, malgré les contradictions des Évangélistes, la critique moderne doute : et voilà pourquoi la théologie est impuissante devant la philosophie.

Le P. Gratry ouvre l'Évangile. S'agit-il du récit tout entier des qua-

tre Évangélistes ; l'annonce de la résurrection et de l'ascension du Sauveur se trouve onze fois dans saint Mathieu et saint Marc, où M. Vacherot dit qu'elle n'est pas, et quatre fois seulement dans saint Luc et saint Jean où il dit qu'elle est exclusivement.

S'agit-il seulement, dans les quatre évangélistes, du récit de la Passion, la prophétie se trouve dans saint Mathieu et saint Marc, chez qui M. Vacherot ne l'a pas rencontrée, et elle ne se trouve pas, au contraire, dans les deux autres, saint Luc et saint Jean, où le critique l'y a vue si manifestement.

Ainsi, dans l'un et l'autre cas, M. Vacherot se trompe également, par une ignorance complète du texte même des Évangiles. Et voilà la *critique moderne* !

En second lieu, le christianisme est une doctrine imparfaite, que la philosophie doit remplacer avec la *morale moderne*. « La morale évangélique ne parle que le langage du sentiment et de l'amour, tandis que la morale moderne parle le langage le plus sévère des principes du devoir et du droit. L'âme chrétienne connaît la charité ; la *conscience moderne* connaît la justice, c'est-à-dire le respect de la personne humaine. »

Ici encore, le P. Gratry ouvre l'Évangile. Il montre, par des textes nombreux et positifs, que la morale évangélique est fondée sur la justice, et qu'on y trouve la formule éternelle, universelle, absolue, savante, populaire, pratique, de la loi de justice. « Tout ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le pour eux. »

Mais la *critique moderne* ne connaît point ces textes.

À l'appui de ses assertions, M. Vacherot ose citer comme exemples la permanence de l'esclavage et l'infériorité de la femme dans le christianisme. La justice et l'histoire demandent ici des preuves. M. Vacherot n'en donne point pour l'esclavage, et celles qu'il donne pour montrer l'infériorité de la femme dans la doctrine catholique, sont fausses ou puérides. Et comme si l'abolition de l'esclavage et l'émancipation de la femme n'étaient pas le grand bienfait social du christianisme, il rend grâce à la *morale moderne* d'avoir fait l'*homme moderne* et la *femme moderne*.

Nous reviendrons sur ces deux points d'histoire qui demandent à être traités à part, et où M. Vacherot n'apporte point d'autre preuve que celle de son ignorance.

Aux lecteurs eux-mêmes de la *Revue des Deux-Mondes*, la dialectique du P. Gratry paraîtra victorieuse. Son argumentation est forte, pressante, inévitable. M. Vacherot ne répond pas ou répond faiblement ; il esquisse la lutte, il abandonne le terrain où il l'avait lui-même engagée, et se rejette dans les lieux communs de sa méthode philosophique. La théologie, la science et la raison l'y attendent encore, et le P. Gratry ne manquera pas de poursuivre l'adversaire qui fuit et qui se dérobe sous des passes de parade, au

lieu de "croiser le fer." Le R. P. Gratry publiera d'ailleurs très prochainement ses *lettres*, qui formeront un volume in-8o de plus de 300 pages. On peut d'avance annoncer le succès d'une polémique aussi forte qu'élevée.

Dans un précédent article, nous avons fait connaître à nos lecteurs la polémique engagée entre le P. Gratry et M. Vacherot, dans la *Revue des Deux Mondes*. En attendant la nouvelle réponse du P. Gratry, qui ne manquera point d'être décisive comme la première, et en laissant de côté la question théologique, nous pouvons prendre dans le débat ce qui appartient à l'histoire, relativement à la condition de la femme et à l'esclavage dans la société chrétienne.

Quoique sur la question théologique, M. Vacherot cite la Bible, saint Paul, un Pape, un canon de Concile, un texte de Bossuet, rien ne sera plus aisé que de lui montrer qu'il n'entend ni la Bible ni saint Paul, et qu'il ne connaît point la doctrine de l'Eglise sur le mariage. Par la seule lecture de l'article *Mariage*, dans le dictionnaire théologique de Bergier, il aurait appris des choses qu'il ignore absolument, et que savent en substance tous les enfants des catéchismes de paroisse.

Nous ne voulons donner sur ce point qu'un exemple de la force de la *critique moderne*, au nom de laquelle nos savants d'aujourd'hui prétendent renverser l'Evangile et la théologie. L'Evangile, nous avons déjà vu comme ils le connaissent, eux qui en ignorent jusqu'aux textes; la théologie, ils dédaignent sans doute de l'étudier.

"N'est-ce pas au sein d'un Concile, dit M. Vacherot, que fut agitée la question de savoir si la femme a une âme?" Et pour en imposer à ses lecteurs, il cite en note le canon XIV du Concile de Mâcon de 585.

Mais où a-t-il vu ce canon? Dans quelle collection des Conciles l'a-t-il trouvé? Est-ce dans Labbe ou dans un autre? Ce texte n'existe nulle part. La citation est une imposture ou une étourderie. La fable du Concile de Mâcon, rapportée avec impertinence par M. Henri Martin, où M. Vacherot l'a sans doute prise, a son origine dans un incident de ce Concile; les Evêques, sur l'observation de l'un d'eux, eurent à décider que le terme générique d'*homme* dans la Bible convenait aussi bien à la femme qu'à l'homme. Cet incident, qui n'est même pas mentionné dans les Actes du Concile, a été rapporté par Grégoire de Tours*.

La *critique moderne* consisterait-elle à citer sans vérifier, à affirmer sans prouver?

M. Vacherot donne encore comme un argument décisif de l'infériorité de la femme dans la doctrine théologique, ce passage de Bossuet: "Les femmes n'ont qu'à se souvenir de leur origine, et, sans trop vanter leur délicatesse, songer après tout qu'elles viennent d'un os surnuméraire, où il n'y avait de beau^e que celle que Dieu y voulut mettre †."

* *Hist. Franc.*, VIII, 20.

† *Elévations sur les mystères*.

Bossuet parle ici en moraliste, non pour abaisser la femme au rang d'un être inférieur, mais pour la soustraire à la vanité naturelle de son sexe, et lui inspirer des sentiments chrétiens d'humilité. Faut-il voir dans ce souvenir historique de la création de la femme une doctrine dégradante pour elle ? Tout au contraire.

En voici la preuve dans un auteur sérieux, très versé dans l'étude des documents originaux, et qui a fait un livre remarquable sur *la Chaire française au moyen âge* †. « La plupart des sermonnaires, dit-il, voient un symbole de l'égalité des époux dans l'origine de la première femme, qui a été tirée, non de la tête ni du pied, mais d'une des côtes de son mari. Cette explication mystique de la création d'Ève, se rencontre non moins souvent chez les théologiens antérieurs et postérieurs. »

Après cela, nous pourrions apprécier historiquement l'opinion de M. Vacherot, qui attribue au christianisme l'abaissement de la femme et la permanence de l'esclavage dans l'ancienne société.

Dans un précédent article, écrit à l'occasion d'une parole injuste de M. Vacherot, après avoir exposé la condition légale de la femme sous le régime du droit romain, nous avons rappelé les principes libérateurs de l'Évangile, qui devait changer l'ancienne législation.

La chose dont le mari avait la propriété et qui devient une personne ; l'esclave en tutelle ou en puissance maritale élevée à la dignité de femme libre et d'épouse ; la victime de la débauche et de la cupidité délivrée de ses hontes, et protégée par la liberté et l'indissolubilité du mariage : voilà le miracle de transformation accompli dans la famille par l'influence du christianisme.

Pour apprécier complètement la grandeur de cette révolution sociale, il faudrait présenter, en regard des maximes nouvelles de la loi divine, l'état de la famille, telle que la loi romaine l'avait faite, au moment où l'Évangile parut dans le monde ; il faudrait exposer, avec les poètes et les historiens satiriques, les effets de ces lois immorales, œuvre de la politique des Césars, qui, en attribuant d'odieux privilèges à la paternité, firent du mariage une spéculation et de la femme un instrument d'acquisition par la débauche. On se mariait, dit Plutarque, et l'on avait des enfants, non pour avoir des héritiers, mais pour avoir des héritages*. Juvénal nous fait assister à un de ces marchés criminels entre un mari et un complaisant adultère qui lui procure, par la souillure de la femme, le bénéfice des

† Ouvrage de M. Lecoy de la Marche, archiviste aux archives de l'Empire.

* Montesq., *Esprit des lois*, III, 23.

primes légales †. Une loi du Digeste nous montre les magistrats contraignant les pères à marier leurs enfants ‡. Le célibat était puni et méprisé. La dégradation morale, infligée à la femme par les lois julienne et papienne, s'ajoutait en elle aux nombreuses incapacités civiles que nous avons mentionnées, et la rendait deux fois esclave, du despotisme et de la débauche.

Le divorce et l'adultère régnaient universellement à Rome ; les plus sages d'entre les citoyens, Cato, Paul Emile, Cicéron répudiaient leur femme sans raison ou pour les motifs les plus ridicules ; les meilleurs ne craignaient pas de pratiquer publiquement l'adultère ; les autres s'en faisaient un jeu et même un honneur.

Cet état d'une société civilisée nous indique assez de quel esclavage et de quelle dégradation il fallait retirer la femme. Ce fut l'œuvre du christianisme.

On ne conteste plus aujourd'hui l'influence générale de l'Évangile sur le droit romain, qui s'exerça de deux manières : par les coutumes que les premiers chrétiens observaient entre eux, et par les emprunts des grands jurisconsultes des deuxième et troisième siècles de notre ère aux idées nouvelles. Les livres de Sénèque, tout pénétrés des doctrines de saint Paul, inaugurèrent dans la Rome païenne une morale meilleure et inspirèrent la science du droit. Ulpien, Gaius, Paul, Papinien et les autres, procèdent de Sénèque. Les rapports de Sénèque et de saint Paul, qui vécut deux ans à Rome, prêchant, écrivant et convertissant, paraissent certainement établis par l'histoire et l'épigraphie. Le philosophe reçut de l'Apôtre des nations des enseignements inconnus jusqu'à lui, et les Pères de l'Église ont pu l'appeler *Seneca noster*. Par ce progrès des idées philosophiques, le droit devint à la fois plus raisonnable et plus équitable. Il y eut alors quelques améliorations légales dans le sort de la femme. En même temps, grâce au développement continu du christianisme qui entra jusque dans la maison des Césars, les coutumes des premières communautés chrétiennes devinrent la loi pratique d'un grand nombre de citoyens romains. Les Evêques, institués par saint Paul, juges naturels des chrétiens §, acquirent une juridiction presque aussi importante que celle des préteurs.

Mais il fallut le triomphe du christianisme avec Constantin pour amener un changement plus complet dans le droit.

Sous le règne des empereurs chrétiens, l'influence de l'Église sur la législation est manifeste. L'arbitrage épiscopal est consacré par les lois ;

† Juv., sat. IX, 82 et suiv.

‡ Loi 19. *De ritu nupt.*

§ Saint Paul, 1, *ad Corinth.*, vi, *ad Timoth.*, iii, 3 ; *ad Rom.* iii, 13.

le siège de l'Evêque est érigé en tribunal ordinaire des fidèles. Les Evêques s'adressent directement à l'Empereur pour lui proposer des réformes, et leurs lettres deviennent des constitutions impériales. Dans les conseils des princes législateurs, ils siègent à côté des jurisconsultes. Le droit canonique pénètre le droit romain. La législation justinienne, quoique très défectueuse encore, est pleine des innovations de la théologie.

Grâce au triomphe des principes chrétiens, la condition de la femme dans la famille et dans la société ne cessa point de s'améliorer. Dès les premiers temps, nous voyons la femme émancipée par l'Évangile, quitter l'*atrium* où le despotisme marital la tenait enfermée comme une esclave, pour prendre part à la vie active et remplir en public les devoirs de la charité, de l'éducation et de l'apostolat. L'institution des diaconesses est une des premières œuvres des Apôtres; les femmes furent les plus actives auxiliaires de la prédication chrétienne au sein des familles. "Saluez Prisca et Aquilla, mes coopératrices dans le Christ Jésus, écrit saint Paul aux Romains*; grâces leur soient rendues pour moi et pour toutes les Eglises des nations.—Saluez Marie, qui a beaucoup travaillé parmi vous.—Saluez Tryphène, Tryphose et Perside, qui travaillent dans le Seigneur, etc."

L'Évangile n'égalé point l'épouse au mari, mais il donne à la femme la même dignité morale qu'à l'homme; il fonde la société conjugale sur la réciprocité des affections et des devoirs; il déclare le mariage saint et indissoluble. L'effet de ces principes nouveaux fut d'élever peu à peu la femme à une condition juridique semblable à celle de l'homme.

Affranchissement de la femme du servage de la tutelle, abolition du système des incapacités civiles, égalité des sexes dans les droits de succession, réciprocité des rapports personnels et des rapports pécuniaires des époux, assimilation des deux puissances paternelle et maternelle, abrogation des lois julienne et papienne: tels furent les effets civilisateurs du christianisme, en partie consacrés par la législation de Justinien.

M. Troplong dit, dans son ouvrage *de l'Influence du Christianisme sur le droit romain*: "Ce furent les Evêques, les Pères de l'Eglise et les Conciles qui donnèrent l'impulsion réformatrice et accélérèrent la marche. La jurisprudence dut moins ses perfectionnements à elle-même qu'à la théologie."

L'histoire ne permet point de douter de cette rénovation du droit romain par l'Eglise. Car, bien que la science des jurisconsultes n'y ait point été étrangère, cette science elle-même se développa au contact des principes du christianisme, devenus populaires par la prédication universelle de l'Évangile.

L'école des juristes, qui attribuaient tout le progrès à la philosophie,

* Ad Rom. XVI, 3, etc.

n'a plus de crédit. Ce serait également une erreur de croire, avec certains auteurs ecclésiastiques, abusés par des traditions d'école, que le droit romain a passé dans le droit canonique. Si le droit canonique a pris du droit romain sa langue, plusieurs de ses axiomes et de ses théories, et les formes de sa procédure, il s'est fait lui-même. On doit en chercher les origines dans les catacombes, dans les coutumes chrétiennes des premiers siècles, dans les écrits des saints Pères et les canons des Conciles. C'est lui qui passa dans le droit des empereurs chrétiens et le transforma en partie. Montesquieu remarque très justement que " le christianisme donna son caractère à la jurisprudence *."

Ainsi, les progrès accomplis dans la condition légale de la femme, qui marquent le dernier état du droit romain, c'est à l'Evangile qu'il faut les attribuer, et la *critique moderne* de M. Vacherot ne détruira point ce que les travaux d'hommes compétents ont bien établi.

L'œuvre du christianisme ne s'arrêta point là. Une nouvelle société se forma sur les ruines de l'Empire romain, et l'Eglise eut à faire une nouvelle application de ses principes. La société chrétienne du moyen âge nous montre la femme en possession de la dignité, de l'honneur et des droits que l'Evangile lui avait assurés pour toujours.

—L'Univers.

MISS SAURIN.

L'importance de la question irlandaise, qui intéresse si justement les catholiques non-seulement du Royaume-Uni, mais encore du monde entier, en vertu du grand principe de solidarité qui fait qu'à Rome aussi bien que dans les montagnes Rocheuses on gémit sur les maux de l'Irlande et de la Pologne, m'a empêché jusqu'à présent d'aborder un sujet qui a eu également son moment de vogue dans toute l'Angleterre protestante.

C'est qu'aussi le titre qui figurait en caractères gigantesques sur le sommaire des journaux, placé à la porte des marchands, était bien alléchant et de nature à affriander toute la race des Murphy. Jugez-en vous-même en songeant que ce titre était : *Grand scandale dans un couvent*. Aussi la foule se pressait aux abords de Westminster, où se jugeait le procès. Pour empêcher la foule de se ruer dans une salle déjà trop pleine, l'autorité avait dû envoyer une troupe toute spéciale de constables. C'est que chacun allait entendre des révélations terribles.

* *Esprit des lois*, XVIII, 21.

La supérieure d'un couvent de Sœurs de Charité était accusée d'avoir, de concert avec le troupeau qu'elle dirigeait, frappé et emprisonné une des sœurs de sa communauté. Evidemment il allait y avoir une exposition de ces fers, de ces carcans et de ces chaînes, dont M. Whalley a fait si souvent à la Chambre des communes une description probablement empruntée aux vieilles ferrures contenues dans la tour de Londres. On allait soumettre aux membres du jury les reproductions des *in-pace* et des cachots dont M. Newdegate a levé si souvent le plan comme s'il les avait habités lui-même.

Hélas ! que d'espérances déçues ! Après une enquête qui n'a pas duré moins de vingt et un jours, et pendant laquelle les questions les plus minutieuses ont été posées, tant par l'accusation que par la défense, il a été unanimement reconnu qu'il n'y avait pas, selon l'expression populaire, de quoi fouetter un chat. Aussi les galeries, violemment envahies pendant la première semaine, se sont-elles peu à peu dégarnies, et durant les dernières séances on n'y voyait plus que ces habitués pour qui l'atmosphère des tribunaux est devenue un besoin.

C'est qu'en effet, réduite à sa plus simple expression, l'affaire ne signifiait absolument rien. Une jeune fille, miss Saurin, issue d'une famille dont presque tous les membres appartiennent à la vie religieuse, croit avoir, comme ses frères et sœurs, une sainte vocation, et va faire son noviciat au couvent de Bagget-Street, à Dublin. Après avoir prononcé ses vœux, elle est envoyée alternativement à Hull et à Clifford, dont les établissements sont régis par la même supérieure. Une fois dans la pratique du couvent, la jeune religieuse, qui ne paraît pas jouir d'une intelligence bien lucide, se dégoûte bien vite de ces devoirs pénibles et prosaïques de la vie intérieure d'une pauvre communauté, qui n'a pas les moyens d'entretenir des sœurs laïques pour les ouvrages fatigants. Ce désappointement se manifeste par un grand changement dans ses manières, et Mme Star, sa supérieure, qui l'avait spécialement demandée à la maison mère et l'avait protégée dans les commencements, finit par se fatiguer des fautes réitérées qu'elle commet contre les règles monastiques. Cependant elle les endure avec patience, ainsi que les autres sœurs, tant que ces fautes ne sont que des désobéissances, des révoltes, des manières blessantes pour ses compagnes.

Mais bientôt, à ces fautes habituelles vient s'en joindre une, que le lord premier juge qui présidait la cour, et qui est lui-même protestant, a qualifiée de haute trahison contre les principes de la vie religieuse. Miss Saurin entretient avec un de ses parents, prêtre dans un autre diocèse, une correspondance clandestine, dans le but d'obtenir un changement de résidence. Tous les écrivains sur les obligations de la vie religieuse sont d'accord pour dire qu'une correspondance de ce genre

est une faute très grave. Dès lors, la supérieure de la communauté de Hull dut en référer à Mgr Robert Cornthwaite, Evêque de Beverley.

Mgr de Beverley lut et considéra en présence de Dieu, suivant son expression, les dépositions des douze sœurs formant la communauté, et le résultat de cette investigation fut qu'il devait en référer au Saint-Père pour demander l'annulation des vœux de miss Saurin et la rendre au monde, qu'elle n'aurait jamais dû quitter. Les parents de la jeune fille ne furent pas satisfaits de la décision de Sa Grandeur, et il en résulta entre eux et l'Evêque une très longue correspondance, qui se termina par la proposition de Mgr Cornthwaite de soumettre le cas à une commission de cinq prêtres, qui non-seulement prendraient connaissance des accusations portées contre miss Saurin, mais pourraient encore l'interroger elle-même et entendre ses réponses. Le vénérable prélat ajoutait qu'il ne persisterait dans sa résolution que si quatre prêtres sur cinq l'approuvaient. Les parents consentirent à cet arrangement. La commission se rassembla et confirma, non point par quatre voix, mais à l'unanimité, la décision de l'Evêque de Beverley.

Les parents de la jeune fille, loin de remplir leur engagement, résolurent d'en appeler à la justice humaine, et quelle justice ? Un jury composé de douze hommes dont je ne veux pas suspecter la moralité, mais qui, en leur qualité de protestants, devaient être remplis de préjugés contre la religion de leurs ancêtres, allait être appelé à se prononcer dans une question soulevée par une sœur catholique contre la communauté qui l'avait rejetée de son sein. La tentation était trop forte pour que ces jurés ne cédassent pas à la tentation de se conformer au vieil adage : Comme Anglais, nous haïssons la Papauté ; il en résulte que comme Anglais nous devons toujours condamner les partisans de la Papauté.

Le fait est tellement vrai que dernièrement un conseiller de la reine (*Queen's counsel*, le plus haut degré dans le barreau) disait à l'excellent abbé Vasseur : " Si l'on m'accusait d'avoir mis l'Eglise Saint-Paul dans ma poche, comme tous mes collègues savent que je suis catholique, je m'enpresserais de transiger à tout prix pour éviter une condamnation certaine. "

Ici, qu'il me soit permis une observation personnelle. Sans avoir besoin de me renseigner sur les dépositions des Sœurs de Hull et de Clifford, sans consulter la décision de Mgr de Beverley, sans même recourir à la commission des cinq ecclésiastiques, je crois que pour tout homme de bonne foi, miss Saurin, en cédant aux suggestions de sa famille, a donné clairement la preuve que non-seulement elle n'était pas faite pour la vie religieuse, mais encore qu'elle était très mauvaise catholique. On ne saurait penser autre chose d'une personne qui, au

moment où sa religion est en butte à une attaque systématique, vient encore donner à ses ennemis un nouveau sujet de calomnies.

En effet, pour beaucoup de personnes qui n'ont vu que ces affiches et qui n'ont pas suivi les débats de cet interminable procès, qui formeraient bien quatre volumes, il en résultera toujours qu'il y a eu un grand scandale dans un couvent. Dire lequel, ils en seraient bien embarrassés ; et, à ce sujet, j'ai vu à l'étalage d'une boutique l'affiche suivante, en anglais, bien entendu :

GRAND SCANDALE DE COUVENT.

SAURIN CONTRE STAR.

Découverte de cinquante cadavres d'enfants dans le jardin.

Curieux de savoir ce que ces cadavres d'enfants pouvaient avoir à faire dans un procès que je suivais avec anxiété, tout en prévoyant comment il se terminerait, j'entre et j'achète. C'était un journal hebdomadaire, dans lequel quelques pages après le procès, se trouvait un fait divers donnant lieu à la troisième ligne de l'affiche. Ce qui n'empêche pas que la réunion de ces trois titres, sans séparation aucune, impliquera chez ceux qui n'ont pas lu la première ligne des dépositions, l'idée que ces bonnes sœurs ont probablement égorgé et enterré dans leur jardin une cinquantaine d'enfants, et qu'elles ont dû pour cela comparaître devant la justice.

Miss Saurin a donc eu le plus grand tort d'agir ainsi, d'autant plus que, si elle croyait avoir à se plaindre de la décision de Mgr Cornthwaite, elle avait, malgré la commission acceptée par ses parents, un autre moyen beaucoup plus simple et surtout bien moins dispendieux de se faire rendre justice. Il lui suffisait d'en appeler au métropolitain de Mgr Beverley, c'est-à-dire à l'Archevêque de Westminster, qui a le pouvoir et le droit de réviser ses jugements lorsque la partie croit avoir sujet de réclamer. Si la décision de Mgr Manning ne satisfaisait pas Miss Saurin, elle avait encore le droit de recourir au Saint-Père lui-même. Or, il est de toute évidence qu'elle avait beaucoup plus à attendre justice de la part d'un Prélat étranger au diocèse, et ne connaissant aucune des parties, ou du chef de l'Eglise lui-même, que d'un jury protestant, et par suite hostile au catholicisme.

J'ai entendu des personnes demander pourquoi, tout en ayant raison et dans le seul but d'éviter tout ce bruit, on n'avait pas cherché un compromis. J'avoue humblement que moi-même, dans le commencement, j'étais complètement de cet avis. C'est qu'alors je ne connaissais pas l'état réel des choses. Ce compromis avait bien été proposé, mais à des conditions inacceptables pour la communauté, qui ne reculait de-

vant aucun sacrifice pécuniaire. Mais la famille Saurin exigeait une rétractation des faits dénoncés à l'Evêque, un mensonge enfin, et qui plus est, le mensonge de tous les membres d'une communauté.

Bref, le procès a eu lieu, et le lord premier juge, qui a conduit les débats avec une impartialité remarquable, après avoir déclaré qu'il ne comprenait pas qu'une futilité semblable eût provoqué des discussions aussi longues, a fait un résumé tel qu'on pouvait s'attendre à un acquittement. Mais c'était compter sans le jury, travaillé depuis trois semaines par la presse à bon marché, cette presse qui, à Londres, empoisonne la classe ouvrière en lui soufflant les plus mauvaises passions et qui est dévorée avidement, attendu qu'elle paraît le dimanche, et que l'artisan a tout le temps nécessaire pour la dévorer. Devant une intimidation semblable, les jurés n'avaient qu'un parti à prendre, et, après cinq heures de délibération, ils ont, écartant les délits d'emprisonnement et de mauvais traitements, convaincu la communauté de s'être entendue pour diffamer miss Saurin.

Ce verdict est d'autant plus étrange que s'il y a eu diffamation, elle provient de la demoiselle elle-même, ou tout au moins de sa famille. Le rapport à l'Evêque était secret, et s'il a été connu de cinq personnes, c'est sur la demande de la famille. S'il a été connu de l'Angleterre entière, c'est à la requête de miss Saurin. Or, je ne sache pas que dans la Grande-Bretagne, le pays par excellence des indemnités pécuniaires, il soit jamais venu à l'idée d'un officier de demander des dommages-intérêts à son colonel, qui aurait fait sur lui un rapport défavorable au commandant en chef de l'armée anglaise.

Mais la haine du catholicisme est ici plus forte que tous les raisonnements, et elle vient de consacrer une nouvelle injustice.

Un mot pour terminer.

Faut-il complètement regretter ce procès ?

Pour ma part, je ne le crois pas. Il aura été d'un grand enseignement aux futures miss Saurin. En dévoilant la vie intérieure d'un couvent, il aura montré le revers de la médaille et détruit bien des illusions. Certes, quand on voit passer ces saintes femmes que l'aurole de la charité semble transfigurer, quand on pénètre dans les asiles qu'elles dirigent, et qu'on voit éclater la reconnaissance des enfants ou des malades, bien des jeunes imaginations s'enthousiasment et se prennent à rêver une existence aussi paisible. Mais aujourd'hui que les débats ont révélé la vie intime de ces filles, dont l'existence se partage entre la charité, le travail et la prière, ces jeunes personnes jalouses d'accroître la famille de Saint-Vincent de Paul auront à envisager sérieusement si elles se sentent la force de se lever de grand matin, et quelquefois la nuit, de laver même au milieu des plus grands froids les

dalles de leur couvent, etc., etc. Le nombre des novices diminuera peut-être ; mais du moins celles qui prendront le voile le feront en toute connaissance de cause, et en se rappelant que sainte Thérèse, en sortant de ses extases séraphiques, était dans l'obligation de prendre le balai pour nettoyer sa cellule.

— *Lettres de Londres.*

L'ART INDUSTRIEL

ET

LE MOBILIER MODERNE.

(Voir page 442 du Vol. VIII.)

II

Si de cet examen des meubles usuels produits par l'antiquité, le moyen âge ou la Renaissance, nous passons maintenant à notre mobilier moderne, nous nous trouvons, il faut bien l'avouer, en présence d'une infériorité certaine, au point de vue du niveau général artistique. Nous mettons, bien entendu, de côté la question utilitaire, le confortable, qui a fait d'immenses progrès sur les âges qui nous ont précédés. Nous excluons encore ces riches meubles d'apparat, somptueux ornements de quelques habitations privilégiées ou œuvres de réclame plutôt que d'utilité pratique, de nos dernières expositions, ces tournois modernes de la fiévreuse industrie. Ces œuvres qui rivalisent avec les productions des belles époques antérieures, sont trop souvent comme invention la servile reproduction, le décalque des dessins de l'époque de François I^{er}, Henri II, Louis XVI. Quant à l'exécution, nos artistes, proclamons-le hautement, ont rivalisé avec leurs devanciers et déployé toute la fécondité de leur talent. Mais, nous le répétons, ces œuvres n'entrent pas dans le plan que nous nous sommes proposé : elles ne sont, en terme d'industrie, que des *articles* d'exposition, réclames honorifiques infaillibles, spécimens aussi brillants que trompeurs pour donner une saine idée du niveau artistique d'une époque.

Ne nous adressons donc ni à un palais, ni à une exposition moderne, mais procédons comme à Limoges ou à Pompéi même ; entrons dans une demeure, ni la plus riche ni la plus modeste, mais d'une élégance courante ; non chez D'omède mais chez le poète tragique : que voyons-nous ? Les

vases culinaires de bronze n'ont aucune forme pure, nulle recherche, absence même d'ornementation. Le fer à peine dégrossi vient, dans les emmanchements, par quelques rivures se juxta-poser brutalement au cuivre. C'est un travail barbare. L'utilité est tout, la forme rien. Dans la salle des repas la vaisselle usuelle ne présente dans son uniformité aucun ornement. Qu'un émail blanc et solide l'enveloppe, on n'exige rien de plus; heureux encore si nous ne rencontrons pas de ces faïences aux impressions criantes comme tons, fausses comme dessins, mécaniquement obtenus par l'impression. Si la faïence artistique décorée au pinceau reprend du terrain, et se présente comme une des branches dans laquelle il y a le plus d'efforts de tentés, les plus satisfaisants résultats obtenus, ce ne peut être encore qu'à titre de *curiosité* et non d'usage ordinaire, car le haut prix assigné à chaque objet ne peut permettre de compter sur l'usage quotidien de pareille vaisselle. Meubles de dressoir et décoration, ils ne se prêtent pas encore aux services domestiques que l'on exigeait des faïences d'Orion, de Rouen ou de Nevers.* Nos bols présentés à la fin du repas ont-ils quelque rapport avec la belle aiguière du seizième siècle, destinée au même usage? Voici enfin l'argenterie, puis dans les autres pièces les bronzes, les sièges et les meubles. Tous ils présentent le même caractère. Fabriqués sur un modèle uniforme et banal, ils affichent une apparence de richesse, s'obtenant au moyen de surmoulés mariés sans goût, d'un dessein détestable, fondus en quantités énormes, sortis tels quels du moule, à peine ébarbés, recouverts d'une mixture donnant l'apparence de l'or ou de l'argent, sous laquelle se cache la pauvreté de composition comme d'exécution. Heureux encore les meubles décorés de pareilles bronzes, et non d'un alliage d'étain et de zinc. Plus heureux encore ceux créés avec un bois consistant et réel auquel viennent s'appliquer des sculptures véritables qui, non fouillées en plein bois, il est vrai, ne sont pas toutefois une pâte sans valeur: ils ne sont pas alors une légère et fragile charpente recouverte d'un plus léger placage venant seul décorer leur éphémère splendeur et desquels un humoriste moderne donnait cette véridique définition: "Meubles d'acajou, faits de bois de sapin obtenu du peuplier." Qu'on prenne même dans l'appartement le plus somptueux les plus riches ornements (en dehors des

* Espérons toutefois dans la vulgarisation de ce genre d'industrie artistique. Une mesure excellente vient d'être prise depuis deux ans par l'édilité parisienne. De nombreuses jeunes filles, dans nos écoles communales, sont initiées à la peinture sur porcelaine et sur faïence: de bons modèles sont mis sous leurs yeux. Elles sont déjà arrivées à une habileté de reproduction et à une sûreté de main très remarquable, qui promettent à elles tout d'abord une rémunération lucrative, aux amateurs qui repoussent la banalité, des produits artistiques comme fabrication, usuels comme valeur.

collections, bien entendu, et des objets anciens) et l'on trouvera invariablement, comme verroux de porte, serrures, clefs, chenets, bronzes d'éclairage, cadres de glaces, sculpture décorative des plafonds, murailles ou lambris, de simples surmoulés de bronze, de cuir, de pâte, reproduction le plus souvent de vieux modèles, mal soudés, plus mal retouchés encore par une restauration moderne, ornements semés partout à profusion, dans lesquels la mode impose ses plus singulières fantaisies, tandis que l'art, comme création aussi bien que comme exécution, fait à peu près défaut.

La seule partie qui se soit maintenue à un niveau satisfaisant, c'est l'étoffe d'ameublement ou de tenture. La reproduction mécanique du genre ornemental obtenue à Lyon pour la soie, à Aubusson ou Beauvais pour la laine, ou simplement par l'impression sur étoffes à Mulhouse ou Puteaux, voir même à Paris, sur ce vulgaire papier de tenture, genre secondaire, il est vrai, emprunté exclusivement à la flore de nos jardins, est arrivé à une telle perfection de travail, soit comme couleur appliquée, soit comme tissage lui-même, qu'on croirait avoir souvent devant les yeux la peinture originale due à un habile pinceau et non la reproduction répétée à l'infini par les organes délicats d'une obéissante machine. Il y a loin pourtant encore de ces séduisants et chatoyeux tissus aux belles tapisseries de haute lisse des Flandres du seizième siècle, et à celles de Beauvais des dix-septième et dix-huitième siècles qui, n'empruntant leurs compositions qu'au genre héroïque ou historique, exigeaient des cartons semblables à ceux que conservent religieusement le palais d'Hampton-Court, et n'utilisaient les fleurs et les ornements que pour servir de cadre au sujet principal. L'art toutefois peut y être moins élevé aujourd'hui, mais, bien que secondaire, c'est toujours de l'art, et non ce que nous reprochions tout à l'heure au reste de l'ameublement, du faux luxe et du mauvais goût.

Hâtons-nous cependant de le reconnaître. Ce débordement de faux luxe visant plus à l'apparence qu'à la réalité, auquel la mode, à l'exclusion de toute idée artistique, dicte ses lois souveraines, a été entravé en partie par une réaction au profit de la Renaissance et de l'antiquité elle-même. Cet heureux mouvement commencé après la chute du premier empire, lors de la renaissance des arts, des lettres, comme de la liberté, s'est maintenu, développé même par le respect et le goût des objets d'*antiquité*, expression, comme le mot gothique appliqué à l'architecture, employée d'abord par dérision et devenue bientôt synonyme de tout objet précieux. Le culte des épaves des âges passés s'est peu à peu infiltré dans nos habitudes modernes. Société étrusque, égyptienne, grecque, romaine, japonaise, chinoise ou de la Renaissance, a fourni chacune à son tour son contingent de trésors; tout ce qui était œuvre d'art, fragment même d'œuvre d'art, par un sentiment esthétique très-prononcé, a été

recherché à prix d'or ; et si cette recherche, longtemps le monopole des gouvernements, a guidé trop souvent les simples amateurs vers un but mercantile ou vers une spécialité ridicule, toujours est-il qu'elle a vulgarisé chez l'acquéreur le goût de l'art, chez le producteur les modèles et l'imitation de l'art véritable. Après les fastidieuses productions des bronzes troubadours, nous avons vu, sous l'impulsion donnée par ces précieux spécimens, la réduction Collas doter nos appartements de la reproduction des chefs-d'œuvre légués par les époques précédentes. Une telle révolution n'eût pu s'exécuter si le terrain, c'est-à-dire, l'esprit même des modernes Mécènes n'avait été suffisamment préparé par le goût, nous dirons presque les études que le commissaire-priseur, au feu des enchères, leur inculquait à grand renfort de marteau d'ivoire. Paris devenaient dès lors le centre des ventes artistiques du monde entier.

Grâces soient donc rendues à la possession des collections, fussent-elles entreprises par l'Etat dans nos musées, ou par de simples particuliers recherchant ces trésors que les tombeaux antiques ou le flot des laves ont sauvés de flots plus destructeurs, celui des barbares du cinquième siècle, celui surtout des ignorants avides qui pendant plus de dix siècles convertirent en lingots ou en moellons tout métal ou tout marbre qui leur tombait entre les mains : la société moderne subissait ainsi ce profond engourdissement intellectuel que devait dissiper tout à coup le souffle vivifiant et libéral du quinième siècle.

Résumons donc en quelques mots l'impression que doit faire éprouver la vue de notre mobilier usuel. A l'exception des meubles d'exposition, des tentures, de certaines faïences et des réductions intelligentes de quelques bronzes anciens, tout le mobilier d'apparat étale un luxe déplacé et de faux aloi, tout ce qui est réservé à l'usage domestique n'est composé que d'objets de pacotille, barbares de forme, laid au point de vue du goût, nuls au point de vue de l'art, voués à une désolante simplicité, qui n'ont qu'à perdre à la comparaison des bronzes antiques, des fontes et faïences de la Renaissance, des terres cuites et des objets usuels que nous ont légués Pompéi et Herculanium.

III.

A quelles causes attribuer une si regrettable conséquence ? Est-ce à l'incapacité de nos artistes mis en regard des artistes anciens ; est-ce à une dégénérescence du talent ? Non certes ; jamais n'entrera dans notre esprit cette pensée banale, répétée à tous les âges du monde, qu'Homère lui-même ne craignait pas de jeter à la face de ses contemporains, en les comparant aux vainqueurs de Troie. Nos artistes, au contraire, ont une habileté de main qu'on rencontre rarement à une autre époque. Quant à

notre siècle, au point de vue des sciences, avec la vapeur, l'électricité et la mécanique, il a laissé loin derrière lui tous les siècles antérieurs. La science architecturale appliquée à l'industrie, grâce au fer, nous présente des modèles parfaits et sans similaires précédents. Mais quand à l'art lui-même, au style, au souffle inspirateur, nous sommes bien forcés de l'avouer, notre époque n'est pas au niveau de celles qui l'ont devancée. Et c'est surtout dans l'ameublement qu'un tel vice apparaît. De tout temps il y a eu du mauvais goût, c'est incontestable ; l'antiquité n'en est pas plus exempte que la Renaissance, et lorsque nous pénétrons, par exemple, dans la maison de la fontaine à Pompéi, nous ne pouvons rien voir de plus puéril, de plus ridicule que ces petites cascades en rocaïlle, intuition du style Louis XV, suprême caprice d'un brave bourgeois de la ville de Vénus. Mais alors ces œuvres étaient exceptionnelles ; la règle, au contraire, était la forme artistique dans toutes les parties du mobilier. Chez nous, c'est l'inverse : le mauvais goût à peu près général est la règle, et l'art l'exception. La cause, selon nous, est complexe chez l'habitant, l'influence de l'habitation luxueuse, l'obligation de paraître, résolvant le problème du besoin de confortable réuni à la nécessité impérieuse de l'économie ; chez l'artiste, l'éloignement à consacrer son talent à des objets industriels ; chez l'administration gouvernementale et municipale, enfin, l'absence de conviction artistique, d'où résulte une instruction vicieuse de la jeunesse.

Qui pourrait nier, en effet, que la splendeur des façades, entraînant le luxe exagéré des intérieurs, n'impose à chaque habitant de ces palais à fastueux mais banals ornements, la nécessité de conformer son mobilier aux dorures qui l'enserrent de toute part. Quelle figure feraient les meubles de bronze de l'antiquité, les sièges et crédences de simple chêne de la Renaissance, ou même le modeste et désastreux mobilier d'acajou de nos pères, au milieu des salons qu'une compagnie financière, subitement métamorphosée en architecte, fait surgir d'un coup de marteau, comme Minerve, armés de pied en cap de bronzes, sculptures, glaces et dorures. Il faut de toute nécessité que ces pauvres meubles, eux aussi, suivent le torrent, tout en restant dans les termes d'un programme économique tracé d'avance : confortable exigé et limitation de prix. Tandis que Grecs ou Romains se contentaient de sièges de bronze, sans aucune étoffe ni draperies, tandis que la Renaissance recouvrait déjà ces mêmes sièges de quelques coussins à peine garnis, l'époque actuelle fait disparaître le siège, sous toutes les faces, d'étoffes matelassées. Rien de trop doux ni de trop moelleux pour le bourgeois sybarite du dix-neuvième siècle. Pour lui, le pétale de la rose a été remplacé avantageusement, il faut le reconnaître, par la fine toison de brebis ou le volatil duvet des oiseaux. Des ressorts ingénieux sont venus encore ajouter à ces molles recherches.

En présence de ce savant et coûteux confortable, quel rôle restait-il en vérité à l'art, comme place matérielle et comme rémunération mercantile? On s'est donc contenté, suivant les expressions convenues, de simili-bois, de simili-pierre, de simili-marbre, de simili-bronze et de simili-cuir, objets mécaniquement obtenus par quantités similaires innombrables, qu'une apparence de peinture ou de dorure vient recouvrir d'un vernis suffisant; et le bourgeois du dix-neuvième siècle a ainsi résolu ce grand problème qui consiste à se procurer à bon marché un mobilier fastueux, en rapport avec l'appartement qu'il est condamné à habiter, mobilier éphémère comme l'habitation elle-même, se conformant au rôle de nomade imposé à son possesseur par la transformation édilitaire, et qui ferait piètre figure, si jamais les cendres d'un nouveau Vésuve, après l'avoir enterré pendant plusieurs siècles, venait subitement le rendre à la lumière du jour.

L'éloignement de l'artiste pour ces objets qu'il considère comme indignes de son crayon ou de son ciseau est encore une cause de la dégénérescence du goût. Peu d'artistes, en effet, consentent à exécuter des peintures sur nos lambris, à composer des figurines inédites, au modelage savant, à l'attitude étudiée, concordant avec le style et l'ensemble général de l'ameublement, et à placer sur nos cheminées, sur nos tables, jusque dans les âtres des cheminées des compositions analogues à ces multitudes de petits bronzes que les artistes d'autrefois prodiguaient avec une si inépuisable fécondité. C'est qu'alors les grands artistes donnaient eux-mêmes l'exemple de la vulgarisation du talent. Raphaël ne rougissait pas d'appliquer contre un mur des arabesques de stuc et de composer des cartons pour des tapisseries et Léonard de Vinci de dessiner des alphabets pour l'enfance. C'est que les nombreux élèves de ces grands maîtres, grands artistes eux-mêmes, qui connaissaient peu le luxe et son énervante influence, avant de penser à des statues ou des peintures triomphales, cherchaient d'abord à traiter magistralement les petits sujets, qui, loin d'abaisser leur talent, étaient pour eux, au contraire, une source féconde d'étude et d'inspiration.

Qu'on nous permette de rappeler ici les souvenirs d'une conversation que nous avons, sur ce sujet, il y a quelques années, avec un artiste trop tôt enlevé à la statuaire moderne, et qui portait dans ses œuvres le sentiment de la draperie et de la forme antique: son *Danseur napolitain*, comme sa *Comédie*, sont présents à tous les esprits. Lui signalant le mauvais goût invétéré dans la vie ordinaire se traduisant par des meubles d'un style déplorable, nous lui citons l'exemple des grands artistes de la Renaissance ne reculant pas devant la vulgarisation de l'art. Ce raisonnement le frappa, et quelques mois plus tard, lui, membre de l'Institut, avait, à l'imitation des délicieux bronzes d'Herculanum, créé trois charmants bronzes usuels dans lesquels la figure tenait la place principale.

Depuis cette époque, nous avons vu avec plaisir cet exemple suivi par quelques artistes de talent : il suffit de citer parmi les richesses mobilières étalées à l'Exposition dernière, certaines peintures sur porcelaine ; le surtout de table de la ville de Paris dont le dessin était dû à un architecte de talent, et les figures nombreuses avaient été modelées par deux statuaires émérites ; certaines tapisseries de meubles dont les remarquables cartons étaient l'œuvre de deux artistes renommés. C'est là un bon exemple que nous engageons tous nos artistes à suivre. Leurs œuvres sérieuses et plus importantes ne feront que gagner à une pareille diffusion du talent.

Mais c'est à l'administration d'un pays qu'incombe, par-dessus tout, la mission de diriger, d'élever les instincts artistiques d'un peuple ; au gouvernement, par des musées savamment composés, méthodiquement classés, régulièrement ouverts aux studieuses recherches ; à la municipalité, par des exemples pratiques, ornements de ses places, promenades et principales artères ; par-dessus tout enfin, par les principes d'art qu'elle doit inoculer à la jeunesse studieuse, jeunesse destinée bientôt à devenir ces habiles et ingénieux artistes industriels auxquels doit échoir la grave mission de vulgariser sur l'étoffe, le bois, le fer ou le bronze la pratique de l'art inspiré par les modèles anciens, tenant haut le niveau artistique d'une nation, et la maintenant ainsi à la tête de ses rivales industrielles. Cette double mission gouvernementale et municipale est-elle bien comprise de nos jours ? Nous ne le croyons pas.

Le gouvernement a-t-il bien le sentiment de ce que doit être un musée ? A son point de vue, est-ce réellement une collection destinée à vulgariser le beau, aussi bien pour le grand art décoratif que pour l'art industriel ? N'est-ce pas plutôt une parure somptueuse acquise à grands frais, souvent un peu au hasard, suivant la mode et le goût du jour, parure qui sied si bien à une nation glorieuse, en décorant ses vastes palais construits, non en vue de cette destination inférieure, mais par simple besoin de parallélisme extérieur ; en offrant surtout à l'œil distrait de l'étranger, à l'admiration duquel tout est sacrifié lors de ses banales et rapides courses à travers toutes ces toiles et ces marbres précieux mais incompris, un nouvel attrait dans le séjour de ce caravansérail moderne qu'on nomme une capitale ? A voir comment, en dehors de la direction spéciale elle-même dont tout bon vouloir reste paralysé, est régleménté notre grand musée du Louvre depuis les nouvelles constructions, c'est à croire que telle est la véritable pensée du gouvernement.

Parlerons-nous des marbres antiques ? Notre musée possède, en fait de Vénus comme de bustes antiques, de véritables trésors. Les deux salles qui les contenaient, grâce à la malheureuse et regrettable démolition de l'escalier Perrier et Fontaine et aux affouillements des fondations qui

en furent la conséquence, ont été étayées et fermées. Depuis plus de six années, les pauvres Vénus, semblables à des vestales criminelles, se sont vues enfouies, avec de nombreux autres marbres, loin de tout regard curieux. Leur porte a été soigneusement murée. Ces pauvres captives ont enfin été extraites de leur réduit, puis, après une laborieuse et compromettante ascension au premier étage, perdues dans un salon délaissé des antiquités égyptiennes, elles sont revenues s'installer dans les couloirs sombres et déserts des sarcophages, souvent à faux jour, plus souvent encore à des places où le recul est impossible; certaines mêmes, après leur laborieux hégire, sont introuvables. Quant aux bustes des empereurs romains, quelques privilégiés, Vitellius, par exemple, exhumés après quatre années de captivité, ont été provisoirement déposés dans une longue galerie servant d'accès aux cortèges impériaux. Faut-il ajouter encore que cette galerie, à l'exemple des salles de la Renaissance et de la Sculpture moderne, n'était qu'irrégulièrement ouverte? L'artiste ou l'ouvrier dessinateur qui, ayant consacré son temps précieux à venir relever une étude indispensable, trouve porte close, ou, ce qui est l'équivalent, le modèle qu'il recherchait absent ou transporté dans un réduit inconnu, dégoûté de tout travail sérieux, retourne à son atelier, décidé à ne plus recourir à un musée qui n'a ni fixité, ni classement, ni accès régulier, conditions sans lesquelles l'étude n'est plus possible. Un tel état s'est perpétué pendant plus de six années et vient enfin de cesser en partie.*

Parlerons-nous des collections nouvelles, de la collection de Campana, par exemple? En dehors des terres cuites et des vases régulièrement classés et devenus, sous leurs vitrines officielles, le musée Napoléon III, cette collection comportait encore une certaine quantité de marbres

* On a pensé enfin aux pauvres marbres prisonniers: les murs ont été consolidés, les curieux plafonds de l'école de Simon Vouet ont été restaurés, entourés de somptueuses dorures, et depuis deux mois seulement ces deux galeries ont été rouvertes au public. L'aspect en est éclatant et fait le digne pendant avec la galerie supérieure d'Apollon. La collection des bustes impériaux s'en est enrichie de plusieurs similaires curieux provenant de la collection Campana. L'ensemble, reconnaissons-le, est satisfaisant. On retrouve seulement dans le nouveau et méthodique classement un but bien plus historique et politique qu'artistique. Toute la place est réservée aux empereurs. Diane de Gabies, les Vénus, etc., n'ont plus repris leur ancienne place d'honneur, et Diane chasserresse elle-même, exilée, a cédé dans l'hémicycle du fond la présidence d'honneur au divin Auguste. Pour que l'allusion fût encore plus transparente, et que les rapports entre toutes les épopées impériales fussent plus saisissants, on a pris le soin délicat d'incruster dans les plafonds protecteurs de tous ces antiques, deux compositions modernes, le couronnement de l'impératrice et la charge des cuirassiers de Waterloo qui, ingénieusement opposés au couronnement de Charlemagne, et aux légions de César, présentent à l'œil surpris le plus singulier anachronisme historique et artistique.

antiques. Or, parmi eux, tout ce qui n'est pas effigie d'empereurs romains git encore pêle-mêle, comme à l'arrivée, sous les portiques ouverts du nouveau palais, exposé aux intempéries des saisons, partageant du reste cet oubli avec les nombreux spécimens d'art antique que de coûteuses missions ont été recueillir en Afrique et en Asie Mineure.

Un dernier mot enfin sur les surmoulés antiques. Sur ce point encore même erreur, même mépris de l'étude. Ne pouvant offrir à la jeunesse studieuse tous les objets d'art de l'Europe, les gouvernements antérieurs firent faire des surmoulés en plâtre des principaux chef-d'œuvre de l'antiquité. Une salle entière leur était consacrée au Louvre. Que sont-ils devenus depuis que la place a été triplée par les nouvelles constructions. Loin de leur trouver un plus vaste local, on les a supprimées complètement. Quelques plâtres ont été disséminés au milieu des estampes ; ceux dont la dimension rendait tout voyage impossible ont été relégués dans un escalier, le reste est enfoui dans quelque réduit ignoré ou dans les magasins de l'école des beaux-arts : conséquence plus que singulière des nouvelles et immenses constructions du nouveau Louvre. Pour la Renaissance enfin, un ministre, ami et connaisseur éclairé des arts, avait conçu, en 1840, le fécond projet d'ouvrir une salle entière consacrée aux œuvres des artistes florentins ; une copie du *Jugement dernier*, placée au fond, devait être entourée de tous les surmoulés des œuvres de Michel-Ange, des Donatello, des Cellini. Quelle féconde inspiration notre jeunesse n'eût-elle pas trouvée dans un tel spectacle. La copie de Sigalon prit la place assignée, la *Pietà* de Saint-Pierre se cacha, honteuse de son isolement, dans un enfoncement obscur, puis ce fut tout : la France, assez riche pour payer sa gloire et pour promener son drapeau, ne l'était plus assez sans doute pour prendre l'empreinte d'une trentaine de marbres précieux. Seules, la colonne Trajane à Rome et la statue de la Victoire à Brescia,* faisant sans doute exception par leur caractère belliqueux, ont été jugés dignes d'un surmoulage au galvanisme. Nos élèves se voient ainsi privés des modèles de la Renaissance, comme ils ont été privés des surmoulés de l'antiquité et des marbres antiques eux-mêmes. Et l'on s'étonne, après un tel système, de la dégénérescence du goût.

L'exemple, parti de haut, ne pouvait qu'être suivi par l'édilité. On doit, avons-nous dit, à la génération toute formée des exemples, des modèles, à la génération qui se forme l'instruction artistique. Or, tout

* Pour ces deux seuls surmoulages dont notre musée s'est enrichi depuis quinze ans, la Victoire est un présent offert, après la victoire de Solferino, à l'empereur, par la ville de Brescia ; quant à la reproduction de la colonne Trajane, la haute dimension des quatre tronçons dont elle se compose en rend l'exhibition difficile ; on songe à les enterrer, loin de toute étude pratique, dans les nouvelles salles du musée archéologique de Saint Germain.

d'abord, quels modèles l'élégance parisienne présente-t-elle à nos yeux, en dehors, bien entendu, des grandes décorations monumentales qui sortent de notre cadre restreint, mais en fait de fontes, de bronzes et d'accessoires d'ornementation ?

Quand il serait si facile de prendre pour modèles des candélabres édilitaires le beau trépied antique orné de pieds et de têtes de boucs, trépied aux formes sveltes et élégantes, modèle que vient si heureusement d'inaugurer à Munich la municipalité pour l'éclairage de la rue Frédéric, la ville de Paris choisit comme type un informe lampadaire, à basse rhomboïde, dont la tige est soudée à l'aide de bourrelets inégaux, ensemble sortant des mains d'un tourneur, sans goût et non d'un artiste modéleur ; puis viennent ces candélabres des Champs-Élysées : trop élevés dans l'origine et créés en forme de colonne corinthienne, ils ont perdu leur soubassement et leur socle, maladroitement remplacés par une large sphère aplatie n'ayant aucun rapport avec le reste de l'appareil, mélange peu heureux d'un mat vénitien du seizième siècle et d'une colonne grecque. Passons sous silence l'affreux système d'éclairage de la cour du Louvre, lourd, anguleux, triste inspiration d'une renaissance bâtarde, comme ces massifs lampadaires qui entourent le palais de l'Industrie, système hybride de trépied, en porte-à-faux sur sa vaste base de pierre, dont les profils sont masqués par ces aigles triomphantes aux ailes éployées. Décidément, l'administration n'a pas la main heureuse dans le choix de ses dessins. Pourquoi encore, dans les grilles d'ornement qui entourent nos squares, produire un modèle semblable à celui du square Montholon, emprunté à nous ne savons quel style assyrien primitif. Est-ce par de tels spécimens qu'on pense former les idées artistiques des masses ? Nous sommes heureux toutefois, au milieu de cette affreuse ornementation, de découvrir deux modèles artistiques : les candélabres de bronze, au dauphin ornemental, de la cour du Carroussel, et les lampadaires aux élégants rinceaux installés au centre des nouveaux refuges de nos carrefours. Là se trouvent réunis dessin correct, ornementation sobre, exécution soignée.*

Parlons maintenant de l'instruction, point capital en matière d'art industriel. L'instruction artistique est déversée largement dans nos

* On ne se rend pas assez compte de toute l'importance que tient la place dans la valeur artistique d'une œuvre. Tel objet d'ornement qui brillera sous un portique restreint ou au milieu d'une cour limitée—comme la fontaine de l'Alhambra—deviendra ridicule transporté au milieu d'une promenade publique. Que dire, par exemple, de ces deux puérides jardinières de marbre blanc déposées devant la façade de la Madeleine : fleurs d'un entretien impossible, pièce d'eau, jet d'eau, éclairage, tout s'y trouve réuni. Ce n'est plus là de l'ornement, mais de l'enjolivement enfantin.

écoles primaires. Chaque quartier a son école, ses écoles mêmes ; le nombre des jeunes gens et des jeunes filles qui les suivent augmente chaque jour. L'effort est constant, nous le reconnaissons ; mais ce dont nous nous plaignons, c'est que dans cet effort il n'y a aucune conviction artistique, aucune direction convaincue, aucun plan préconçu. On en a bien lorsqu'il s'agit de démolir des quartiers entiers et de les astreindre aux règles brutales et sans appel de la ligne droite ; mais qu'il s'agisse de produire une œuvre suivant les règles de la raison et de maintenir l'art à niveau constant, au-dessous duquel il n'y a plus que dégénérescence et mauvais goût, alors la fantaisie, dans ce qu'elle a de plus futile, la volonté individuelle et changeante, le désir de saisir, de prévenir même cette volonté vaguement exprimée, le chaos enfin remplace les lois les moins contestées. La jeunesse se trouve alors livrée à la mode et non à l'art. La curieuse exposition des œuvres de nos écoles primaires, faite concurremment avec l'exposition rétrospective de 1867, exposition passée trop inaperçue, malgré, peut-être même à cause de cet innombrable déploiement de dessins à travers d'interminables galeries, cette exposition, disons-nous, a dévoilé aux plus aveugles que dans ces premières notions enseignées aux enfants des écoles il y a deux vices radicaux ; mauvais choix de modèles ; faux système suivi.

Chaque directeur, clérical ou laïque, est libre de donner à ses élèves des modèles de son choix, se composant, en majorité, de dessins sans valeur, de bustes officiels et de quelques rares plâtres antiques, surmoulés banals qui perdent même leur valeur par la réduction ou le fractionnement. Et pourtant chaque élève est destinée à concourir à l'ornementation de nos maisons, de nos appartements, de nos ameublements, et à maintenir par là, au point de vue du commerce comme de l'amour-propre national, la suprématie artistique de la France sur les autres nations ses tributaires, bientôt ses émules, peut-être même ses rivales. Que ne lui fournit-on, dès lors, des modèles spéciaux, choisis ou désignés par une commission artistique, modèles empruntés principalement, comme art appliqué à l'industrie, aux trésors des grands siècles, collectionnés à grand frais de tous côtés, et non à de mauvais bustes et enluminures de convention.

Quant au système général suivi, à très-peu d'exception près, il est en opposition avec une saine éducation artistique. Ce n'est, en effet, ni à la copie d'après nature, ni à la copie d'après des surmoulés, qu'on exerce la main et surtout l'œil des élèves, mais à la copie servile d'une lithographie banale, ou d'une gravure défraîchie. Tout est mathématiquement reproduit, hachures régulières, pointilité de la roulette. Les contours eux-mêmes, relevés, non par le coup d'œil exercé à saisir les proportions, mais à coup de compas et de mesurage laborieux, n'est plus le travail

d'un artiste, mais l'œuvre de patience d'un consciencieux géomètre.* Il faudrait, au contraire, habituer l'œil à saisir vite et bien l'ensemble des lignes, la proportion des diverses parties, laissant au crayon le soin de traduire et non de copier, au moyen du trait que chacun doit inventer à sa guise, le modèle du sujet, les ombres qui doivent donner du relief aux parties saillantes, du rétrai aux plans éloignés. Comme instruction, une ébauche saisie d'après nature, mise en place et terminée en une séance, a cent fois plus de valeur qu'une servile copie obtenue après plusieurs mois de travail.

Que ne prend-on, dès lors, pour modèles de la figure humaine les surmoulés de nos musées, la tête de Vitellius dont nous parlions, le *Gladiateur*, la *Vénus de Milo*, les *Prisonniers* de Michel-Ange, et tant d'autres plâtres si remarquables ; que ne prend-on pour modèles de vases des coupes de Nola ou des chaudrons de Pompéi ; comme flambeaux, le flambeau au Silène de Naples, ou le chandelier de St. Marc ; comme sièges et autres objets d'ameublement, un specimen quelconque des millions d'objets dont la résurrection des villes enfouies et les fouilles nombreuses ont doté tous les musées d'Europe. Que ne prend-on encore les surmoulés des crédences, des verrous et des serrures du seizième et du dix-septième siècle, des imitations des poteries de Lucca della Robbia ou de Bernard Palissy, des peintures de Pompéi enfin : dans tous ces modèles, la figure humaine, le grand style, se marie à l'ornement, les formes sont pures. C'est par de tels exemples que le goût se forme et s'ennoblit. Déjà un pas a été fait dans ce sens. Le système Ravaisson, reproduisant par la photographie les principaux modèles dont nous parlons, offre aux écoles une collection précieuse ; mais ce ne sont toujours que des gravures estompées, et non la nature ; l'élève les copie, mais ne peut les traduire. Objectera-t-on le prix relativement élevés des surmoulés ? A cette objection, il n'y a qu'une réponse. Une municipalité aussi prodigue de ses deniers que la ville de Paris, si elle est réellement convaincue de sa haute mission artistique, ne peut reculer devant la donation une fois faite à chaque école d'une collection n'exigeant qu'une somme minime, relativement à la grandeur du résultat. Ce qui manque, ce n'est pas l'argent, mais la conviction.

* Ce que nous disons là pour l'école primaire est applicable aux lycées destinés à former nos archéologues, naturalistes, diplomates, marins et officiers, appelés à rendre tant de services artistiques au moyen de croquis prompts et assurés. Or, il y a vingt ans, les études du dessin commençaient avec la bosse et se terminaient par la nature. Aujourd'hui changement complet. Pendant trois ans les élèves pâlisent sur les mêmes lithographies, les mêmes énervantes hachures, et n'arrivent plus que la dernière année à travailler d'après un plâtre, tardive étude qui ne peut qu'incomplètement leur donner le coup d'œil et la science des plans et des raccourcis

Par suite de l'absence de conviction et du faux système suivi, éditité et gouvernement arrivent à produire, en nombre infini, d'habiles praticiens, de patients copistes, mais, en réalité, peu d'artistes puisant leur inspiration dans leur souvenir d'étude, dans la contemplation de musées accessibles et, par-dessus tout, dans leur esprit inventif, dirigée par leurs premières études vers le sentiment du beau. Là apparaît, dans tout son éclat, l'intime liaison qui existe entre le grand art décoratif et le simple art industriel. La même atonie d'invention, le même mépris de la forme de la ligne, dont nous nous plaignons pour nos objets usuels, se retrouve dans nos expositions des beaux-arts. Le niveau qui, au milieu d'une production surexcitée s'abaisse en haut, suit donc en bas la même dépression. La vulgarisation de l'art a un double avantage, développer pour l'artiste la production artistique, ouvrir l'esprit d'un peuple à la compréhension des chefs-d'œuvre par cette éducation instinctive qu'amène la contemplation journalière d'objets d'art usuels. En était-il autrement à Athènes sous Périclès, à Florence sous les Médicis? Pourquoi ces mêmes peuples, aujourd'hui insensibles à toute production du grand art, qu'hier encore un ancien ministre italien proclamait, à un point de vue spécial, dans un état d'infériorité, *spaventevole*, épouvantable, et ne possédant, comme conséquence directe, que des meubles d'une simplicité primitive, étaient-ils autrefois ivres de joie en présence des productions d'un grand artiste, et transformaient-ils en objets d'art les meubles les plus usuels de leur foyer domestique? C'est qu'à ces époques, les influences directrices étaient bien puissantes, bien fécondes. Les Périclès, les Antonins, les Médicis, les François I^{er} savaient appeler à eux les grands artistes et discerner l'art sérieux de la mode passagère. Peintures, bronzes, marbres d'ameublement naissaient sous leur souffle créateur. L'exemple parti de haut était partout suivi. A Rome, comme en Grèce, elle était bien féconde l'influence de la frise du Panthéon de Phidias, des *Lutteurs* ou du *Laocoon* d'Agésander, du *Gladiateur* d'Agasias, du *Germenicus* de Cléomène, de ces nombreuses Vénus dites de Milo, du Capitole et de Médicis.

Tous ces marbres, les gouvernants savaient les faire éclore et les présenter ensuite comme exemple aux yeux émerveillés du public. Les places publiques devenaient de véritables musées que chacun, municipalité et particuliers, mettait leur amour-propre à décorer. A Venise, la place Saint-Marc et la Piazzetta s'ornaient d'objets d'art rapportés par les riches armateurs des contrées de l'Orient; à Pise, c'était le Campo Santo qui était le but de cette orgueilleuse parure; à Florence, la place du Palazzo-Vecchio, centre de la vie politique, s'encombrait, sans souci pour la circulation ou le paralélisme, de portiques, des fontaines de Jean de Bologne, et des statues de Cellini et de Michel-Ange. Chaque praticien

reproduisait invariablement de tels modèles, chaque citoyen en ornait sa demeure, extérieurement, par des antefix de terre cuite—tels les beaux spécimens de la collection Campana,—dans l'atrium, par des reproductions de marbre ; dans l'habitation, par des peintures murales et des bronzes de toute grandeur. L'éducation était complète ; des hautes sphères, l'art, comme le sang parti du cœur, s'infiltrait, par les plus petites artères, jusque dans les réduits les plus éloignés ; et en retour, le citoyen, qui chaque jour se trouvait entouré d'objets portant l'énergique empreinte de l'art, sentait son esprit ouvert à la juste appréciation d'un chef-d'œuvre. Aussi croyons-nous rêver, de notre temps, en voyant Phidias ou Apelles prendre leurs modèles parmi les jeunes filles des premières familles, n'entreprendre leurs œuvres que sur l'ordre du peuple tout entier venant les chercher en triomphe, en voyant cette œuvre terminée devenir un événement populaire, consacré, à l'égard d'une victoire, par les réjouissances publiques : puis encore, à une autre époque, les portes de Ghiberti paraître si merveilleuses que la seigneurie de Florence, accompagnée des ambassadeurs étrangers, s'empressaient de venir solennellement les visiter ; ou la Vierge de Cimabuè portée en triomphe par le peuple florentin, ivre de joie de contempler une œuvre qui sortait enfin des langes de l'art byzantin. Il fallait, certes, une éducation artistique bien forte pour produire chez un peuple tout entier des élans si passionnés.

Et qu'on ne s'y trompe pas ; l'absence de croyance artistique et la fausse éducation ne peuvent être combattues efficacement par une production monumentale effrénée, type municipal stéréotypé, ni par cette création instantanée d'emblèmes décoratifs, accessoires obligés d'inauguration officielles. C'est là feu de paille et non éclat persistant. Il en est de l'art, en effet, comme de la lumière : diffuse, et projetant une irrésistible clarté jusqu'aux réduits les plus éloignés lorsqu'elle émane du soleil, l'astre naturel et radieux, elle n'est plus qu'inerte et limitée lorsqu'elle émane d'un foyer artificiel, quel qu'éclat qu'on cherche à lui donner. L'art, lui aussi, s'épanouissant sous une atmosphère qui lui est favorable pénètre jusque dans les demeures les plus modestes ; qu'un gouvernement vienne, au contraire, comme avec la lumière électrique, développer artificiellement et d'une manière convulsive, les productions artistiques, sans s'adresser aux vraies sources de l'art, l'éclat ne sera qu'impuissant ; il s'arrêtera aux premières limites, illuminant la première place d'une lueur fausse sans avoir la force de pénétrer plus avant et laissant tous les objets usuels dans une pénombre bien voisine des ténèbres.

Nous avons constaté le vice qui dépare notre mobilier aussi bien que les œuvres décoratives. Or, ce n'est pas aux conséquences, c'est-à-dire, au mauvais goût et au faux luxe contre lesquels viendront inutilement se

briser les diatribes sénatoriales ou les satires de la comédie, mais aux causes mêmes qu'il faut s'attaquer. Ces causes, nous le répétons, viennent d'une fausse éducation artistique. Que l'Etat développe partout ses collections utiles ; que loin de les regarder comme des parures de luxe, il les considère comme de nécessaires moyens d'enseignement ; qu'au lieu de les restreindre au profit des écuries et des casernes, il les développe dans un méthodique et artistique classement ; et bientôt l'édilité, rappelée à une conviction artistique qui lui manque aujourd'hui complètement, sortant enfin de l'ornière dans laquelle elle est enrayée, prescrira dans les écoles une méthode rationnelle, et livrera à l'appui, comme modèles, des surmoulés et des copies, inspirations des grandes époques, qui resteront comme germes féconds dans l'esprit des jeunes ouvriers destinés à maintenir l'industrie artistique française à un rang qu'elle a longtemps occupé et dont elle est menacée de déchoir. Une nouvelle exposition des dessins industriels de toutes nos écoles de France est annoncée pour 1869 : puisse-t-elle, mieux que la dernière, nous montrer une saine et raisonnable application de tous ces principes, dont l'oubli peut devenir fatal à l'art aussi bien qu'à l'industrie. Puisse le public éclairé constater alors la reproduction de bons et utiles modèles mis sous les regards d'une jeunesse intelligente, par une administration ouvrant les yeux à la lumière, ayant conscience de ses devoirs, se montrant enfin tant soit peu soucieuse de l'avenir de cette grande source de richesse nationale, l'art industriel. Rappelons, en terminant, à nos artistes, qu'ils ne doivent pas rougir de vulgariser leur talent, en consacrant leur génie inventif à l'ornement du foyer domestique. C'est là l'indice d'une grande époque. Cette nouvelle renaissance artistique, nous l'appelons de tous nos vœux.

ACADÉMIE FRANÇAISE.

RÉCEPTION DE M. AUTRAN.

Pour ne négliger aucun des devoirs de la publicité, nous avons à parler de la séance de l'Académie française de jeudi dernier. C'est la mode de s'occuper de ces séances ; depuis longtemps elles ont le privilège d'intéresser les esprits. Les nouvelles occasions de harangues qu'une loi récente et le goût des discours ont créées de toutes parts, n'ont rien enlevé à l'intérêt attaché aux solennités académiques. Toutefois, même à l'Académie il y a du choix, et la curiosité est plus ou moins vivement piquée. Était-elle bien ardente jeudi ? Il s'agis-

sait de louer M. Ponsard, de recevoir M. Autran ; et M. Cu villier-Fleury était le représentant de la docte assemblée. Assurément si ce sont là trois astres, ils ne sont pas de la première grandeur. Pour notre part, nous n'avons pas souvent rencontré leur rayonnement. Peut-on appeler rayonnement l'éclat que M. Cu villier-Fleury jette au *Journal des Débats*, entre M. Lemoine et M. Carraguel, bien au-dessous de M. Saint-Marc Girardin ? Des trois étoiles de jeudi dernier, c'est celle-là néanmoins que nous avons le plus souvent aperçue à notre horizon.

Nous ne méprisons pas M. Ponsard. Nous n'ignorons pas les succès qu'il a obtenus : nous en avons entendu parler jadis ; mais nous sommes si vieux déjà que la préoccupation des vers et de leur musique nous avait tout à fait quitté, quand M. Ponsard débarqua de Vienne à Paris, vers 1843. Le poète s'est maintenu sur son théâtre, où nous ne sommes jamais allé le chercher. Quand il entra à l'Académie, nous avons lu son œuvre : elle nous parut peu éclatante. Nous en avons dit notre sentiment en ce temps. Faut-il revenir sur ce mince sujet, et ne nous accuserait-on pas de chercher le scandale ? M. Ponsard a eu des triomphes au théâtre : ses prédécesseurs à l'Académie en avaient eu comme lui. Aucune des pièces de M. Ponsard a-t-elle eu à Paris plus de succès qu'*Osiris* ou *Ninus II* ? Connaissez-vous les auteurs de ces deux tragédies ? L'une, je ne sais laquelle, doit être de M. Baour-Lormian, le prédécesseur à l'Académie de M. Ponsard ; l'autre est de M. Briffaut, dont M. Jules Sandeau tient la place à juste titre. La nuit se fait vite sur certaines œuvres. Combien faudra-t-il de printemps encore pour que les noms de MM. Ponsard et Sandeau soient aussi dépouillés de rayonnements que ceux de Briffaut et de Baour ? L'Académie est pleine de ces leçons : elle en a de vivantes. M. Lebrun, qui devait répondre jeudi à M. Autran, et qui s'est excusé sur son grand âge, n'entre-t-il pas dans la nuit ? On sait le nom de sa *Marie Stuart* ; on la soupçonne d'être un peu moins morte qu'*Osiris* ou que *Ninus*.

Ah ! qu'il s'en faut de peu !

En rappelant par ces exemples frappants combien les succès les plus vifs ont souvent peu de durée et sont loin de prouver une qualité littéraire supérieure, nous ne voulons pas critiquer les anciens choix de l'Académie : ils ont été justes et légitimes : les concurrents eussent-ils fait meilleure figure que les élus ? Se souvient-on des concurrents de Briffaut ou de Baour ? Les candidats qui frappent aujourd'hui à la porte de l'Académie, les candidats impatients de s'asseoir au fauteuil, les plus rutilants, les plus *chocnosophes*, comme ils disaient il y a quinze ans sans songer à l'Académie, verront aussi pâlir leur éclat et

tomber leur lustre. Plusieurs, dans le dépouillement qui les attend, pourront tout au plus peut-être, comme M. Théophile Gautier, garder pour ainsi dire une illustration d'ignorance des vérités premières, essentielles à l'homme, que leurs prédécesseurs, malgré des efforts consciencieux, n'ont jamais pu obtenir. Les titres littéraires n'en sont pas de meilleur ni de moindre aloi : ces sortes de réputations morales sont même livrées à la fantaisie, à l'imagination.

M. Ponsard ne passait-il pas pour moraliste ? M. Autran à l'Académie encore a parlé des purs sentiments et des beaux vers du poète. L'illusion est singulière. La morale de M. Ponsard était celle que les rédacteurs du *Siècle* peuvent admettre, et leur religion était la même. Ce poète était bien de l'Eglise de M. L. Jourdan : il était la poésie même de M. Havin. Comment s'étonner de son succès ? Voyez combien le *Siècle* a de lecteurs. Aux débuts et au terme de sa carrière, M. Ponsard a donné un témoignage de son intelligence religieuse. *Agnès de Méranie* et *Galilée* lui ont servi de symboles. Ces poèmes dans leurs vers édiaient toutes les âneries des bourgeois de 1830. M. Ponsard, élevé dans la procédure d'une petite ville de province, avait leurs goûts, leurs préjugés, leurs inepties. Cela n'ôte rien à son talent, mais cela ne lui prête point de ressort ; son vers est un pastiche. Le souffle lui manque, et il va d'imitation en imitation, sans rencontrer l'originalité, ni le trait ni le mouvement. C'est une pauvreté quasi-absolue.

Tout cela, sans doute, n'était peut-être pas à dire trop crûment à l'Académie ; et l'on comprend la situation d'un nouvel académicien : il pouvait se permettre des réserves, il devait, après tout, faire l'éloge de son prédécesseur. Je ne critiquerai pas M. Autran pour le choix des vers de M. Ponsard qu'il a voulu honorer. Il les déclare beaux. Pourquoi les a-t-il cités ? Quel est le maltraité de muse qui pourrait supporter les consonnances et les chevilles de ce début de la *Lucrèce*.

Lève-toi, Laodice, et va puiser dans l'urne
L'huile qui doit brûler dans la Lampe nocturne

Ninus et *Osiris* n'ont, assurément, jamais rien dit de plus lourd, ni de plus dissonnant. *Lucrèce* avec ses sœurs, est en chemin de rejoindre ces ombres qui ne sont même plus fameuses. Laissons-la s'enfoncer dans les ténèbres de l'oubli, et ne lui contestons pas les fleurs que lui jette encore un académicien.

Cet académicien est encore un poète. Dans le bagage de M. Autran il y a même une palme tragique, une seule. On dit qu'elle a été remise au poète par M. Hugo lui-même, le grand M. Hugo, et que M. Dumas, le fameux M. Alexandre Dumas, a patroné le jeune auteur. Toutes

ces cautions ne sont peut-être pas bourgeoises. M. Hugo ne s'est jamais fait tirer l'oreille pour proclamer de nouveaux poètes. S'il avait fallu le croire sur parole, où en serions-nous ? De quels bohèmes et de quels infirmes serait composée la horde poétique dans la république des lettres !

M. Autran, heureusement pour lui, a d'autres répondants. Il a le témoignage public. Ses vers se vendent. Voilà un privilège qui trouvera bien des jaloux. Le poète, tout en faisant consacrer sa réputation par l'Académie, n'a pas conquis son renom à Paris. En dépit de son triomphe dramatique, il est poète de province ; et sa considération est très grande en France, de la Loire et des Alpes à la Méditerranée. M. de Laprade, un de nos meilleurs poètes français, a dit M. Cuvillier-Fleury, — M. de Laprade a donné la raison de ce grand succès. Les œuvres de M. Autran, assure-t-il, peuvent être lues en famille. C'est là un éloge que M. Cuvillier-Fleury a bien fait de reproduire ; il ne pouvait rien dire de plus favorable, et, pour notre part, nous serions fort sensible à un tel mérite. Il ne tient pas lieu de tout, sans doute, mais quel beau privilège ! Se faire lire, c'est déjà quelque chose ; et bien des fameux ne conquièrent pas cette puissance. On les achète encore, et le volume peut se rencontrer quelques semaines sur une table de salon ; mais le lire, quelle chimère ! Le lire en famille, qui jamais y a pensé ? Si M. Autran a cette gloire, c'est la plus belle assurément : et sur la foi de M. de Laprade, nous nous engageons volontiers à jeter les yeux sur les vers du poète marseillais, la première fois que son recueil nous tombera sous la main.

La famille, en effet, est le sanctuaire de toutes les vérités. Dieu y est connu. La vie immortelle y pénètre ; le Christ y ouvre ses bras crucifiés, et de son cœur percé découlent tous les grands et vrais sentiments qui lient et relient les hommes et fondent les sociétés. Le respect, l'obéissance, l'amour, ont leur foyer dans la famille ; si elle existe, elle ne peut être que chrétienne ; quel titre de noblesse pour un poète d'avoir ses entrées dans ce monde admirable et pur ! Il y entre au nom de la vérité *évangélique* : M. Cuvillier-Fleury a prononcé le mot, sans le bien comprendre peut-être, mais nous souhaitons que le nouvel académicien en sente le prix et le sente vivement. Il a eu le bonheur d'avoir pour père un homme " de grand sens, un chrétien sérieux " ; c'est encore à l'Académie qu'on nous a donné ce détail ; et ce détail engage. Pourquoi, dans le discours du nouvel académicien, ne trouve-t-on pas un seul mot qui puisse rappeler ces nobles engagements ? N'était-ce pas le cas de les rappeler et de les soutenir.

On avait à parler de Ponsard, il est vrai, et du théâtre, et on s'est renfermé dans son sujet : mais quel sujet ne peut être illuminé de la

vérité qu'une âme possède ! Tout en faisant l'éloge de son prédécesseur, le nouvel académicien ne pouvait-il indiquer ce qu'il y a d'étroit, de mesquin, d'inutile et de banal dans la moralité de ses comédies ? Nous ne reviendrons pas sur la mesure de cette moralité : nous pensons l'avoir donnée exacte. Mais M. Ponsard ne s'est pas contenté de marquer, par son impuissance morale, la pauvreté de son inspiration ; il a étalé, dans ses tragédies, la misère de son inintelligence religieuse. M. J. Autran, fils d'un chrétien sérieux et d'un homme de grand sens, avait, dans *Agnès de Méranie*, autre chose à relever que " le cadre malheureusement trop classique de cette tragédie " ! Le grand sens et le sens chrétien eussent été d'un grand secours pour ne pas tomber en extase en dépit du goût et de la poésie, et ne pas s'exclamer devant cette grossière et grotesque peinture : " Quel tableau plus magnifique ! " Les convenances académiques et les exigences de l'éloge n'obligeaient pas M. J. Autran à manquer en cette circonstance à toutes les traditions de sa famille, dont on l'honore à juste titre.

N'avait-il pas aussi, à propos du *Galilée*, quelque chose à dire ? On sait dans quelles sinistres conditions a été composé ce pauvre drame, dirigé contre la sainte Eglise. Le poète était déjà dans les angoisses de l'agonie quand il conçut et exécuta cette triste comédie.

La mort, dit M. Autran, la mort qui sait être patiente quand elle est sûre de sa proie, lui permit cette fois encore d'achever son œuvre. Il manque, dira-t-on, à ce dernier poème plusieurs des conditions de l'art dramatique ; il est vrai, ce n'est peut-être pas une tragédie, mais c'est mieux que cela : c'est un presentiment, c'est une élévation de l'âme vers cet infini peuplé de mondes étincelants, vers ces régions lumineuses que la rêverie humaine n'a jamais cessé d'interroger, et qui, dans les nuits d'insomnie, attireront toujours la pensée des mourants.

Des mots, des mots, dirait Hamlet, et des mots d'admiration ! Voilà tout ce que l'orateur a trouvé à propos de cet entêtement hébété d'un esprit malsain qui use son agonie à blasphémer, sans grande colère, il est vrai, et sans beaucoup de fiel, contre la mère divine sur la terre de lumière et de la vie !

Nous ne voulons pas discuter avec M. J. Autran ; mais si le grand sens et le sens chrétien du nouvel académicien sont à l'aise avec l'élévation de l'âme, l'infini étincelant et les régions lumineuses familières à M. Ponsard, on nous trompe sur le succès des poèmes de M. Autran, et ce n'est pas dans les bonnes, sages et chrétiennes familles du midi de la France que peut être accueillie sa poésie. Car remarquons bien que M. Autran ne croit pas devoir entrer dans d'autres détails sur la conclusion de l'affreuse agonie de son prédécesseur. Les mots et les interrogations de la rêverie humaine suffisent à sa consolation et à sa doctrine.

La mort vient au bout cependant. La pensée du mourant s'est-elle fixée sur quelque chose de plus sérieux ? L'Église, qui pardonne tout, qui a les trésors de réconciliation, a-t-elle eu accès auprès de ce lit où elle venait d'être insultée par le poète ? A-t-elle pu tourner le dernier regard du mourant sur le véritable infini, sur les lumières de la miséricorde, sur les régions étincelantes de la vérité ? M. Autran trouve superflu de le dire. Il laisse l'auditeur sur cette peinture lamentable. Peut-il consoler les âmes blessées à cette vue ? A-t-il conscience de l'horrible spectacle qu'il étale avec tant de complaisance ? Croit-il avoir au moins dans cette détresse une vérité à proclamer ou à venger ? On en peut douter.

“ Quelques semaines après, ajoute-t-il, François Ponsard n'était plus qu'un nom célèbre dans nos souvenirs et dans nos regrets. ”

Et l'âme, monsieur l'académicien, cette pauvre âme baptisée, couverte du sang de Jésus-Christ, nourrie au moins une fois, on n'en saurait douter, du corps même de son Dieu, cette âme, qu'est-elle devenue ? Quelle lumière, quelle espérance avez-vous à nous offrir sur son sort éternel ?

Ah ! dit M. Autran, les lettres prenaient le deuil du noble poète ! Le deuil des lettres ! des mots ! des mots ! Il parle ensuite des “ funérailles civiles ” dont “ les villes romaines de la contrée du Rhône ont gardé la tradition. ”

Après ce discours, on peut douter que les poésies de M. Autran brillent de ce grand sens, de ce sens chrétien qui était dans la tradition de sa famille.

Nous ne dirons rien de M. Cu villier-Fleury ni de son discours. Il y a longtemps que nos lecteurs connaissent sa morale et son français.

LE CATHOLICISME LIBÉRAL.

Nous avons reçu du Puy-Notre-Dame une lettre où l'on nous demande de donner une définition nette et précise du catholicisme libéral. N'ayant vu nulle part cette définition, et espérant la trouver chez ceux qui professent ce catholicisme nouveau, nous avons relu un article que le *Français* adressait dernièrement au *Journal des Débats*, pour lui prouver qu'on peut être à la fois libéral et catholique. Notre espérance a été déçue. Comme tous les journaux de cette couleur

le Français demeure dans le vague. Les catholiques libéraux ne veulent pas dire ce qu'ils sont, et, très probablement, la plupart d'entre eux ne le savent pas. Voyons ce qu'est véritablement le libéralisme ; c'est, à ce qu'il nous semble, le seul moyen de savoir s'il peut jamais devenir catholique et engendrer un catholicisme libéral.

Le catholicisme soumet tous les hommes à la loi de Dieu, manifestée par son Eglise ; le libéralisme affranchit tous les hommes et de l'autorité de l'Eglise et de la loi de Dieu. Son premier dogme est que la conscience humaine ne relève que d'elle-même et n'a point de loi. Cette doctrine est contre nature, et toutes les intelligences libérales ne sont pas assez dépravées pour l'accepter dans sa rigueur. Beaucoup reconnaissent encore un Dieu et une loi divine de justice et de vérité ; mais on peut dire que c'est pour la forme, puisqu'ils se réservent le droit de faire Dieu à leur image et de déterminer eux-mêmes souverainement quelles croyances et quels devoirs impose sa loi. Pour rester chrétiens, les protestants, ces premiers pères du libéralisme moderne, ont gardé la Bible et le Saint-Esprit ; mais chacun d'eux étant l'organe du Saint-Esprit, et interprétant la Bible à sa guise, leur conscience demeure pleinement affranchie et indépendante de toute autorité ; ils peuvent toujours se vanter d'être libéraux. Pour rester catholiques, les légistes et les rois gallicans s'abstinrent de nier l'autorité de l'Eglise ; mais pour entrer dans la voie de progrès ouverte par l'hérésie, ils entreprirent de soustraire à cette autorité l'ordre social et politique, et de la subordonner, de la soumettre à l'autorité supérieure de l'Etat. Comme particuliers, disaient-ils, les dépositaires de la puissance temporelle demeurent sous la loi de l'Eglise ; mais comme souverains ils ne relèvent que de Dieu et de leur épée ; de même les individus dont l'ensemble forme la société doivent reconnaître l'Eglise ; mais les sociétés humaines comme sociétés en sont indépendantes, et gardent le droit souverain de prendre ou de laisser dans sa doctrine et ses lois, selon les temps et les circonstances, ce qui leur convient. C'était, sous une autre forme, et avec tous les tempéraments qu'imposait encore la foi des peuples l'organisation politique du protestantisme, organisation qui s'établit nécessairement chez toute nation où règne le principe protestant et libéral de la liberté de conscience, et qui nécessairement aussi amène le règne de ce principe partout où elle s'établit. Aussi l'Eglise l'a-t-elle toujours combattu, et il est difficile de comprendre que le R. P. Hyacinthe ait pu y voir l'organisation politique du catholicisme.

Quand la puissance spirituelle disparaît, la puissance temporelle reste seule, et forcément les choses de la religion et de la conscience tombent sous son pouvoir. S'il n'y a pas de société spirituelle indépendante

des sociétés temporelles, celles-ci sont maîtresses de leur organisation religieuse, et l'Etat, c'est-à-dire leur gouvernement, l'ordonne suivant son bon plaisir. Les libéraux et les révolutionnaires ne voient pas tous cette conséquence inévitable de leurs principes; mais elle n'en est pas moins l'idéal que poursuivent partout le libéralisme et la révolution. Partout ils nient plus ou moins ouvertement le dogme catholique de la distinction des deux puissances; partout, explicitement ou implicitement, ils refusent de reconnaître dans la société religieuse fondée par Jésus-Christ une société parfaite, c'est-à-dire une société souveraine, une puissance indépendante de toutes les puissances humaines, et ayant comme telle le droit et le pouvoir de se régir elle-même par son propre chef et par ses propres lois. Partout on cherche à subordonner, à soumettre l'Eglise à l'Etat, et on ne veut voir en elle qu'une société d'ordre inférieur, que le pouvoir civil peut bien investir de certains droits, à laquelle il peut bien accorder certaines libertés, suivant les temps et les circonstances, mais qui, en définitive, tient tout de lui, et dont il doit toujours rester le maître.

Nous disons que cette doctrine est une conséquence nécessaire du principe protestant et libéral. N'est-il pas évident, en effet, que si, dans l'ordre spirituel, l'intelligence et la conscience individuelles ne relèvent que d'elles-mêmes, il n'y a sur la terre aucune autorité établie de Dieu pour les diriger et leur imposer des dogmes ou des préceptes. Dès lors l'autorité divine que s'attribue l'Eglise est une usurpation. Dès lors aussi la puissance temporelle est la seule qui soit vraiment souveraine; planant au-dessus des religions diverses comme une autorité supérieure, elle prétend les tenir toutes sous sa dépendance et avoir le droit de décider en dernier ressort des droits et des libertés que l'Etat peut leur accorder. En vain les religions, au nom de la liberté des consciences, réclameront-elles. L'Etat leur dira: croyez ce qu'il vous plaira, je ne m'occupe pas de vos dogmes et je vous laisse parfaitement libres de penser, de croire et de prier comme bon vous semble; mais tout ce qui est extérieur et public est de mon domaine; mon droit et mon devoir sont de veiller au bon ordre, à la conservation de la société, de réprimer tout ce qui la trouble, de faire disparaître tout ce que dans ma sagesse je juge être un péril pour elle. Vous avez des droits, sans doute, mais c'est à moi qu'il appartient d'en déterminer l'étendue et d'en régler l'exercice. Je ne puis vous concéder les attributs de la souveraineté ni vous reconnaître autre chose qu'un droit subordonné au droit supérieur de l'Etat. Si vous refusez de le reconnaître, vous êtes des rebelles; entre vous et moi, il n'y a plus qu'une question de force, et ne suis-je pas le plus fort?—A toute société religieuse purement humaine, et qui ne peut revendiquer les prérogatives de la souveraineté

spirituelle, l'Etat a parfaitement le droit de tenir ce langage.

Le système qu'il résume fut en vigueur dans le monde païen, et l'on sait ce qu'il produisit : d'un côté la plus effroyable anarchie religieuse et morale, le règne des plus extravagantes et des plus infâmes superstitions ; de l'autre, le plus affreux despotisme. Les sociétés humaines ne purent être délivrées de ces deux fléaux que par la constitution de la société divine, de la puissance spirituelle dont le libéralisme et la révolution, plus ou moins soutenus par tous les gouvernements, rêvent aujourd'hui la destruction. Laisant à César ce qui est à César, l'Eglise lui reprit ce qui est à Dieu, le domaine sacré de la religion et de la conscience : d'une part, elle réunit les peuples dans l'unité de la même foi, dans la soumission à une même loi de vérité et de justice, liant les gouvernements, comme leurs sujets ; de l'autre, par cette unité et par cette loi, elle opposa une digue puissante, une force réelle et efficace aux mouvements désordonnés des peuples, aux excès des souverains, et le monde chrétien ne vit rien de semblable, ni à la corruption païenne, ni à la tyrannie des Césars.

Les Grecs se séparèrent les premiers de l'Eglise ; ils gémissent encore sous le joug des Turcs. Les Russes les suivirent : ils sont sous le joug moscovite. Quand aux nations protestantes, elles se trouvent toutes en pleine décomposition religieuse : la religion y est abandonnée à tous les caprices de la déraison individuelle, et comme chez les schismatiques, leurs églises sont soumises à l'Etat, reconnaissent sa suprématie, et vivent sous sa dépendance. Sans passer par le schisme ou l'hérésie, d'autres peuples ont vu leurs gouvernements faire la guerre à l'Eglise et se soustraire à son autorité, ils sont en proie aux révolutions. En se déclarant indépendants de l'Eglise, en proclamant la société temporelle affranchie, comme société, de la loi de Dieu et de l'autorité spirituelle, ces gouvernements adoptaient pour leur compte le principe protestant et libéral, et leurs exemples non moins que leurs maximes l'inoculaient aux peuples, alors même qu'ici on révoquait l'édit de Nantes, que là on maintenait l'inquisition ; le virus a produit son effet.

Les libres penseurs nous demandent souvent pourquoi les nations catholiques sont en décadence ? Il y aurait beaucoup à dire sur ce point, et il est facile de montrer que ces nations ont conservé des biens plus précieux que tous ceux dont s'enorgueillissent les nations protestantes ; mais, en admettant la décadence, nous pouvons répondre : parce que depuis longtemps leurs gouvernements n'étaient plus catholiques. Leur politique gallicane, régaliste, josphiste, etc., soutenant d'une main l'Eglise qu'elle combattait de l'autre, jetait le trouble dans les âmes, altérait la foi, semait l'incrédulité. C'était là du catholicisme

libéral s'il en fut jamais. Ce manichéisme, aussi absurde qu'impie, divisait la nation et la partageait en deux peuples ennemis, l'un qui restait chrétien, l'autre qui ne l'était plus ; son unité était rompue, ses forces brisées. Comment des hommes qui mettaient le roi, le gouvernement au-dessus de l'Eglise, pouvaient-ils croire à la divinité de l'Eglise?—S'il y a une loi divine, elle oblige tous les hommes, sans distinction et sans exception. Dire que les rois et leurs gouvernements sont indépendants de cette loi et de l'autorité qui la promulgue, c'est dire que cette loi n'est pas universelle, n'est pas divine, que cette autorité est purement humaine et que par conséquent tout homme, aussi bien que les rois, leurs ministres et leurs magistrats, a le droit de la rejeter ou de ne la reconnaître que dans la mesure où il le trouve bon.

En deux mots, si le catholicisme est vérité, la justice, la loi même de Dieu, les sociétés comme les individus, les rois comme leurs sujets, sont tenus d'être catholiques et de conformer à cette loi suprême leurs lois particulières. Un gouvernement n'a pas plus le droit de la violer dans son Etat qu'un père de famille dans sa maison. Les actes qu'il commet contre elle ne sont pas plus excusés par les nécessités de la politique que les actes coupables des particuliers par les nécessités de leurs affaires ou le désir d'accroître leur fortune.

Quant à ceux qui rejettent la loi de Dieu, ou, ce qui revient au même, l'autorité établie et assistée de Dieu pour la maintenir parmi les hommes, ils doivent avouer qu'en matière de religion il ne peut y avoir que des lois humaines ; que les religions diverses relèvent toutes de l'Etat, investi du pouvoir de régler souverainement leurs rapports entre elles, avec les citoyens et avec lui-même ; que dans l'ordre spirituel, les nations, abandonnées de Dieu, n'ont rien de mieux à faire que de se confier à la sagesse de leurs gouvernements, et, qu'en fin de compte, le principe protestant et libéral de la liberté de conscience aboutit à mettre les consciences à l'abri de l'Etat.

Ils devront reconnaître aussi que toutes les consciences étant libres et indépendantes de toute loi, de toute autorité, la conscience des gouvernements l'est au même titre que celle des gouvernés ; que dans l'exercice de leur pouvoir, ils n'ont d'autre règle que leur propre volonté, leur propre sagesse, conseillés par leurs intérêts ou par leurs passions. Il est vrai que, par compensation, les gouvernés ont le même privilège, de sorte que la doctrine de la libre conscience consacre à la fois le droit à la tyrannie et le droit à la révolte. En ceci, comme en tout le reste, elle est l'antipode du catholicisme, qui, imposant à tous gouvernants et gouvernés, une même loi, condamne tout à la fois la révolte et la tyrannie, et qui, par l'action de la puissance spirituelle, oppose à l'une et à l'autre dans toute nation fidèle à l'Eglise d'invincibles obstacles.

Au fond et dans son essence, le libéralisme est la négation de la souveraineté de Dieu sur l'homme; dans ses diverses formes, il est la négation des diverses souverainetés établies de Dieu. Il nie avant tout la souveraineté spirituelle de l'Eglise, qui consacre et garantit toutes les autres: sa souveraineté sur les Eglises particulières: d'où les schismes, les Eglises nationales et toutes les sectes qui gardent une forme d'Eglise; sa souveraineté sur les consciences: d'où les apostasies individuelles et toutes les formes de l'incrédulité; sa souveraineté sur les sociétés temporelles: d'où, sous toutes ses formes (gallicanisme, josphisme, etc.), l'apostasie ou, comme on dit aujourd'hui, la sécularisation des gouvernements, amenant à la longue la sécularisation, c'est-à-dire, pour parler français, l'apostasie de la société comme société, avec toutes ses conséquences.

Ces trois négations se tiennent, et chacune d'elles suppose les deux autres: si l'Eglise n'a pas la souveraineté spirituelle sur les consciences, elle ne peut l'avoir ni sur les Eglises particulières, ni sur les sociétés temporelles. Si elle ne l'a pas sur les Eglises et sur les sociétés, comment l'aurait-elle sur les hommes qui les forment?—La souveraineté spirituelle est une et universelle de sa nature; son domaine ne se partage pas, il faut le laisser à l'Eglise ou le lui prendre tout entier.

Les catholiques libéraux ne nient pas, je suppose, la souveraineté spirituelle de l'Eglise sur les Eglises particulières; ils ne revendiquent pas pour elles le droit au schisme. Ils ne nient pas non plus sa souveraineté sur les consciences, ils ne revendiquent pas pour les particuliers le droit à l'apostasie. Reconnaisent-ils de même la souveraineté spirituelle de l'Eglise sur les sociétés temporelles? C'est le point sur lequel ils n'ont jamais voulu s'expliquer clairement.

S'ils ne la reconnaissent pas, voici ce qu'ils doivent dire: "Les sociétés humaines, comme sociétés, ne sont pas tenues d'être catholiques, de se soumettre à la loi de Dieu; elles ont le droit de chasser Dieu et son Eglise de leurs institutions et de leurs lois; de se régir et de se gouverner comme s'il n'était pas venu sur la terre, comme si son Eglise n'existait pas. Les gouvernants, comme tels, ne doivent pas avoir de conscience, ou du moins leur conscience gouvernementale n'est pas soumise à la loi qui régit les consciences vulgaires. Ils n'ont d'autre loi que la politique, et la politique ne relève pas de la loi religieuse; elle n'a d'autre règle que son propre intérêt. En d'autres termes, le gouvernement des sociétés, d'où dépend le bonheur temporel des peuples et le bonheur éternel d'une foule d'âmes, est de droit livré à la sagesse de ceux que le hasard de la naissance ou des révolutions porte au pouvoir et complètement soustrait à l'autorité établie de Dieu pour diriger les hommes dans les voies de la justice et de la vérité."—Si les

catholiques libéraux disent cela, comment peuvent-ils se croire catholiques ?

S'ils ne le disent pas, s'ils reconnaissent la souveraineté spirituelle de l'Eglise sur les sociétés temporelles, ils doivent avouer que c'est un devoir pour elles de lui obéir, de se conformer à ses lois ; qu'elles n'ont pas le droit de lui opposer des lois contraires ; qu'elles ne peuvent sans crime se séparer de l'Eglise, garder une neutralité indifférente entre elle et les autres religions et les traiter comme ses égales. Mais avouer cela, n'est-ce pas déclarer faux et dignes de réprobation tous les principes du libéralisme : la liberté de conscience, la séparation de l'Eglise et de l'Etat, la liberté et l'égalité des cultes, la liberté des associations proscrites par l'Eglise, la liberté de propager par la parole ou par la presse les doctrines que l'Eglise condamne, etc., etc. ?

Je conclus : il n'y a pas, il ne peut pas y avoir de catholicisme libéral ; les catholiques libéraux qui sont vraiment catholiques ne sont pas libéraux, et ceux qui sont vraiment libéraux ne sont pas catholiques.

DU LAC.

LES LIBERTÉS MODERNES

ET LES LIBERTÉS CHRÉTIENNES.

“ On connaît l'arbre à ses fruits, ” nous disent le discours d'ouverture et l'Evangile.

Les interpellations de la Chambre et du Sénat n'y changeront rien. Elles ne “ feront pas donner des raisins aux épines et des figues aux chardons. ” Elles ne feront pas produire l'ordre aux libertés modernes, ni la sage liberté au peuple souverain ; car ces choses impliquent contradiction dans les termes.

Les amis de l'Empire veulent un régime libéral et conservateur, une presse libre et respectueuse, des réunions et des associations qui éclairent sans aboutir aux clubs et aux barricades ; et cela en substituant “ le droit nouveau au droit divin, ” le règne de l'opinion au règne de Dieu. Ils veulent que des “ épines donnent des raisins, ” et l'histoire du régime libéral ne leur a rien appris. Pourtant, cette histoire est déjà bien longue.

Le libéralisme a tué l'ancien régime et livré Louis XVI à la Convention.

Le libéralisme a tué la Restauration et livré Charles X à Louis-Philippe.

Le libéralisme a tué la monarchie de Juillet et livré Louis-Philippe à la République, qui elle-même a succombé sous le libéralisme bien plus que sous le coup-d'Etat.

Le libéralisme a tué la monarchie de Marie-Christine et livré la reine Isabelle au triumvirat Topete, Priin et Serrano.

Le libéralisme a valu Sadowa à l'Autriche, que M. de Beust est en train de livrer à l'inconnu.

Le libéralisme de 1845 a placé le premier Empire entre deux feux : entre l'étranger et la Révolution. Vainqueur à Waterloo, Napoléon eût succombé au libéralisme des Chambres et du Champ-de-Mars, s'il l'eût laissé croître.

“ Des chardons ne donnent pas des figues, ” et le fruit des principes modernes ne sera ni l'ordre, ni la liberté : ce sera toujours, et quoi que l'on fasse, la ruine et la mort. “ On connaît l'arbre à ses fruits. ”

Oui, sans doute, la France “ veut asseoir ses destinées sur l'alliance du pouvoir et de la liberté ; ” c'est le vœu de tous les partis, depuis le catholicisme le plus pur jusqu'au démocratism le plus rouge. Personne, en effet, ne peut se passer de pouvoir, puisque par nature l'homme est fait pour vivre en société ; mais personne non plus ne veut être privé de la liberté, puisque, par nature aussi, l'homme est “ un animal raisonnable. ”

La question n'est donc pas de savoir s'il faut allier le pouvoir et la liberté, ce qui ne fait doute pour personne, mais de savoir à quel pouvoir, à quelle liberté nous devons nous rattacher. Or, il nous faut opter entre le pur Catholicisme et la pure Révolution, car l'ancien régime et le libéralisme ne font que la préparer comme l'enfance prépare l'âge viril, comme la maladie prépare la mort, quand elle est mortelle et qu'on s'obstine à ne pas la guérir.

Pour bien juger le libéralisme il faut, avant tout, comparer les termes extrêmes qu'il prétend concilier.

II.

Catholiques et révolutionnaires, nous voulons tous la liberté religieuse et la libre-pensée, la liberté de la parole et de la presse, la liberté civile et politique, la liberté de réunion et d'association ; mais ces mots, pour nous, n'ont pas le même sens ; car le révolutionnaire appelle servitude ce que nous appelons liberté, et réciproquement. Le catholique, suivant un mot sublime que la magistrature et l'armée ont empruntée à nos Livres saints, se fait l'esclave de la justice et du devoir pour que son âme soit libre, libre de toute crainte et de toute faiblesse.

Le révolutionnaire se fait esclave de l'iniquité pour être indépendant

de Dieu et de sa justice. A Dieu seul appartient l'indépendance, et tout être créé obéit ; mais il appartient à l'être raisonnable de choisir son maître ; de choisir entre les créatures et le Créateur.

L'Evangile, et particulièrement l'épître aux Romains et le VIII^e chapitre de saint Jean, sont le lumineux développement des doubles voies du pouvoir et de la liberté. " Délivrés de l'iniquité, dit l'Apôtre, vous êtes esclaves de la justice ; mais lorsque vous étiez délivrés de la justice, vous étiez esclaves de l'iniquité ; car on est le serviteur de celui auquel on obéit." (VIII, 18, 20, 16.)

Servir Dieu seul, obéir aux hommes quels qu'ils soient, à cause de lui seul, et à Dieu dès lors plutôt qu'aux hommes, s'affranchir du joug de la nature et des passions ; voilà pour le catholique la vraie liberté.

Cette liberté est incomplète dans les Etats infidèles, parce qu'ici l'âme seule est libre, libre comme au temps des martyrs. Mais la liberté est aussi complète qu'il est possible ici-bas, quand l'Etat, la famille et l'école, non moins que l'Eglise, sont régis par les envoyés et par la loi de Dieu, et que l'autorité spirituelle vient partout au secours du pouvoir et de la liberté des hommes. Nous sommes vraiment libres, parce que la vérité nous délivre et que le Christ est notre seul Seigneur. Dans l'ordre temporel comme dans l'ordre spirituel, il est notre Dieu et notre Roi, notre Législateur et notre Juge, notre Lumière et notre Force. C'est en son nom et par son autorité, que le père et le prince, le pasteur et le maître, le législateur et le juge enseignent et gouvernent, décrètent les lois et les appliquent. En tant qu'homme, le Christ lui-même gouverne, non pas en son nom, mais au nom et par l'autorité de Dieu, qui l'envoie. Et c'est là " le droit divin," parce que Dieu est le principe et la fin de tout l'ordre social.

Toutes les libertés chrétiennes en découlent ; mais ces libertés sont des servitudes pour nos adversaires. " Le droit divin," qui est notre force, notre honneur et notre gloire, est un honteux esclavage pour le révolutionnaire. Pour qu'il se sente libre, il faut qu'il soit indépendant de Dieu et de toute autorité, tant religieuse que civile, qui vient de lui ; indépendant de toute loi tant divine qu'humaine, de tout droit tant humain que divin, qui gêne ses passions

Pour rompre les liens qui enchaînent nos cupidités naturelles, il se fait l'esclave des tribuns et des sophistes qui le flattent ; esclave des Césars et des Assemblées qui lâchent la bride à ses convoitises et lui promettent de les satisfaire, en lui donnant pouvoir, honneurs, richesses, plaisirs.

L'insurrection contre toute autorité légitime, contre Louis XVI et Pie IX, est pour lui " le plus saint des devoirs ; mais il ploie devant Robespierre et Danton, devant Garibaldi et Mazzini, et pour dominer un moment, il se fera l'esclave à vie des Loges.

III.

Nous voulons toutes les libertés que veulent nos adversaires, mais très différemment dans les deux camps.

La liberté religieuse pour les catholiques consiste à s'affranchir du joug des imposteurs et des faux dieux, du pontificat des divins Césars, ainsi que des papes et papesses laïcs, pour ne servir que le Dieu vivant, créateur du ciel et de la terre, n'écouter que ces envoyés, n'adorer que lui seul, en lui rendant le culte véritable et spirituel qu'il a prescrit à l'Eglise. Mais le révolutionnaire a la liberté religieuse quand "tout est Dieu, excepté Dieu lui-même." La liberté qu'il aime, c'est le droit à l'apostasie ; le droit au schisme, à l'hérésie, au déisme, à l'idolâtrie, au matérialisme, à l'athéisme ; le droit de croire ce que bon lui semble, d'adorer ce que bon lui semble et comme bon lui semble, et même de ne rien croire du tout. Sous la Convention, la liberté des cultes était la négation du seul culte légitime et même de tous les cultes, et l'adoration de la déesse Raison.

Pour nous, la libre-pensée est la pensée affranchie des séductions des sophistes et des sens, et surtout de la tyrannie de l'opinion ; c'est la pensée en pleine possession de la vérité éternelle ; tandis que pour le révolutionnaire, c'est le droit de mépriser toute vérité immuable, tant naturelle que révélée, et de ne s'en rapporter qu'à son opinion, opinion mobile comme les passions et les intérêts qui la forment.

L'enseignement est libre au yeux du catholique quand les clercs et les laïques, les communes, les départements, les particuliers peuvent, non moins que l'Etat, fonder des écoles où la religion, la morale et la vérité sont respectées ; où le maître, disciple lui-même du Christ, lumière du monde, ne substitue pas ses opinions, fût-il Aristote ou Platon, à la vérité éternelle. Mais pour le révolutionnaire, la liberté d'enseignement est la faculté d'égarer les esprits et de corrompre les cœurs, afin de bannir la vérité de la terre, d'en bannir le règne et la justice de Dieu.

Pour nous, la presse est libre quand, sous la surveillance de l'Eglise et d'un prince, évêque du dehors, et soumis comme tel à son autorité *spirituelle*, la presse peut sans obstacle défendre la morale et la religion, la justice et le droit, discuter ce qui est douteux, blâmer ce qui est blâmable, louer ce qui est digne de louange, avertir respectueusement le pouvoir qu'on trompe ou qui se trompe, lui exposer nos besoins et nos vœux, servir de lien entre les hommes en aidant à la propagation de tout ce qui est bon, vrai, dévoué au soulagement des misères, au progrès des libertés légitimes et de la véritable civilisation. Mais pour le révolutionnaire, la presse est libre quand, exempte de tout contrôle, elle peut attaquer tout ce qui est bon, juste et saint, propager sans obstacles l'erreur, la corruption et l'impiété, servir de lien à toutes les conjurations contre

Dieu et ses ministres spirituels et temporels, vanter Orsini, Milano, Mazzini, élever des statues à Voltaire, "écraser l'infâme" et "traîner le Catholicisme dans la boue."

Nous voulons la liberté politique et civile. C'est pour nous, non le droit à l'insurrection de la rue ou des Chambres, mais la faculté de *faire nos propres affaires*, d'exposer, de défendre dans des assemblées, soit communales, soit départementales, soit générales, nos droits et nos intérêts, sans pour cela que ces assemblées usurpent le gouvernement et le pouvoir royal, sans qu'elles imposent au prince, dans une monarchie, ses ministres et ses décrets. La liberté politique implique bien un certain droit de conseil et d'opposition, mais pour conserver et non pour détruire, pour conserver les lois fondamentales, les coutumes justes et nationales, les droits acquis, et acquérir légitimement ce qui nous manque.

La liberté catholique, loin de détruire la soumission aux autorités légitimes, la fortifie au contraire ; car le catholique obéit non par contrainte, mais par dévouement. Or, rien n'est plus libre que l'amour. S'il sert, il reçoit en échange les services de ses chefs. Aimé et être aimé, servir et être servi, voilà la liberté, l'égalité, la fraternité véritables ; voilà la civilisation catholique. La France, sous saint Louis, connaissait ces libertés-là : elle les a perdues au fur et à mesure qu'elle s'est éloignée de l'Église, qui seule possède l'esprit de charité et de liberté. L'homme de la nature est né pour l'esclavage ; il ne peut être affranchi que par le Libérateur du monde.

Les peuples sont politiquement libres quand les princes soumis à son vicaire, dans l'ordre spirituel, ne sont que les lieutenants du Christ. Les peuples, alors, ont l'essence de la liberté ; tous les accessoires arrivent facilement ensuite, au fur et à mesure qu'ils en sont plus dignes.

• L'obéissance des nations catholiques est raisonnable, parce que les lois et les décrets sont médités dans les conseils et raisonnables ; filiale, parce que les princes sont les pères de la patrie ; religieuse, parce qu'ils sont évêques du dehors ; éclairée, parce qu'ils font connaître les motifs, le but, la justice des lois à leurs sujets, qui, de leur côté, font connaître leurs vœux ; équitable, parce que la loi est dans l'intérêt de tous, et non pas seulement dans l'intérêt d'une majorité ou d'une dynastie ; exemple de servitude et de révolte, parce que soit en leur obéissant, soit en résistant aux lois contraires à la loi divine, on obéit à Dieu. Il y a plus : nos anciens rois, et c'est là leur gloire, ordonnaient de désobéir quand leurs ordres étaient contraires à la loi : leur résister alors, c'était encore les servir.

Nous voulons même la souveraineté nationale. Dans la civilisation catholique, en effet, le prince, chef de l'État, est membre comme nous de l'État. Régner avec lui, non pas en partageant, en divisant le pouvoir,

en usurpant ses fonctions royales, mais parce que lui et nous sommes membres d'un même corps et animés du même esprit national; régner avec lui et par lui, voilà pour nous la souveraineté nationale. La tête seule, il est vraie, dirige et porte la couronne; mais le corps et les membres règnent avec la tête, parce qu'ils vivent de la même vie. La pensée du prince est notre pensée, et sa volonté notre volonté; mais aussi notre pensée est sa pensée, notre volonté est sa volonté; car ce n'est ni son esprit particulier, ni celui de la majorité qui anime l'Etat chrétien; c'est cet esprit public et national allumé au foyer de l'Évangile qui inspire au prince et aux sujets, aux grands et aux petits, ce que chacun doit faire dans l'intérêt de tous, suivant son état, sa condition, ses fonctions. Cet esprit est un, alors surtout que l'esprit national est vivifié par l'esprit de l'Eglise, par suite de l'intime union de l'Eglise et de l'Etat, de la mère et des filles. Quand l'Etat est vraiment catholique, vraiment uni à l'Eglise qui l'a engendré, puis nourri, aimé, protégé au prix de ses sueurs et souvent de son sang, il participe, autant que le permet sa nature, aux privilèges de l'Eglise.

Quand au révolutionnaire, il ne voit la liberté politique que dans l'omnipotence du peuple souverain. C'est pour lui le droit d'élire des mandataires révocables par lui seul et responsables devant lui seul. C'est le droit de chasser le chef temporaire de l'Etat qui ne lui convient plus.

Ce que rêve le vrai révolutionnaire, c'est un César, maître absolu de toutes les âmes, de tous les corps et de tous les biens, à la seule charge d'enchaîner l'Eglise et d'appeler ses séides à la curée, type que réalisera l'antechrist.

L'Eglise disait aux princes comme au dernier de leurs sujets: "Bien d'autrui ne prendras," et les princes, jadis, en étaient réduits à faire le plus souvent la guerre à leurs frais, quand leurs intérêts étaient seuls en cause.

De toutes les propriétés, la plus sacrée est celle de notre propre corps et de nos enfants. De là l'absence d'armées permanentes et la réputation de l'Eglise romaine pour la conscription moderne.

La Révolution, au contraire, peut prendre à la famille son dernier écu et son dernier enfant, pourvu que ce soit au nom du peuple souverain.

Nous voulons la liberté civile, en lui donnant pour base la famille et la propriété.

Nous voulons la famille telle que Dieu l'a créée, puis perfectionnée depuis l'Évangile, en faisant du mariage un sacrement. Nous voulons pour la famille la sainteté, l'indissolubilité du lien conjugal, une existence durable, les traditions qui sont la source de l'esprit de famille et de l'esprit national. Nous voulons pour le père toute la dignité de l'autorité paternelle, autorité si noble que Dieu n'en réclame pas d'autre, parce que la paternité humaine est l'image de la paternité divine.

Nous voulons qu'il puissent maintenir l'union de ses enfants, car "l'union fait la force;" nous voulons que sa prévoyance ait la faculté d'empêcher la liquidation forcée de son héritage après sa mort, et la dispersion des siens aux quatre vents du ciel.

La Révolution veut les unions libres; tout au plus un contrat temporaire que le magistrat civil peut rompre et former lui seul. Des familles vagabondes, sans feu ni lieu, sans perpétuité, sans traditions; des parents sans dignité, des enfants sans respect, la liberté, l'égalité, la fraternité révolutionnaires jusqu'au sein de la famille.

Nous voulons que la propriété collective et perpétuelle soit aussi sacrée que la propriété privée, alors surtout qu'il s'agit des droits de l'Eglise, qui sont les droits de Dieu et des pauvres.

Pour la Révolution, comme on vient encore de nous le dire à Paris, la propriété, c'est le vol; surtout la propriété ecclésiastique. L'annexer, l'incamérer, c'est justice.

Nous voulons la liberté des réunions et des associations, mais des réunions pour le bien, et non pour le mal; des associations pour fonder, et non pour détruire; un droit écrit dans les cœurs et dans la coutume bien plus encore que dans la loi; un droit qui soit l'expansion de la vie au lieu d'être un révo de légiste, et qui favorise l'union des cœurs et des intérêts légitimes, au lieu d'être un club et une conjuration, comme le demande la Révolution.

IV.

Le libéralisme, il est vrai, repousse à la fois ces extrêmes, et rêve la réconciliation de l'Eglise avec les libertés modernes. Les conservateurs libéraux repoussent et la Révolution et ce qu'ils appellent la réaction; ils veulent des profits sans risques, la Révolution sans ses excès; ses principes, en confisquant pour eux seuls les applications. Ils disent: Laissez faire les classes libérales et éclairées; donnez leur le monopole de la puissance et de l'enseignement, et nous garantissons aux peuples l'ordre et la liberté. Mais s'il y a deux sortes de pouvoirs et de libertés, encore faut-il savoir lesquels; car toute lutte impliquant une victoire qui la termine, le libéralisme est un leurre ou pour les révolutionnaires ou pour les catholiques: pour les révolutionnaires, si les catholiques libéraux, comme ils s'en flattent vainement, enchaînent la Révolution au nom des libertés modernes; un leurre pour les catholiques libéraux, si les libertés modernes, comme s'en flatte avec bien plus de raison la Révolution, détruisent radicalement "le droit divin," le droit de l'Eglise, du Christ et de Dieu lui-même.

Le système libéral met en présence le Catholicisme et la Révolution,

en leur disant : Combattez, discutez ; vous êtes libres : mais un combat ne peut être éternel ; et le vaincu, c'est forcément le parti conservateur s'il repousse l'Eglise, car la nature déchuée est la complice et la proie de la Révolution.

Le Monde.

L'ARRIVÉE DU PRINTEMPS

FANTAISIE.

L'avez-vous vu ?—qui le retarde ?
 Les oiseaux ne sont pas contents.
 Le monde des lilas bavarde,
 A quoi pense donc le Printemps ?
 On l'a cependant vu naguère,
 Vers Paris marchant à grand train ;
 Effrayé par les bruits de guerre,
 Aurait-il rebroussé chemin ?
 Aurait-il parlé politique ?
 Et l'aurait-on coffré, sortant
 D'une réunion publique
 De Montmartre ou Ménilmontant ?
 Ou, pris d'un scrupule baroque,
 Aurait-il refusé, plutôt,
 De paraître à la même époque
 Que les *Coulevres* de Veillot ?
 Ou bien encore, usant d'astuce,
 Et nous devançant sur le Rhin,
 Aurait-il été dire en Prusse
 Que l'on nous attende à Berlin ?

Le Printemps, frappant à la porte du Zodiaque.—Le cordon, s'il vous plaît ?

Le Zodiaque.—Qui est là ?

Le P.—Moi, le Printemps.

Le Z.—Eh bien ! qu'est-ce que tu veux, mon enfant ?

Le P.—Comment ! ce que je veux ? Mais je veux emménager.

Dans le calendrier, lisez-vous quelquefois ?

Vous saurez qu'aujourd'hui c'est le vingt-six du mois,

Et que depuis quatre jours je devrais être entré,
Avec le Soleil, dans le signe du *Bélier*.

Le Z.—Diable ! diable ! Mais c'est que.....

Le P.—C'est que quoi ?

Le Z.—Eh bien ! c'est que le logement n'est pas libre.

Le P.—Comment ! il n'est pas libre ! Est-ce que, par hasard, vous n'auriez pas donné congé, à ce vieux glaçon de père Hiver ?

Le Z.—Si fait ! mais il ne veut pas déguerpir.

Le P.—Pourtant, son terme est expiré depuis le 22.

Le Z.—Je le sais bien. Mais il s'entête à rester.

Le P.—Il faut le faire mettre à la porte.

Le Z.—C'est bientôt dit, le faire mettre à la porte, mais par qui ?

Le P.—Par le *Bélier*. Un bon coup de corne, et allez donc !

Le Z.—Je vais te dire, mon bon homme, c'est que je crois que ce vieil obstiné de père Hiver s'entend avec le *Bélier*, qui me fait l'effet d'avoir encore de la laine à placer. Chacun tâche de faire son petit commerce. Si tu allais demander asile à la *Vierge* ?

Le P.—La *Vierge* ! la *Vierge* ! C'est que nous ne sommes pas précisément cousins ensemble. Ah ça ! mais, avec tout cela, je gêle à la porte, moi. Voyons, *Zodiaque*, êtes-vous, oui ou non, propriétaire de douze maisons célestes ?

Le Z.—Certainement !

Le P.—Vous n'avez donc pas de concierge ?

Le Z.—Si fait ! J'ai le *Taureau* ; mais je le soupçonne de s'entendre aussi avec le *Bélier*.

Le P.—Parbleu ! entre gens mariés on se soutient. Mais, sac à papier ! je grelotte. Brrr...!

Le Z.—Si tu veux entrer te chauffer un moment chez le *Verseau* ?...

Le P.—Merci ! je sors d'en prendre. J'entrerais bien chez le *Sagittaire*, c'est mon élève, presque mon fils ; c'est moi qui lui ai mis l'arc et les flèches à la main, à cet amour ; mais en ce moment il doit être transi comme moi. Il faut pourtant que cela finisse. Voyons, père *Zodiaque*, si ce vieux podagre d'Hiver ne veut pas déménager, envoyez chercher la garde mobile !

Le Z.—Elle n'est pas encore organisée. Mon petit Printemps, sais-tu ce que tu devrais faire, si tu étais bien gentil, bien bon enfant, comme tous les ans ?...

Le P.—Je gage que vous allez me conseiller une bêtise ; c'est égal, allez-y.

Le Z.—Tu irais faire un petit tour dans le Midi, en attendant que le logement du *Bélier* soit libre. D'abord, ça te réchauffera et tu

n'auras pas besoin de souffler dans tes doigts, comme tu le fais depuis une demi-heure.

Le P.—Mais j'en arrive du Midi.

Le Z.—Tu es allé à Nice ?

Le P.—Il y pleut.

Le Z.—A Cannes ?

Le P.—Il y bruine.

Le Z.—A Antibes ?

Le P.—Il y neige.

Le Z.—A Marseille ?

Le P.—Il y gèle.

Le Z.—A Monaco ?

Le P.—Il y grêle.

Le Z.—A Montpellier ?

Le P.—Il y vente à arracher des navets.

Le Z.—As-tu passé par Paris.

Le P.—J'y ai attrapé des engelures la semaine dernière. Adieu, père Zodiaque.

Le Z.—Eh bien ! où vas-tu donc ?

Le P.—Je vais en Sibérie. Puisque l'Hiver ne veut pas me céder la place, il faut bien que je prenne la sienne. Je pars pour Tobolsk. Avez-vous des commissions pour les ours ?

Le Z.—Non, merci. Et quand reviendras-tu ?

Le P.—Quand il plaira à Dieu.

(*La Liberté.*)

LE CAPORAL ET LA PAYSE.

ARTHÉMISE (seule).—Les v'la partis ! Les maîtres sont-ils d'ôles ? ça peut sortir quand ça veut, et c'est une heure à tourner ! C'est pourtant si bon de sortir ! Oh ! il n'y a pas à dire, puisque j'ai un billet, il faut que j'aille à la comédie. Ah ! ça, mais j'y pense, j'ai un billet de deux places, et je suis toute seule. J'emmènerais bien Exupère, qui va venir, mais non ! il faut quelqu'un pour garder les enfants, je lui dirai que j'ai une commission à faire, pendant ce temps-là, j'irai voir une pièce avec ma cousine Turlure. Je reviendrai, mon caporal veillera sur les moutards, ça lui comptera pour une corvée.

EXUPÈRE (au dehors.)

Je connais la meunière
Qui possède un moulin.

ARTHÉMISE. — Oh ! le v'là qui roucoule dans l'escalier ; a-t-il une jolie voix ! quel dommage qu'il ne soit pas dans les tambours.

EXUPÈRE (ent'rouvrant la porte).

Garde à vous ! garde à vous !

Bonsoir, payse, es-tu plongée dans la solitude ?

ARTHÉMISE. — Oui, entre donc !

EXUPÈRE (chancelant.) — Ah ! qu'on est fier d'être Français...

ARTHÉMISE. — Mais tais toi donc ! tu vas réveiller les petits bourgeois.

EXUPÈRE. — Fichtre ! ne troublons pas leurs pavots. (Etendant les mains.) Jeunes mômes, que le sommeil vous soit lourd !

ARTHÉMISE. — Oh ! toi, tu déteste les enfants, c'est connu.

EXUPÈRE. — Je les adore, au contraire, c'est leur âge que je n'aime pas ; ils viennent au monde trop jeunes, v'là leur défaut.

ARTHÉMISE. — Va, tu ne diras pas toujours ça ; quand tu seras père...

EXUPÈRE. — Je n'aspire pas après cet avancement.

ARTHÉMISE. — Pourtant, monsieur, quand vous aurez fini vot temps, vous savez que nous devons aller nous établir dans not' village. Moi d'abord, je veux revoir mon pays !

EXUPÈRE. — Eh bien ! le voilà, ton pays ! il est devant toi, ton pays ! Je suis le tien comme tu es la mienne, et ça doit te suffire. Arthémise, tu es ma seule, parole sacrée ! Ce matin, on m'a coupé les cheveux et je t'en ai conservé plusieurs dans du papier.

ARTHÉMISE. — Je m'en fiche pas mal de tes cheveux ! garde-les pour l'hiver, ça te tiendra chaud.

EXUPÈRE. — Tu les dédaignes ! (à part). J'en trouverai le placement. (Il les remet dans sa poche.)

ARTHÉMISE. — Quand nous serons mariés, à la bonne heure ; car enfin monsieur, vous avez promis de m'épouser.

EXUPÈRE. — Je te le promets encore, mais ta marraine ne donnera jamais sa filleule à un caporal ; je connais ses idées sur les caporaux.

ARTHÉMISE. — Ah ! faudra voir !

EXUPÈRE. — Dort-elle aussi, ton estimable bourgeoise ?

ARTHÉMISE. — Non, elle est sortie avec monsieur. Ils sont en soirée.

EXUPÈRE. — Oh ! fameux ! à nous la maison ! Dis donc, est-ce que tu n'as rien à mettre sous la dent. Je voudrais tortiller quelques vivres.

ARTHÉMISE. — Oh ! je te reconnais bien là, tu ne penses qu'à manger.

EXUPÈRE. — C'est pas vrai ! je pense aussi à boire.

ARTHÉMISE. — Justement, il ne me reste rien du dîner. J'ai bien encore des pruneaux.

EXUPÈRE. — Des pruneaux ! j'ai des préventions contre cette nourriture.

ARTHÉMISE. — Et puis une bouteille de vin là, dans l'armoire.

EXUPÈRE. — Le breuvage est admis, mais le liquide, sans le solide, laisse toujours du vide.

ARTHÉMISE (à part.) — Oh ! la bonne occasion pour sortir ! (Haut.) Tu as donc bien faim ?

EXUPÈRE. — Je suis creux comme un tuyau d'orgue.

ARTHÉMISE. — Eh bien ! je vais te chercher quelque chose, de la charcuterie,

EXUPÈRE. — O ma payse ! tu es ma sauveuse ! Tâche d'avoir de la dinde farcie.

ARTHÉMISE. — Oui !

EXUPÈRE. — Avec un cervelas !

ARTHÉMISE. — Oui !

EXUPÈRE. — Et des côtelettes de porc frais ! n'en prends qu'une demi-douzaine, c'est assez.

ARTHÉMISE. — Par exemple, je te préviens que c'est un peu loin.

EXUPÈRE. — C'est loin ! alors prends-en davantage !

ARTHÉMISE (à part.) — Oui, compte là-dessus !

EXUPÈRE. — Je vas m'en donner jusqu'à la troisième capucine.

ARTHÉMISE. — Mais toi, pendant que j'irai dehors, fais attention aux enfants.

EXUPÈRE. — J'aurai pour eux des égards tendres.

ARTHÉMISE. — L'ainé est couché dans ce cabinet et si le petit se réveille, tu lui mettras dans la bouche ce biberon (elle le lui montre sur la cheminée) ; ça n'est pas difficile.

EXUPÈRE. — Oh ! ah ! oh ! tu veux que j'allaite ce jeune citoyen ? tu me transformes en père nourricier ? c'est un état, mais je le réserve pour mes vieux jours.

ARTHÉMISE. — Mon Dieu ! pour un instant, te v'la bien malade !

EXUPÈRE. — Allons, soit ! je l'abuserai avec cette mécanique ; pourvu qu'il n'exige pas autre chose.

ARTHÉMISE (s'oubliant.) — Quel plaisir ! je vais donc voir Arnal !

EXUPÈRE. — Hein ! qu'as-tu proféré ? Tu vas voir Arnal, quel est ce individu ?

ARTHÉMISE. — Je n'ai pas dit ça !

EXUPÈRE. — Tu as dit : Je vais donc voir Arnal, et j'insiste pour savoir quelle espèce de pékin c'est.

ARTHÉMISE. — Arnal ? pardine ! Arnal, c'est le charcutier chez qui je vais acheter les côtelettes !

EXUPÈRE. — Le charcutier ! j'aime à le croire ! Mais pourquoi t'écrier avec une expression ravissante : Je vais donc voir Arnal ! Arthémise ! ce fabricant de saucisses plates vous est cher !

ARTHÉMISE. — Veux-tu te taire, imbécile ! Je vais me dépêcher. (Arthémise sort.)

EXUPÈRE (seul). — V'là tout ce qu'elle me dit : Veux-tu te taire, imbécile ; je crains de l'être. Elle aimerait un charcutier ! Arthémise me trahirait pour un élève de St. Antoine ! un homme qui fréquente les animaux dont elle me joue un pied ! c'est un jambon qui me tombe sur la tête ! Et pendant qu'ils sont ensemble, je resterais de planton auprès de ses mioches ! Oh ! non, ma bonne amie, pas si jobard ! Je déserte. J'opère une descente chez tous les apprentis Véro-Dodat, et gare au tien si je le rencontre. Je le saigne, je le fais fumer, je le réduis en saucissons. (Il va à la porte et tente de l'ouvrir.) Allons, bier ! elle a fermé la porte ! je suis en cage comme un tigre du Jardin des Plantes ! Oh ! il faut que je casse n'importe quoi ! (Il prend une chaise et frappe violemment sur le plancher ; l'enfant du berceau s'éveille et pleure.—Cris.) A l'autre, à présent ! le marmot qui s'éveille ! (Il s'approche du berceau.) Veux-tu te taire, méchant gamin ! vas-tu finir ta cavatine, ou je te fourre au violon ! (L'enfant crie plus fort). Il crie plus fort, soyons conciliant. (Il le berce) Dodo, l'enfant do... Voilà une soirée récréative ! Dodo... Je dois ressembler à la gravure de l'ange gardien. Dodo..., sauf ses ailes ! (L'enfant crie). Il crie toujours ! Ah ! il a peut être soif, donnons-lui la goutte. (Il va chercher le biberon.) Ah ! il n'y a rien dedans, c'est adroit ! Mais s'il ne boit pas, il va beugler toute la nuit. Ah ! j'ai ce qui lui faut, j'ai son affaire. (Il va prendre la bouteille dans l'armoire.) Je vais lui mettre du vin à la place, ça ne peut pas lui faire de mal, c'est tonique ! (L'enfant crie.) Un instant, donc ! Est-il pressé ? voyons d'abord s'il est bon. (Il goutte au biberon, s'impatiente et boit à même la bouteille.) Voilà le véritable biberon d'Arbois. Ah ! il est fort, il est très fort ! A-t-il de la chance, ce gamin-là ! (Il verse du vin dans le biberon.) C'est tout de même bien inventé, ces biberons. Certainement, j'aime mieux la nature, mais ceci fournit un laitage plus varié. (L'enfant crie.) Voilà, voilà ! (Il s'approche du berceau et met le biberon dans la bouche de l'enfant.) Bois, mon garçon, donne toi une bosse. Oh ! quels yeux il fait ! Hein ! petite canaille, en voilà du lolo ! Il rit, il a le vin gai. Allons, attends, nous allons trinquer ensemble. (Il se verse un verre de vin et trinque avec l'enfant.)

L'ENFANT. (dans le cabinet, appelant d'un ton pleurard)—Ma bonne ! ma bonne ! Hi ! hi !

EXUPÈRE.—Qu'est-ce que c'est que ça ?

L'ENFANT.—Ma bonne Mimise, mais viens donc !

EXUPÈRE.—Ah ! c'est l'autre, c'est le grand ! Sacrebleu, celui-là va voir que je ne suis pas sa bonne, et il braira comme un âne !

L'ENFANT.—Mimise, ma bonne Mimise !

EXUPÈRE (faisant la voix de femme).—J'y vas, mon petit, j'y vas ! Déguisons mon sexe sous les insignes d'Arthémise. (Il met dans l'obscurité un tablier blanc et un bonnet.) Je me dégrade, je transige avec ma dignité d'homme. Oh ! si je tenais le charcutier !

L'ENFANT. — Ma bonne, j'ai bobo, j'ai bobo !

EXUPÈRE. — Quelle espèce de bobo peut-il avoir ? offrons lui du tonique comme à l'autre, ça l'apaisera peut-être. (Il prend la bouteille et le verre.)

L'ENFANT. — J'ai bobo ! Hi ! hi ! hi !

EXUPÈRE (entrant dans le cabinet). — Qu'est-ce que c'est, mon petit louloup ? (Il reste un instant et revient.) Ce n'est pas ça, il ne veut pas boire, au contraire.

(Il pose la bouteille et le verre et cherche dans la table de nuit et sous le lit.)

L'ENFANT (pleurant). — Hi ! hi ! hi !

EXUPÈRE.—Gredin d'enfant ! on y va ! (Après avoir cherché partout et sous le lit.) Décidément, il n'y en a pas. (Il rentre dans son cabinet, il en sort un moment après.) Grand Dieu ! quelle fonction pour un guerrier ! Si on me voyait, que diraient les puissances étrangères ! (Les deux enfants se mettent à crier.) Ah ! très bien, tous les deux à présent Te tairas-tu, petit pochard ! Comment, je leur donne du vin à quinze, je les comble des soins les plus... Je vais leur flanquer le fouet.

MADAME POUPELARD (au dehors). — Mon ami, éclairez moi donc !

EXUPÈRE (s'approchant de la porte). — J'entends monter !

POUPELARD (au dehors). — Minute, mon adorée, j'allume mon rat.

EXUPÈRE. — Le bourgeois et sa femme, c'est le bouquet. (On entend mettre une clef dans la serrure.) Les voici, éclipsons-nous !

VARIN.*

* * * La dissimulation est l'art de cacher ses sentiments, la diplomatie l'art de cacher ceux des autres. L'instruction est l'ornement du riche et la richesse du pauvre.

* L'auteur dramatique qui vient de mourir.

LES LILAS.

Le printemps ne saurait mieux annoncer son arrivée que par l'épanouissement des *lilas*.

C'est seulement lorsque les thyrses odorants de l'élégant arbrisseau s'épanouissent que l'on peut compter sur le beau temps, et nulle fleur, en effet, ne saurait aussi bien, que celle du lilas, représenter la saison nouvelle.

Quoi de plus jeune, de plus frais, de plus suave, de plus léger qu'une branche de lilas ?

Couleur charmante, délicieux parfum, exquise coquetterie, tout ce que l'on recherche dans la fleur est réuni dans ces grappes de carolles si finement découpées.

Le lilas est originaire de l'Orient, mais le ciel de la France était fait pour lui, aussi s'est-il promptement naturalisé dans nos climats.

De sa famille est le *troëne*, un arbrisseau plus modeste, mais dont les thyrses de fleurs blanches, rappelant celles du lilas, se montrent dès le mois de juin dans les haies, les buissons et sur la lisière des bois touffus.

Au nombre de ses proches, il faut encore compter le *frêne*, un de nos arbres les plus utiles et dont plusieurs espèces vivent dans nos contrées.

C'est dans les bois frais et le long des ruisseaux que le frêne habite de préférence.

Son bois est très estimé pour les ouvrages de carrosserie, et son feuillage est une grande ressource pour les animaux de la ferme lorsque l'herbe vient à manquer.

Le *jasmin* a trop de ressemblance avec le lilas pour en être bien éloigné ; aussi les botanistes ont-ils créé pour lui la famille des *jasminées*, et lui ont-ils donné une place toute charmante entre le troëne et les pervenches. Le *jasmin sauvage*, à fleurs jaunes, n'est pas très répandu en France ; mais, en revanche, l'espèce cultivée abonde dans tous nos jardins.

Les *pervenches*, auxquelles Rousseau rattachait de si doux souvenirs, constituent à elles seules, dans notre pays, la petite famille des *apocynées*. On distingue les deux espèces à *petite fleur* et à *grande fleur* ; mais cette dernière est plus rare que l'autre, et sans les jardiniers, qui la cultivent, serait-il peut-être très difficile de se la procurer.

Les anciens botanistes classaient parmi les pervenches des plantes

très curieuses dont on a fait les *asclépiadées*, et qui sont connues sous le nom rassurant de *dompte-venin*, quoiqu'il soit aujourd'hui prouvé qu'elles n'exercent aucune action sur les virus ou les poisons.

Les *dompte-venin* présentent des feuilles grandes et fermes comme celles du lilas, et leurs fleurs d'un blanc jaunâtre, sont très élégantes. Tout l'été on les trouve épanouies dans les bois ; et les Parisiens qui voudraient les connaître, pourront les rencontrer sous les ombrages du bois de Boulogne, où bien souvent sans doute, ils les ont foulées aux pieds.

Tout le monde connaît le *houx*, cet arbrisseau bizarre, aux feuilles dures, épineuses, vernisées et luisantes comme les plaques d'une cuirasse. Armé de la sorte, inabordable, inflexible et raide, le houx sert à former des haies plus puissantes que des murailles ; car il est impossible de les trouser ou de les franchir. A lui seul, il constitue la famille des *ilicinées*. Ses fleurs sont d'un blanc pur, et ses fruits d'un beau rouge ; plusieurs de ses variétés, à feuillage panaché, sont cultivées pour l'ornement des jardins et des squares.

Je ne puis terminer cette rapide histoire des voisins et des parents du lilas, sans dire quelques mots sur la famille des *gentianes*.

La *gentiane jaune*, si précieuse en médecine, est le type des *gentianées*. Elle ne croit en France que sur les plateaux élevés, et sur le flanc des hautes montagnes ; c'est en Auvergne et dans les Vosges qu'on la recueille principalement.

Cette espèce a des mœurs remarquables. On ne la rencontre que par grandes quantités à la fois. Ou les prés en sont couverts, ou bien ils en sont complètement dépourvus. Il semble que la plante fuit la solitude, et qu'elle ne puisse vivre qu'en compagnie. C'est la plus curieuse de toutes celles qui présentent le même phénomène, et que l'on a désignées, à cause de cela, sous le nom de plantes *sociales*.

La plupart des gentianes sont d'ailleurs très intéressantes à considérer au point de vue de leur distribution géographique et de l'habitation. Chaque espèce croit à une certaine hauteur au-dessus du niveau de la mer, et dans une zone particulière dont elle ne s'écarte pas.

A mesure que l'on s'élève depuis la basse plaine, jusqu'aux neiges éternelles de la région alpine, on trouve toujours des gentianes sur son chemin, mais les espèces varient avec les diverses altitudes.

Sur les pelouses humides du fond de la vallée on observe d'abord la gentiane *pneumonanthe*, aux magnifiques fleurs bleues, en forme d'entonnoir ; un peu plus haut, jusqu'à 600 mètres environ de hauteur, les gentianes *croisettes* et *germaniques* caractérisent une deuxième zone.

La région subalpine, commençant à 600 mètres d'altitude, possède le plus grand nombre de gentianes ; cependant, vers son bord inférieur,

croissent de préférence les gentianes *champêtre* et *ciliée*, puis, vers ses limites supérieures, la gentiane *jaune* et *asclépiade*.

De 15 à 1,900 mètres, nouvelle zone très distincte. La gentiane des *Pyrénées* et la *printanière* s'y rencontrent abondamment. Enfin, dans la région alpine, de 1,900 mètres aux neiges éternelles, s'épanouissent successivement la gentiane des *Alpes*, puis celles des *neiges* et des *glaciers*, qui paient encore par des fleurs la goutte d'eau qu'elles boivent et le pâle soleil qui les réchauffe.

La Revue pour tous.

L'HORLOGE DE LA CATHÉDRALE DE BEAUVAIS

Une horloge astronomique, destinée à la cathédrale de Beauvais, est exposée, au palais de l'Industrie de Paris. Nos lecteurs jugeront eux-mêmes de l'importance prodigieuse et de la curiosité de cette œuvre par la notice suivante, que nous adresse M. le président de la commission préposée à ce travail pas Mgr l'évêque de Beauvais :

Paris, 12 juin, 1869.

« Monsieur le directeur,

« On voit exposée en ce moment, au palais de l'Industrie (pavillon sud-ouest), une merveille qui intéresse à la fois les arts et la religion. A ce double titre, elle mérite d'attirer l'attention. Permettez-moi donc d'emprunter les colonnes, si bien remplies d'ailleurs, de votre estimable feuille pour entretenir un instant vos nombreux lecteurs. Il s'agit de l'horloge astronomique monumentale conçue par M. Vérité, l'illustre ingénieur civil de Beauvais, exécutée dans ses ateliers et destinée à la magnifique cathédrale de cette ville.

« M. Vérité a fait faire à l'horlogerie des progrès considérables ; il a doté beaucoup d'églises et de monuments publics d'horloges aussi remarquables par leur précision que par la multiplicité de leurs indications. Son nom seul atteste donc qu'il s'agit ici d'une œuvre sérieuse et vraiment digne de lui. Elle est, en effet, son chef-d'œuvre. Mais il faut la voir et l'étudier longtemps pour en comprendre tout le mérite et reconnaître qu'elle est la merveille de l'horlogerie moderne. Il faudrait presque un volume pour la décrire. Je ne puis donc prétendre vous la faire connaître dans le détail ; mais je voudrais au moins vous en donner une idée.

« L'horloge se compose de près de quatre-vingt-dix mille pièces, et elle

est enchassée dans un meuble qui ne mesure pas moins de douze mètres de hauteur.

“ Rien ne peut exprimer l'étonnement dans lequel jettent ces pièces qui sont liées ensemble avec un art et une symétrie admirables et qui, dépendant d'un régulateur unique, sur trois faces de l'horloge, donnent les indications les plus diverses, les plus curieuses et les plus savantes. Il y a des roues qui font un tour en une minute et même en une seconde ; et il y en a qui n'avancent que d'une division en un siècle. Le plus ingénieux mécanisme règle tous les mouvements, même séculaires, en dépit de toutes les complications des calculs astronomiques, avec une précision d'un quart de seconde par siècle.

Sans parler des cadrans qui indiquent les heures d'une foule de villes du monde les plus éloignées les unes des autres, de ceux qui marquent les heures du lever et du coucher du soleil et de la lune, leur élévation au dessus de l'horizon, leur passage au méridien, on trouve toutes les indications du comput ecclésiastique, épactes, nombre d'or, lettre dominicale, indiction, cycle solaire, le calendrier pour tous les jours de l'année, avec les fêtes mobiles à leurs places précises, les éclipses de soleil et de lune, la position des étoiles dans le ciel à chaque instant du jour et de la nuit, le tableau des marées pour Jersey et le mont Saint-Michel, avec l'heure de la pleine mer et l'indication des grandes marées, etc., etc.

“ La quatrième face de l'horloge permet d'examiner et d'étudier de près le secret de ce mécanisme où se perd l'imagination.

“ Ce qui augmente l'intérêt, c'est que l'illustre horloger, en faisant une œuvre sérieuse et d'une science extraordinaire, a voulu en même temps que cette œuvre charmât les yeux et qu'elle fût comme un poème. Il y a toute une histoire qui se déroule sous les yeux étonnés et qui émeut tous ceux qui la regardent. Il ne s'agit rien moins que de l'histoire de l'humanité.

“ Le meuble, en effet, au premier abord, ne vous frappe que par sa masse, qui paraît même un peu écrasée, et par ses dimensions grandioses ; mais si vous approchez, vous aimez cette architecture romane d'un style à la fois sévère par la pureté comme par la simplicité des grandes lignes, et éblouissant de richesse par l'ornementation byzantine et par la savante distribution des tons et des nuances. Or ce meuble, dont l'ensemble paraît immobile, contient dans la partie supérieure une multitude de pièces qui font passer sous vos yeux, dans l'espace d'une heure, le résumé de l'histoire du monde.

“ Ce monde est représenté par trois séries de statuette qui remplissent les baies creusées dans toute la face principale de l'horloge ; les vertus et les vices, qui exercent sur lui tant d'empire, le dominent ;

Noé, Moïse, les prophètes, représentent les temps anciens ; les évangélistes avec leurs attributs, les temps nouveaux. Au sommet, le Christ assis dans la gloire et environné des anges et des saints ; un nuage le sépare de la terre.

“ Or sous ses pieds passent les générations humaines, représentées par les quatre âges de la vie : l'enfance, la jeunesse, l'âge mûr et la vieillesse, qui se succèdent de quart d'heure en quart d'heure. La vieillesse, qui représente aussi la fin des temps, appelle la mort et le jugement. Au moment où va se dérouler la grande scène, le coq déploie ses ailes superbes et chante par trois fois. L'heure sonne. Aussitôt le Christ fait un signe et l'univers s'ébranle : les anges s'approchent du Christ juge ; les hommes disparaissent, et les flammes qui dévorent le monde s'élancent par toutes les baies. Au même instant, les anges sonnent de la trompette, et une âme, celle d'un juste, apparaît pour être jugée. La sainte Vierge et saint Joseph intercèdent ; saint Michel tient la balance du jugement ; celle-ci oscille plusieurs fois, enfin elle s'incline définitivement du bon côté, et l'âme bienheureuse est conduite au ciel par un ange, tandis que l'on entend l'harmonie des célestes concerts. Mais bientôt le tonnerre gronde, et une âme réprouvée, qui précède un affreux démon, vient à son tour comparaître devant le juge suprême. En vain les saints redoublent leur supplications ; la balance de Michel penche du mauvais côté, et, au milieu du fracas de la foudre, le malheureux, que déchire le remords et qui se voile honteusement la face, est entraîné dans les enfers. Il y a en ce moment une impression de terreur dont on ne peut se défendre. Mais bientôt le tonnerre s'éloigne, le calme renaît et la vie reprend son cours dans le monde qui a réparé.

“ Ces quelques détails, monsieur le directeur, pourront vous donner une faible idée de l'œuvre que M. Vérité expose en ce moment au palais de l'Industrie. Ceux de vos lecteurs qui habitent Paris ou qui se rendent dans la capitale ne manqueront pas de la visiter, et, je n'en doute pas, l'impression qu'elle laissera sera bien au-dessus des éloges que je pourrais lui donner ici.

(*La Semaine.*)

* * * La première et la plus rare des qualités sociales est l'abnégation de soi-même.

* * * Les abus qui détruisent les bonnes institutions ont le privilège de faire subsister les mauvaises.

* * * On respecte dans l'abaissement ceux qui se sont respectés dans la grandeur.

LES MISSIONS ÉTRANGÈRES.

Le séminaire des Missions-Étrangères se trouve à l'extrémité de la rue du Bac, non loin de la rue de Sèvres. A l'exception d'une croix de bois, dont la porte est surmontée, aucun signe extérieur ne le désigne aux regards du passant.

C'est une vaste et déjà vénérable maison, située entre une petite cour qui donne accès dans la chapelle, et un jardin très étendu dont les arbres, plantés par le fondateur de l'établissement, sont deux fois séculaires. Les allées sont larges et sablées, les pelouses bordées de buis, les arbres conformément taillés à leur sommet, comme ceux du parc de Versailles. Le perron par lequel on descend de la maison dans le jardin, les cariatides qui ornent l'entablement des croisées, portent au plus haut degré l'empreinte architecturale du dix-septième siècle.

Dans l'intérieur du séminaire, il y a de longs corridors sur lesquels s'ouvrent les chambres des élèves, petites cellules semblables les unes aux autres, proprement, modestement meublées. L'une d'elles, plus vaste, renferme la collection des souvenirs des martyrs de la foi. Vêtements encore sanglants, ossements soustraits par les néophytes à la rage des bourreaux, instruments de supplice rapportés par ceux qu'ils n'ont pas frappés, tableaux grossièrement peints, destinés à rappeler des scènes odieuses, sur lesquels on voit des hommes torturés, écartelés, décapités, telles sont les reliques de ce musée, qu'on appelle la Salle des martyrs.

Au dehors, sous le péristyle qui précède le jardin, d'autres objets viennent frapper les regards ; les uns rapportés des lointaines missions, les autres prêts à y être envoyés. Ici, c'est une cloche autrefois donnée à la Chine par Louis XIV et reprise depuis dans l'une des pagodes d'Hong-Kong. Là, c'est une cangue dont plus d'un martyr a subi le joug. Plus loin, ce sont des cartes géographiques, des armes, des instruments d'astronomie et de musique, des chapelets en verrerie, autant d'objets destinés à devenir les complices des missionnaires.

Plusieurs journées passées dans cette maison n'épuiseriaient pas l'émotion qui saisit le visiteur. Le moindre souvenir y a sa légende, depuis ce glaive vieux, rouillé, suspendu dans la salle des martyrs, et qui a fait couler, au-delà des mers, assez de sang chrétien pour rougir le plus grand fleuve de l'Asie, jusqu'à cette médaille qui a pu compte

les battements d'un cœur fanatique, dans une poitrine criblée de flèches acérées.

Voilà la demeure décrite en quelques mots. Parlons maintenant des habitants.

Ce sont pour la plupart des prêtres jeunes, vigoureux, doués d'une force d'âme égale à la santé de leur corps, d'une ardente imagination, détachés de tout ce qui rend la vie chère à l'homme, prêts à mourir comme à vivre. Nourris de la moëlle des lions, le cerveau brûlé par une flamme sacrée, ils sont décidés à affronter tous les périls pour le triomphe de leur Dieu. Loin de redouter le combat, ils le souhaitent, afin d'y trouver une victoire que le plus grand nombre d'entre eux paiera de son sang. Ils n'ignorent pas quel sort leur est réservé ; car, loin de le dissimuler, on le leur montre sans cesse, dans le but de détourner d'une destinée aussi aventureuse ceux qui n'auraient pas la force de l'affronter. Ils savent tous que, sur cent missionnaires partis pour aller évangéliser les infidèles, il n'en revient pas vingt. Mais on n'en compte pas un qui n'ait à cœur de n'être pas de ces derniers.

On peut dire de ces prêtres qu'ils sont les zouaves de la grande armée religieuse. Combien d'entre eux qui, condamnés à vivre dans une modeste cure de village, auraient été de mauvais pasteurs, et qui, livrés aux aventures, accompliront, à la conquête des âmes, des miracles d'intrépidité et de persuasion !

On peut les juger diversement, les trouver fous, sottement audacieux ; mais il faut admirer leur courage, l'énergie de leurs convictions. Ils vivent, combattent, meurent pour une grande idée, et cette idée ne serait pas éminemment civilisatrice, que leur sort serait encore enviable.

Ces prêtres qui partent au nom de la religion sont les instruments les plus utiles de la civilisation parmi les peuplades sauvages et méfiantes.

Les marins qui ont touché aux extrémités du monde disent qu'il n'est pas d'agents diplomatiques plus entreprenants, plus dévoués, plus habiles que les missionnaires, et qu'il n'y a pas un martyr qui, avant de mourir pour la cause catholique, n'ait fait acte de citoyen, en servant celle de la patrie. Les archives du ministère de la marine sont là pour l'affirmer.

En dépit des dangers qu'une telle destinée réserve à ceux qui l'embrassent, le nombre de ceux qu'elle séduit est considérable. Toutes les années, les supérieurs du séminaire se voient dans la nécessité de refuser des concours vaillants, courageux, enthousiastes. L'établissement devient chaque jour plus petit, comme si la perspective du martyr revêtait tous les jours un extrait nouveau et irrésistible.

Ceux qui y sont admis y passent plusieurs années. S'ils ne sont pas encore prêtres, ils y font toutes les études ecclésiastiques. S'ils ont

déjà reçu les ordres, on les prépare sur-le-champ au grand œuvre des missions. On leur donne quelques notions des langues étrangères ; on leur apprend le maniement des armes, car il ne leur est pas interdit de défendre leur vie ; on leur apprend aussi la musique, car de même qu'autrefois Orphée civilisa les barbares, à l'aide de sa lyre, ils pourront, à l'aide d'une mélodie réduire une tribu de sauvages. L'étude de la physique, de la botanique, de la géographie, de l'astronomie complète leur éducation.

Puis arrive le grand jour du départ. Les départs ont lieu généralement quatre fois par an, et comprennent plusieurs missionnaires appelés à faire route ensemble jusqu'au lieu où les nécessités de leur mission les sépareront.

Toujours prêt à prendre la mer, le missionnaire n'est prévenu qu'à court délai qu'il a été désigné pour telle ou telle mission. L'heure où cette nouvelle lui est annoncée est pour lui une heure de joie. A dater de ce moment, il devient pour tous ses jeunes camarades un objet de respect et d'envie.

On lui accorde une semaine pour mettre ordre à ses affaires, pour embrasser sa famille, ses amis, pour les convier à la cérémonie qui doit précéder son départ. Ce jour-là, la chapelle du séminaire est remplie. Dans presque tous les yeux, il y a des larmes. Seul, celui qui va partir est joyeux.

La cérémonie dont il est le héros n'est pas sans grandeur. Elle est présidée par un des missionnaires qui, après plusieurs années de souffrances et de luttes, sont venus respirer l'air natal et se reposer des fatigues de l'apostolat. Il adresse à celui qui va marcher sur ses traces une paternelle allocution. Il lui donne des conseils, l'exhorte à la prudence, l'engage à ne pas courir étourdiment au devant du péril. Il lui indique les obstacles qui vont se dresser devant lui, les moyens de les aplanir. Il le presse surtout de se montrer patient, de ne pas vouloir tout faire en un jour, et de semer avec soin avant de songer à récolter.

Puis, le jeune prêtre monte sur l'autel. A la main, il tient un bâton ; ses pieds sont nus : les assistants viennent y déposer un baiser, tout en chantant le cantique du départ. Aussitôt après, il s'incline une dernière fois, et, quelques minutes plus tard, il est en route.

SUR UN PARAPLUIE.

Ami commode, ami nouveau,
 Qui contre l'ordinaire usage,
 Reste à l'écart quand il fait beau,
 Et se montre les jours d'orage.